John Carter Brown.

Second edition.
See end of the Preface.

# DESCRIPTION
## DE LA
# LOUISIANE,
NOUVELLEMENT DECOUVERTE
au Sud'Oüeſt de la Nouvelle France,
## PAR ORDRE DU ROY.

*Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Maniere de vivre des Sauvages.*

DEDIE'E A SA MAJESTE'

*Par le* R. P. Loüis Hennepin,
*Miſſionnaire Recollet & Notaire Apoſtolique.*

A PARIS,
Chez Amable Auroy, ruë Saint Saint Jacques à l'Image S. Jerôme, attenant la Fontaine S. Severin.

M. D C. L. XXXVIII.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

# AU ROY.

JOHN CARTER BROWN.

SIRE,

*Je n'aurois jamais osé prendre la liberté d'offrir à* VOSTRE MAJESTE' *la Relation d'une nouvelle*

*Découverte, que le Sieur de la Sale Gouverneur du Fort de Frontenac, mes Compagnons, & moy, venons de faire au Sud Oüest de la Nouvelle France, si elle n'avoit esté entreprise par ses Ordres, & si la gloire d'obeïr à un si Glorieux Monarque, dans un employ qui regarde la conversion des Infideles, ne m'eût engagé dans cette entreprise.*

*C'est dans cette pensée,* SIRE, *que j'ay entrepris un si long & si penible Voyage, sans craindre les plus grands dangers. I'ose même dire à* VÔTRE MAJESTÉ, *que la mort sanglante d'un de mes Compagnons Recolets,*

*massacré par ces Barbares, une captivité de huit mois où je me suis vû cruellement exposé, n'a pû affoiblir mon courage, m'estant toûjours fait une douceur au milieu de mes peines de travailler pour vn Dieu que je voulois faire connoître & adorer à ces peuples, & pour un Roy dont la Gloire & les vertus sont sans bornes.*

*Il est constant,* SIRE, *qu'aussi tost que nous avons pû les apprivoiser, & nous concilier leur amitié, le recit que nous leur avons fait d'une partie des vertus heroïques de* VÔTRE MAJESTE' *Tres-Chrestienne, de ses actions sur-*

*prenantes dans ſes Conqueſtes, de la felicité & de l'amour de ſes Sujets, les a portez plus facilement à recevoir les principes des veritez de l'Evangile & à reverer la Croix que nous avons gravée ſur les arbres au deſſus de vos armes, pour marque de la protection continuelle que vous donnez à la Religion Chrétienne, & pour les faire reſſouvenir des principes que nous leurs avons heureuſement enſeignez.*

*Nous avons donné le nom de la Loüiſiane à cette grande decouverte, eſtant perſuadez que* VÔTRE MAJESTÉ *ne deſaprouveroit pas qu'une partie de la Terre arro-*

*sée d'un Fleuve de plus de huit cens lieuës, & beaucoup plus grande que l'Europe, que nous pouvons appeller les Delices de l'Amerique, & qui eſt capable de former un grand Empire, fût d'orenavant connuë ſous l'Auguſte nom de* LOUIS; *afin qu'elle eût par là une eſpece de droit de pretendre à l'honneur de ſa protection, & eſperer l'avantage de luy appartenir.*

*Il ſemble*, SIRE, *que Dieu vous avoit deſtiné pour en eſtre le Maiſtre, par le raport heureux qu'il y a de vôtre glorieux Nom au Soleil, qu'ils appellent en leur langue* Loüis, *& au quel, pour*

*marque de leur respect & de leur adoration avant que de fumer ils presentent leur pipe avec ces paroles* : Tchendiouba Loüis ; *c'est à dire, fume Soleil : Ainsi le Nom de* VÔTRE MAJESTE' *est à tous momens dans leur bouche, ne faisant rien qu'aprés avoir rendu hommage au Soleil, sous ce nom de* Loüis.

*Apres cela*, SIRE, *personne ne doutera que ce ne soit un mystere caché de la providence, qui a reservé à vos soins & à vostre pieté, la gloire de faire porter la lumiere de la Foy à ces aveugles, & de les tirer des tene-*

*bres où ils auroient toûjours vécu, si* VÔTRE MAJESTE', *encore plus apliquée au Service de Dieu & de la Religion, qu'au Gouvernement de ses Etats, ne nous avoit honnoré de ce pieux Employ, pendant qu'Elle travaille avec succez à la détruction de l'Heresie.*

*Ie prie le Ciel*, SIRE, *que le bon-heur qui accompagne la justice de vos actions couronne de si belles, de si grandes & de si saintes entreprises. Ce sont les prieres & les vœux que tous les Recolets de vôtre Royaume font à Dieu aux pieds des Autels; & moy en mon particulier, qui ne souhaite que d'avoir*

*l'honneur de continüer à* Vô-TRE MAJESTE' *les ſervices que je luy ay voüez dés les Campagnes de Hollande, oú j'ay eu l'honneur de ſuivre ſa ſacrée perſonne en qualité de Miſſionnaire: Ma plus grande paſſion étant d'adorer mon Dieu, de ſervir mon Roy, & luy donner des marques du zele, & du plus profond reſpect avec lequel je juis.*

SIRE,

De VOSTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres obeïſſant,
& tres-fidelle ſujet & ſerviteur
F. LOUIS HENNEPIN,
Miſſionnaire Recollet.

*Extrait du Privilege du Roy.*

PAr grace & privilege du Roy, donné à Chaville le 3. Septembre 1682. signé par le Roy en son Conseil, Junquieres, Il est permis à AMABLE AUROY Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Description de la Loüisiane, Païs nouvellement découverts dans l'Amerique Septenttrionalle.* Composé par le R. Pere Loüis Hennepin Missionnaire Recollet, & Notaire Apostolique, durant le temps & espce de vingt années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et défenses à tous Imprimurs, Libraires & autres de l'imprimer, vendre & débiter, sous quelques pretextes que ce soit, mesme d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement dudit exposant ou de ses ayants cause, à peine de 3000. livres d'amende, payable sans dépost par chacun des contrevenans,

confiscation des Exemplaire, contrefaits & de tous dépens dommages & interests ; comme il est plus amplement porté par ledit Privilee.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le* 10. *Septembre* 1682. *suivant l'Arrest du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conseil Privé du Roy du* 27. *Février* 1665.

Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la secon. de fois, le 10. Mars 1688.

---

De l'Imprimerie de Laurent Rondet.

# DESCRIPTION DE LA LOÜISIANE,

Nouvellement découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, par ordre de Sa Majesté.

IL y a plusieurs années que le Sieur Robert Cavelier de la Salle avoit esté persuadé par les lumieres qu'il avoit tirées de plusieurs Sauvages de diverses Nations, que

l'on pourroit faire des établissemens considérables du costé du Sud-Oüest, au delà des grands Lacs, & que mesme par le moyen d'une grande Rivierre que les Iroquois appellent Hohio, qui se décharge dans Meschasipi, qui en langue des Islinois signifie grande Riviere, on pourroit penetrer jusques à la Mer.

Dans ce dessein, il achepta une habitation dans l'Isle de Monreal, à l'endroit appellé la Chine, où l'on s'embarque pour remonter plus haut le long de la grande Riviere saint Laurens; il communiqua ensuite sa pensée à Monsieur de Courcelles Gouverneur de la nouvelle France, qui la trouva bien fondée, & qui pour cet effet l'encouragea é l'executer; il fit divers voyages,

tantoſt avec des François, tantoſt avec des Sauvages, & meſme pendant cent lieuës de chemin, juſques au bout du Lac de Frontenac avec Meſſieurs Dolier & Galinée Prêtres de Saint Sulpice, l'année 1669. mais une fiévre violente obligea le dernier à les quitter à l'entree du Lac de Comty, & les premiers quelque temps aprés d'autres accidens impréveus, de relaſcher des Outtaouactz, & retourner en Canada, ſans qu'ils ayent depuis ſongé à pourſuivre leur premier deſſein, la providence de Dieu l'ayant ainſi permis, & reſervé aux Religieux de noſtre Ordre.

Le Sieur de Courcelles, & le Sieur Talon tres-vigilant Intendant de la nouvelle Fran-

ce luy écrivirent pour l'exhorter à continuer ses découvertes, & il s'en presenta une occasion favorable.

Aprés que le Sieur Tracy envoyé en Canada par le Roy, en 1665. eut forcé les Iroquois à demander la paix, il jugea qu'il estoit necessaire pour tenir en bride ces barbares, de faire construire quelques forts dans les lieux, par où les Iroquois avoient accoûtumé de passer pour venir attaquer nos habitations ; on bâtit pour cet effet les forts de Sorel, & de Chambly dans la Riuiere de Richelieu, qui se decharge dans celle de Saint Laurens ; & quelques années aprés celuy de Frontenac à cent ving lieuës plus au Sud, prés de la décharge du Lac de Frontenac, ou Ontario qui

veut dire beau Lac. Ce fort fut gaſonné, & entourré de gros pieux, & de quatre baſtions, par les ſoins de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur general des païs pour réſiſter aux Iroquois, & ce brave Seigneur depuis dix ans de ſon gouvernement, s'eſt fait aimer, par la crainte qu'il donnoit à ces barbares, par la conſtruction du fort de Fontenac ſcitué dans leurs païs, & par cette forteresſe il a fait revivre dans l'Amerique, le nom de ſes anceſtres, qui ont eſté les favoris, de l'un de nos plus grands Rois Henry IV. & les Gouverneurs du Chaſteau de Saint Germain en Laye, & ſans faire tort aux Gouverneurs generaux qui l'ont devancé, celuy-cy a eſté le pere des pauvres, le

protecteur des opprimez, & un parfait modelle de pieté & de religion. Ceux qui viendront aprés nous en Canada, le regretteront & admireront ſa bonne conduite & ſon zele pour le ſervice du Roy dans les périls des Canots où cet illuſtre Gouverneur s'eſt ſouvent expoſé pour le bien, & la défenſe du païs.

Le gouvernement du Fort de Frontenac venant à vaquer, le Sieur de la Salle qui avoit éprouvé de grandes difficultez à ſurmonter les Saults, & les rapides affreux que l'on trouve durant prés de trente lieuës, depuis le Monreal juſques au fort de Frontenac, reſolut de venir en France pour demander ce gouvernement au Roy.

Il arriva à la Rochelle en

1675. il offrit d'achever ce fort à ſes depens, & d'y entretenir une garniſon ſuffiſante, & comme le Sieur Comte de Frontenac avoit fait des avances pour plus de quinze mille livres, tant pour l'eſtabliſſement dudit Fort, que de la garniſon, il offrit encore de les rembourſer, pourveu que la Cour voulut luy accorder le gouvernement & la proprieté du Fort; ſes propoſitions furent acceptées par Monſieur Colbert qui luy en fiſt expedier les proviſions, par les ſoins de Monſieur de Belizani qui a beaucoup contribué à une ſi genereuſe entrepriſe, & les établiſſemens qui s'y feront dans la ſuite luy auront cette obligation.

Si-toſt qu'il fut de retour en Canada, le Sieur Comte

de Frontenac se rendit sur les lieux pour l'aider à faire démolir le premier fort qui n'étoit entourré que de gros pieux & de gazons ; il en fit construire un autre de trois cens soixante toises de tour, revestu de quatre bastions de pierre de taille, auquel on travailla avec tant de diligence, qu'au bout de deux ans il fut mis en sa perfection, quoy que le Sieur de la Salle ne fust point obligé à faire une si grande dépense.

Ce fort est scitué au Nord, & prés de la décharge du Lac de Frontenac dans une presqu'Isle dont il a fait fossoyer l'sthme, & dont les autres costez sont entourrez du Lac, & d'un grand port, où toutes sortes de Bastimens peuvent moüiller en seureté. Le Lac

de Frontenac à quatre vingt-lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur, il eſt abondant en poiſſons, profond & navigable par tout : Les cinq Cantons des Iroquois habitent la pluſpart au Midy de ce meſme Lac, & quelques uns au Nord. Monſieur le Comte de Frontenac eſtant allé pluſieurs années conſecutives au fort, eſcorté par des Soldats, & de quarante canots, conduits par des hommes les plus reſolus au combat, ſa preſence imprima de la crainte & du reſpect, dans l'eſprit des plus fiers de ces Barbares, pour toute la Nation Françoiſe ; il aſſembloit tous les ans les plus conſiderables des Iroquois au conſeil, leur faiſant connoître les moyens qu'ils devoient

prendre pour embrasser le Christianisme, les exhortant d'écouter la voix des Missionnaires, leur donnant les biais qu'ils devoient prendre pour entretenir une bonne correspondance avec luy, & pour maintenir le commerce avec les François, lesquels à la maniere de l'expression des Sauvages, il appelloit ses neveux, & les Iroquois ses enfans : c'est par ces voyes que ce sage Gouverneur a conservé la paix tout le temps qu'il a esté en Canada, faisant des presens aux Sauvages en faveur des Missionnaires.

La scituation de ce fort, est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie & le retour des Iroquois, ou de leur porter en vingt-quatre heures la guerre chez eux,

dans le temps qu'ils seroient en course, par le moyen des barques du Fort de Frontenac; le Sieur de la Salle en ayant fait construire trois toutes pontées dans le Lac, a si bien dressé ses gens à conduire les Canots dans les Rapides les plus affreux, qu'ils sont à present les plus habiles canoteurs de l'Amerique.

Comme la terre qui borde ce Lac est tres fertile, il en a fait cultiver plusieurs arpens, où le bled, les legumes, & les herbes potageres ont tres bien reussi, quoy que d'abord ces bleds ayent estez incommodez des sauterelles, ainsi qu'il arrive ordinairement dans les nouveaux deffrichemens du Canada, à cause de la grande humidité de la terre; il y a fait élever des volailles, & des

bestes à corne, dont il en a presentement plus de trente-cinq ; & comme les arbres y sont tres-beaux, & propres à bastir des maisons, & des barques, & que l'hyver y est prés de trois mois plus court qu'en Canada ; il y a lieu de croire qu'il s'y formera une Colonie considerable, y ayant déja treize à quatorze familles, & une maison de Mission que j'y ay establie avec nostre cher Pere Luc Buisset Recolet, par le secours du Sieur de la Salle, avec lequel nous avons attiré un village assez considerable d'Iroquois, aux enfans desquels, nous apprenons la lecture avec nos petits François, lesquels s'entr'apprennent reciproquement la langue les uns des autres, ce qui entretient une bonne cor-

respondance avec les Iroquois qui defrichent les terres pour y semer du blé d'Inde pour subsister toute l'année, hors le temps de leur chasse.

Pendant que le Sieur de la Salle travailloit à la construction de son Fort, ses envieux jugeans par de si beaux commencemens ce qu'il pourroit faire dans la suite avec nos Missionaires Recolets qui attiroient par leur vie desinteressée, plusieurs familles qui venoient demeurer au fort, susciterent le Sieur Joliet à le prevenir dans ses découvertes, lequel alla par la Baye des Puants à la riuiere de Meschasipi, sur laquelle il descendit jusques aux Illinois, & revint par les Lacs en Canada, sans avoir pour lors, ny depuis essayé de faire aucun establissement, ny

donné aucunes connoissances à la Cour.

A la fin de l'année de 1678. le Sieur de la Salle vint en France rendre compte à Monsieur Colbert de ce qu'il avoit fait en execution de ses ordres ; il luy representa ensuite que ce fort de Frontenac luy donnoit de grandes commoditez pour faire des decouvertes avec nos Recolets, que son principal dessein en faisant construire ce fort avoit esté de continuer ses découvertes en des païs temperez, riches & fertiles, où le seul commerce des peaux & de la laine des bœufs sauvages, que les Espagnols appellent Cibola pouvoit establir un grand commerce, & soûtenir de puissantes Colonies ; Que toutesfois comme il seroit difficile d'amener ces peaux de bœufs

dans des canots, il ſuplioit Monſieur Colbert de luy faire accorder la commiſſion pour aller faire la decouverte de l'embouchure de la grande riviere de Meſchaſipi, ſur laquelle on pourroit faire des Navires pour venir en France; Et qu'attendu les grandes dépenſes qu'il avoit faites principalement pour la conſtruction & l'entretien du fort de Frontenac, il luy pluſt de luy faire donner le privilege de faire ſeul le commerce des peaux de bœufs ſauvages, dont il en avoit apporté une pour échantillon, ce qui luy fut accordé.

Il partit de France au mois de Juillet de l'année 1678. avec les Sieurs la Motte & Tonty, un Pilote, & des Matelots, & pluſieurs autres, juſques au

nombre d'environ trente personnes, des ancres, & des agrets pour les barques, qu'il vouloit faire construire, & les armes, & les marchandises necessaires; il arriva à la fin de Septembre à Quebec, d'où il fit aller ses gens pour transporter ses marchandises, & ses provisions au fort de Frontenac; il m'apporta de France une obeissance de nostre Reverend Pere Germain Allart qui est à present Evesque de Vences, & des lettres du tres-Reverend Pere Hyacinthe le Févre Provincial actuel de nos Recolets d'Artois; par lesquelles il me témoigna bien du zele pour le progrez de nos Missions de l'Amerique, & me pria de tenir compagnie au Sieur de la Salle dans ses découvertes, le le Pere Valentin le Roux nôtre Com-

Commiſſaire Provincial du Canada me donna une chapelle complette pour mon voyage, je fus enſuite prendre la benediction de Monſieur François de la Valle premier Eveſque de Quebec, & ſon agrement par écrit, nous diſnâmes enſuite à la table de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur du Païs, lequel pendant le repas nous fit l'honneur de dire à la compagnie qu'il feroit recit à la Cour du zele des Recolets, & de la generoſité de nos entrepriſes.

Nous nous embarquâmes trois, dans noſtre petit canot d'écorce avec noſtre chapelle portative, une couverture, & une natte de joncs qui nous ſervoit de paillaſſe, ce qui compoſoit tout noſtre équipage. Les

peuples des coſtes, où nous paſſâmes, entre Quebec & le Monreal, me prierent avec inſtance de leur dire la Meſſe, & de leur adminiſtrer les Sacremens; me repreſentans qu'ils ne pouvoient aſſiſter au Service divin que cinq ou ſix fois l'année, vû qu'il n'y avoit que quatre Miſſionaires dans l'ëtenduë de cinquante lieuës de pays. A Saint Hour j'y baptiſé un enfant, dont je donnay avis au Miſſionaire qui eſtoit abſent. Nous continuames noſtre route par Harpentinie où le Seigneur du lieu m'auroit donné un de ſes fils pour le voyage, ſi noſtre canot avoit eſté aſſez grand pour quatre hommes. A noſtre arrivée du Monreal, on me débaucha mes canoteurs, ce qui m'obligea de prendre l'occa-

ſion de deux autres canoteurs qui nous donnerent une petite place dans leur foible baſtiment, & aprés avoir franchy les Rapides pendant trente-lieuës, nous arrivâmes au fort de Frontenac à onze heures de nuit, le jour des Morts de 1678. Le Pere Gabriel de la Ribourde, & le Pere Luc Buiſſet Miſſionaires, me receurent avec une joye extraordinaire dans noſtre maiſon de Miſſion. Le Sieur de la Salle ſe rendit quelque temps aprés nous ſitoſt qu'il eut achevé ſes affaires, & à la fin de la meſme année il fit partir quinze hommes de ſes gens avec des marchandiſes pour la ſomme de ſix à ſept mille livres, avec ordre d'aller en canot, nous attendre aux Iſlinois, qui demeurent dans la voiſinage de

Meschasipi, afin d'y commencer à établir une bonne correspondance avec ces Savvages, & de nous preparer des vivres & les autres choses necessaires pour la continuation de nos découvertes.

Nous eûmes une conference avec nos deux Religieux du Fort, sur les mesures qu'il falloit prendre pour étendre le Royaume de Jesus-Christ, parmy ces Nations nombreuses, qui n'avoient jamais entendu parler du vray Dieu, ny conversé avec les Europeans.

Le 18. Novembre 1678. je pris congé de ces Peres qui nous vinrent conduire jusques sur le bord du Lac, & nous entrâmes avec seize hommes dans un brigantin: le froid & les vents de l'automne estant

lors assez violents, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un bastiment d'environ dix tonneaux, ce qui obligea le Sieur de la Motte qui commandoit, à faire tenir toûjours la coste du Nord du Lac de Frontenac pour estre à l'abry du Nord-Oüest qui nous auroit jettez à la coste Meridionale. Le vingt-six nostre petit bastiment estant effloqué à deux grandes lieuës de terre, toute la nuit nous fûmes forcez à moüiller l'ancre à soixante brasses de cable, & dans un péril évident; enfin le vent d'Est estant retourné au Nord'Est, nous nous rendîmes au bout du Lac de Frontenac, à un village Iroquois nommé à Tejajagon, scitué au Nord, à environ soixante-dix lieuës du Fort de

Frontenac, nous traitâmes du blé d'Inde aux Iroquois, qui venoient souvent nous visiter à nostre brigantin, que nous avions placé dans une riviere & mis en assurance, mais nous échouâmes par trois fois avant que d'y entrer, & l'on fust obligé de débarquer quatorze de nos hommes, & de jetter du leste de nostre bastiment pour nous tirer d'affaire, l'on fut obligé de couper à coups de haches les glaces qui nous auroient renfermées dans la riviere. Le vent propre nous manquant, nous ne pûmes partir que le cinquiéme Decembre 1678. & comme nous avions quinze lieuës de traverse à faire des terres du bout du Lac à Niagara, nous ne pûmes gagner que dix lieuës vers la coste Meridionalle, où

nous moüillâmes l'ancre à environ trois lieuës de terre, & toute la nuit nous fûmes fort agitez de gros temps. Le ſixiéme jour de Saint Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais barque n'eſtoit entrée; Aprés le *Te Deum* & les prieres ordinaires en action de grace, les Iroquois Tſonnontouans, de tout le petit village place à l'entrée de la riviere, d'un coup de ſenne prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes, qui eſt du meilleur gouſt & le moins mal faiſant de tous les poiſſons qu'il y ait au monde, ces barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne peſche à l'arrivée du grand Canot de bois. Le ſeptiéme nous montâmes en

Canot d'écorce à deux lieuës en haut de la Riviere, pour chercher un lieu propre à bâtir, & ne pouvant monter plus haut en canot, ny surmonter de tres violens Rapides, nous fûmes à la découverte par terre, à trois lieuës plus haut, & ne trouvans pas de terre bonne pour cultiver, nous couchâmes prés d'une Riviere qui vient de l'Oüest à une lieuë au dessus du grand Sault de Niagara, il y avoit un pied de neige que nous ostâmes pour faire du feu; & le lendemain nous retournâmes sur nos pas en chemin faisant; nous vîmes tres-grande quantité de Chevreüils, & des bandes de cocqs d'Inde sauvages, & aprés la premiere Messe qui ait jamais esté celebrée dans ces lieux là,

l'on

L'on employa les Charpentiers avec d'autres gens ſous la conduite du Sieur de la Motte qui ne put jamais ſupporter la rigueur d'une vie ſi penible, il fut obligé de lacher priſe quelque tems aprés & de retourner au Fort de Frontenac.

Le Sieur de la Salle n'ayant pû faire bâtir une barque au Fort de Frontenac à cauſe d'un portage de deux lieuës du grand Sault de Niagara, ſans lequel on pourroit naviger en grande barque depuis le Lac de Frontenac juſques au bout du Lac Dauphin, par des Lacs qu'on peut avec raiſon appeller des Mers douces.

La grande Riviere de Saint Laurens tire ſon origine de pluſieurs grands Lacs, entre leſquels il y en a cinq d'une

grandeur extraordinaire, & qui sont tous mal representez dans les Cartes imprimées. Ces Lacs sont le premier Lac de Condé ou Tracy ; Le second Lac Dauphin ou Illinois ; Le troisiéme Lac d'Orleans ou des Hurons ; Le quatriéme Lac de Conty ou Frié, & le cinquiéme Lac Ontario, nommé de Frontenac ; ils sont tous d'eau douce, & tres-bonne à boire, abondans en poissons, entourrez de terres fertiles, à la reserve du premier ; la navigation y est aisée, même à des grands bâtimens, mais difficile en hyver à cause des grands vens qui y regnent.

Le Lac de Condé, & le Lac Dauphin sont les plus éloignez du côté du couchant, le premier qui s'étend

de l'Eſt à l'Oüeſt a cent cinquante lieuës de longueur, environ ſoixante de largeur; & environ cinq cens lieuës de tour; le ſecond qui eſt ſcitué au Nord & Sud a cent vingt ou cent trente de longueur, & quarante à cinquante lieuës de largeur, & prés de quatre cens lieuës de tour; ces deux Lacs ſe dégorgent dans celuy d'Orleans, le premier par un Rapide remply de Rochers, où l'on ne peut naviger, & l'autre par le détroit de Miſſilimakinac. Le Lac d'Orleans ſe décharge par un long Canal tres-beau & navigable dans le Lac de Conty; enſorte que comme ces deux derniers Lacs ſont à peu prés égaux au Lac Dauphin, & qu'il ne ſont ſeparez par aucun Rapide incommode; on

peut aller en barque depuis le fond du Lac Dauphin par une espace de quatre cens lieuës jusques au bout du Lac Conty, où la navigation est interrompuë par le grand Sault de Niagara.

Le Lac de Conty se jette dans le Lac de Frontenac ; mais pendant dix lieuës de ce dernier Lac, il se resserre par une grande Isle qui forme deux Chenaux ; & par des Islets & ce retrecissement s'appelle la Riviere de Niagara, qui aprés un cours de quatorze lieuës se jette dans le Lac de Frontenac, a quarante-deux degrez de latitude & vingt minuttes. Les eaux de ce Detroit ou de cette Partie, & Riviere du Lac de Conty ont un courant, & fort difficile à surmonter à la voille,

principalement à une lieuë de la ſortie du Lac de Conty. A quatre lieuës du Lac de Frontenac, il y a un Sault ou cheute d'eau incroyable, & qui n'a pas ſa pareille. La Riviere de Niagara prés de cet endroit n'a qu'un demy quart de lieuë de largeur, mais elle eſt fort profonde par endroits, & ſi rapide au deſſus du grand Sault qu'elle entraine toutes les bêtes qui la veulent traverſer, ſans que pas une puiſſe reſiſter à ſon courant, elles ſe precipitent plus de cinq cens pieds de hauteur, & ſa cheute eſt compoſée de deux nappes d'eau, & d'une caſcade, avec une Iſle en Talus; au milieu ces eaux écument & boüillonnent d'une maniere affreuſe, elles tonnent continuellement,

& lors que le vent souffle du costé du Sud, on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieuës. A quatre lieuës de ce Sault ou de cette cheute, la Riviere de Niagara se jette, avec une rapidité extraordinaire, pendant deux lieuës principalement dans le Lac de Frontenac : c'est pendant ces deux lieuës qu'on fait portage des marchandises, & il y a un tres-beau chemin, fort peu de bois, & presque toutes prairies entre-mélées de quelques chênes, & de sapins, sur leurs deux bords de la Riviere, qui sont d'une hauteur qui font peur quand on regarde le bas.

C'est à l'embouchure du Lac de Frontenac, que l'on fit commencer un Fort, qui auroit pû tenir en bride les

Iroquois, & particulierement les Tſonnontoüans les plus nombreux & les plus puiſſans de tous, & leur empécher le commerce qu'ils font avec les Anglois & les Hollandois, de quantité de Pelteries qu'ils ſont obligez d'aller chercher dans les païs Occidentaux, & de paſſer en allant & en revenant par Niagara, où l'on pourroit les arreſter à l'amiable en temps de paix, & par force en temps de guerre; mais les Iroquois excitez par quelques envieux du Sieur de la Salle, en prirent ombrage, en ſorte que comme on étoit point en état de leur reſiſter, l'on ſe contenta d'y faire bâtir une maiſon fortifiée de Paliſades, qu'on nomme le Fort de Conty, & l'endroit eſt naturellement de défenſe, & à

costé il y a un fort beau Havre pour retirer les barques en assurance ; il y a aussi une pesche de plusieurs sortes de poissons, tres-abondante, entre autres de poissons blancs admirablement bons & dont on pourroit fournir une des meilleures villes de l'Europe.

Le grand Sault de la Riviere de Niagara l'obligea aussi à faire construire sa barque à deux lieuës au dessus, & à six lieux de l'embouchure de cette Riviere ; mais avant que de la commencer le Sieur de la Motte avoit ordre de prendre ses suretez, & d'aller au grand village des Iroquois Tsonnontoüans, pour tâcher de faire dissiper les ombrages que ces envieux avoient déja imprimez dans leurs esprits, touchant toutes nos demar-

ches, & comme je travaillois à la conſtruction d'une cabanne d'écorce d'arbres, qui devoit me ſervir de maiſon & de Chapelle, pour dire la Meſſe à noſtre monde, le Sieur de la Motte me pria de l'accompagner aux Iroquois & pendant tout le temps de ſon Embaſſade : Je le priay de me laiſſer avec le plus grand nombre de nos hommes, il me repliqua qu'il en prenoit ſept avec luy, que je ſçauois quelque choſe de la langue, & des façons des Iroquois, que ces barbares m'avoient veus au Fort de Frontenac au Conſeil, que le Gouverneur du païs avoit tenu avec eux, qu'il y alloit du ſervice du Roy, & du Sieur de la Salle en particulier, qu'il ne ſe pouvoit fier à ceux qu'il me.

noit, toutes ces raisons m'obligerent à le suivre aux travers des bois pendant trente-deux lieux de chemin, la terre estoit couverte de neige, nous portions tous nos couvertures avec nostre petit équipage, passans les nuits souvent à la belle étoille; & comme nous n'avions que quelques petits sacs de blé d'Inde roti, nous trouvâmes chemin faisant des Iroquois en chasse, qui nous donnerent du Chevreüil, & quinze à seize Ecurieux noirs tres-bons à manger. Aprés cinq jours de marche, nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontoüans; & comme nos François estoient pour lors bien équipez d'armes, & de beaux habits, les Sauvages nous me-

nerent dans la Cabanne du grand Chef, où toutes les femmes & enfans venoient nous conſiderer, & aprés les cris fait dans le village par un Ancien, ſelon la maxime des Barbares, le lendemain aprés la Meſſe & la Predication du premier jour de l'An 1679. quarante-deux vieillards Iroquois parurent au Conſeil avec nous, & quoy que ces Sauvages qui ſont preſque tous grands hommes, ne fuſſent enveloppez que dans des robes de Caſtors, de Loups, & quelques-uns d'Ecurieux noires, avec un Calumet ſouvent à la bouche; Il n'y a point de Senateurs de Veniſe, qui ayent une contenance plus grave, ny qui parlent avec plus de pois que les Anciens des Iroquois dans leurs aſſemblées.

L'un de nos hommes nommé Antoine Brassart qui servoit de truchement, leur dit que nous venions les visiter de la part d'Onnontio (qui est le nom que tous les Sauvages donnent aux Gouverneurs des François) & pour fumer dans leurs Calumets sur leur natte, que le Sieur de la Salle leur amy, alloit faire un grand Canot de bois pour leur aller chercher des marchandises en Europe par un chemin plus commode que celuy des rapides de la Riviere Saint Laurens, afin de les leur donner à meilleur marché ; il ajoûta plusieurs autres raisons pour faciliter nostre entrepriſe ; & on leur donna au nom de toute la nation, pour prés de quatre cens livrès de marchandises suivant l'usage de ce païs, ou les meil-

leures raiſons ne ſont jamais écoutées, ſi elles ne ſont accompagnées de preſens.

Le Sieur de la Motte avant que de commencer le diſcour fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'ils n'euſſent fait ſortir du Conſeil un François qui luy eſtoit ſuſpect, les viellards le prierent de ſe retirer, & afin qu'il ne reçût point l'affront tout entier, de s'eſtre preſenté à l'aſſemblée ſans y avoir eſté appellé, je ſorty avec luy pour luy tenir compagnie, me diſpenſant de la premiere journée des affaires qu'on propoſa aux Iroquois. Le jour ſuivant les Iroquois répondirent article pour article, à nos preſens; ils mettoient des buchettes par terre pour ſe reſouvenir de tout ce qu'on leur

avoit dit, & à chaque réponſe, le harangueur tenoit une des buchettes à la main, & nous jettoit au milieu de l'aſſemblée de la pourcelaine blanche & noire qui eſtoit enfilée, & à chaque preſent depuis le premier juſques au dernier, l'un des Anciens ayant commencé à pleine gorge, finiſſoient par trois fois la derniere ſyllabe tous enſembles, par un ton provenant du creux de l'eſtomach, Niaova, qui veut dire voila qui eſt bien, je te remercie. Toutes les raiſons que nous donnâmes aux Iroquois ne les contenterent qu'en apparence : car ces Barbares ont pour maxime, une entiere indifference à toute choſe, & un homme parmy eux paſſeroit pour un eſprit mal fait, s'il ne convenoit en tout, &

s'il contrediſoit aux raiſonnemens qu'on leur faits en conſeil, quand meſme l'on viendroit à dire des plus grandes abſurditez, & des ſottiſes, ils diront toûjours Niaova, voila qui eſt bien mon frere, tu as raiſon; mais ils n'en croient que ce qu'ils veulent en particulier, & la plus grande partie des Sauvages, de tous ceux que j'ay bien examinez, font connoiſtre que l'indiff. rence qu'ils ont pour toutes les maximes de noſtre Religion Chreſtienne, comme pour toute autre choſe, eſt le plus grand obſtacle à la Foy que j'ay connu parmy ces Barbares. Le dernier jour de nôtre aſſemblée, les guerriers Iroquois amenerent chez eux un Eſclave qu'ils avoient faits ſur les Hontouagaha, qui

signifie en leurs langues, les bredoüillards ou grands parleurs; & je crois que des Nerons & des Maximins, n'ont jamais trouvé de plus grande cruauté pour exercer la patience des Martyrs, que les tourmens que les Iroquois font souffrir à leur Ennemis. Et comme nous voyons que leurs enfans coupoient chacun un lopain de viande de l'Esclave, que leurs parens avoit fait mourir, avec des cruautez inoüies, & que ces petits Antropophages mangeoient de la chair de cet homme en nôtre presence, nous nous retirâmes de la Cabanne du Chef, & nous n'y voulûmes plus manger davantage, & nous retournâmes sur nos pas au travers des Forests à la Riviere de Niagara.

Le

Le Sieur de la Salle y eſtoit venu en barque du Fort de Frontenac pour nous apporter quelques vivres, & des agretz pour équiper une barque à l'entrée du Lac de Conty ; mais celle dans laquelle il eſtoit venu avec des marchandiſes fit naufrage par la faute des deux Pilotes contrepointez, ſur la Coſte Meridionale du Lac de Frontenac, à dix lieuës de Niagara, auprés d'un endroit que les Matelots ont nommé le Cap enragé ; on ne laiſſa pas que de ſauver les Ancres & les Cables du Baſtiment ; il perdit auſſi quelques Canots avec beaucoup de marchandiſes, & il eut pluſieurs traverſes, qui auroient ſouvent fait abandonner cette entrepriſe à tout autre qu'à luy. Aprés qu'il

eut donné ses ordres, & placé les ouvriers au Chantier qui estoit au dessus du grand Sault de Niagara, pour la structure d'une seconde Barque : Estant pressé il retourna au Fort de Frontenac, il entreprit ce chemin de plus de quatre-vingts lieuës par terre, & à pieds, avec un petit sac de blé d'Inde roti, qui mesme luy manqua à deux journées du Fort, où il ne laissa pas que d'arriver heureusement, avec un chien qui traînoit sur la glace son petit équipage.

La pluspart des Iroquois estoient allez en guerre au delà du Lac de Conty pendant la construction de nostre barque ; mais quoy que leur absence rendit ceux qui estoient restez moins insolens, neanmoins

moins ils ne laiſſoient pas que de venir ſouvent à nôtre Chantier, où l'on travailloit à la Barque, & de témoigner leur mécontentement, mais l'un deux contrefaiſant l'yvrogne, voulut tuer le Forgeron ; mais la reſiſtance des François, & la diſpoſition où ils ſe mirent pour repouſſer les Iroquois, & le reproche que je fis à ces Barbares, les obligea de ſe retirer à petit bruit. Une femme nous donna avis quelque tems aprés, qu'ils vouloient mettre le feu à la Barque ſur le Chantier, & ils l'auroient executé ſi on n'y avoit fait une garde exacte.

Des allarmes ſi frequentes, la crainte de manquer de vivres aprés la perte de la Barque du Fort de Frontenac, & le refus que les Iroquois

Tsonnontoüans faisoient de nous donner du bled d'Inde en payant estonnoient nos Charpentiers, qui estoient d'ailleurs subornez & sollicitez de nous quitter par un mauvais garnement qui avoit fait plusieurs efforts pour se rendre aux Hollandois. Il nous auroit infailliblement debauché nos ouvriers, si je ne les avoit rasseurés par les exhortations que je leur faisois, aprés le service divin les jours de Feste & Dimanche, leur representant que nostre entrepriſe regardoit purement la gloire de Dieu, le bien de la Colonie Françoise & leur honneur; je les animois de cette maniere à travailler avec plus de diligence pour se delivrer de ces inquietudes. D'ailleurs les ordres qu'ils voyoient

que je donnois aux Sauvages de la nation du Loup de nous fournir des Chevreüils pour nostre subsistance leur fit reprendre courage, en sorte que s'appliquant avec plus d'assiduité à leur ouvrage, nostre Navire fut en peu de temps en estat d'estre jetté à l'eau, & l'ayant benit avec les ceremonies ordonnées par l'Eglise, on le mit à l'eau, quoy qu'il ne fut pas encore achevé, afin de le garentir du feu dont il estoit menacé.

On le nomma le Griffon. Nous fismes tirer trois coups de canon, & chantâmes en action de graces le *Te Deum* qui fut suivy de plusieurs vive le Roy. Les Iroquois qui estoient dans l'admiration à la veuë de cette ceremonie eurent part à nostre rejoüissance, on leur donna à

tous un coup d'eau de vie à boire aussi bien qu'aux François.

Nous quittâmes deslors nos Cabannes d'écorce pour nous loger dans le Bastiment sur l'eau où nous dormions en repos, & hors d'insultes des Sauvages. Les Iroquois au retour de leur chasse de Castors furent extraordinairement surpris, ils disoient que les François estoient des esprits, & ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû construire en si peu de temps, & avec tant de facilité un si grand Canot de bois, quoy que ce bastiment ne fut que d'environ quarante-cinq tonneaux, & que nous pouvons appeller un Fort ambulant, & qui faisoit trembler tous les Sauvages qui s'estendent pen-

dant plus de cinq cens lieuës de païs.

Cependant les envieux voyans la Barque achevée, nonobſtant les difficultez du tranſport des agrétz à travers tant de rapides, & les oppoſitions des Iroquois, publioient que c'eſtoit une entrepriſe temeraire, que nous n'en reviendrions jamais, & beaucoup d'autres choſes ſemblables; ils ſoûleverent par ces diſcours tous les creanciers du Sieur de la Salle, qui ſans vouloir attendre ſon retour, & ſans l'en avertir, firent ſaiſir tous ſes effets qu'il avoit au Monreal & à Quebec, juſques au lit de ſon Secretaire; & ils ſe les firent adjuger pour le prix qu'ils voulurent, quoy que le ſeul Fort de Frontenac dont il eſt proprietaire,

fut capable de payer, au delà de toutes ses debtes, deux fois.

Il estoit alors au Fort de Frontenac, où il reçut avis de ces desordres; mais comme il jugea que ce malheur estoit sans remede, & qu'on n'avoit point d'autres dessein, que de luy faire perdre un voyage, dont il avoit fait tous les preparatifs avec tant de peine & de dépenses, il donna au Fort les ordres qu'il jugea necessaires. Nostre Bastiment estant à l'eau, hors d'insulte, je me rendis au Fort par le Lac de Frontenac, dans le petit Brigantin, pour aller joindre nos Recolets qui y demeuroient, pour me consoler spirituellement avec eux, prendre du vin pour la celebration des Messes, & donner les avis des affaires au Sieur de la Salle,

Salle, & nous nous rendîmes avec luy trois Miſſionaires Recolets à Niagara, au commancement du mois d'Aouſt de la meſme année 1679. il trouva ſa Barque preſte à naviger, mais ſes gens luy dirent qu'ils ne l'avoient pû faire monter que juſques à l'entrée du Lac de Conty, n'ayant pû ſurmonter à la voille le grand courant de la Rivierre de Niagara. Nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux perſonnes avec nos deux Peres Recolets qui m'eſtoient venus joindre, nos gens ayant fait bonne proviſion d'Armes, de marchandiſes, & ſept petites pieces de Canon de fonte.

Enfin contre l'opinion du Pilote, l'on vint about de remonter la Riviere de Niagara; Il faiſoit aller ſa Barque à la

voille quant le vent estoit assés fort, & il la faisoit toüer dans les endroits les plus difficiles, & nous arrivâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac de Conty. Nous fismes voille le 7. du mois d'Aoust de la mesme année 1679. faisant nôtre route à l'Oüest quart Sud-Oüest ; Aprés le *Te Deum*, l'on fist la décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à Crocs, en presence de plusieurs gueriers Iroquois qui ramenoient des Esclaves des Nations des prairies, scituées à plus de cinq cens lieuës de leur païs, & ces Barbares ne manquerent pas de faire description de la grandeur de nostre Bastiment aux Hollandois de la nouvelle Jork, avec lesquels les Iroquois ont un grand commerce des Pelteries

qu'ils leur portent pour avoir des Armes à feu & des Hardes pour ſe couvrir.

Noſtre navigation fut ſi heureuſe que le dixiéme au matin, Feſte de Saint Laurens, nous abordâmes à l'entrée du Détroit, par où le Lac d'Orleans ſe decharge dans le Lac de Conty, & qui eſt éloigné de cent lieuës de la Riviere de Niagara. Ce Détroit a trente lieuës de longueur, & preſque par tout une lieuë de largeur, excepté dans ſon milieu, où il s'elargit, & forme un Lac de figure Circulaire, & de dix lieuës de Diametre que nous nomâmes le Lac Sainte Claire à cauſe du jour de cette Sainte que nous le traversâmes. Le païs des deux coſtez de ce beau Détroit eſt garny de belles Campagnes

découvertes, & l'on voit quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreüils, d'Hours peu farouches & tres-bons à manger, de Poules-d'Inde, & de toute sorte de gibier, des Cignes en quantité : nos Hauts-bans étoient chargez & garnis de plusieurs bestes fauves depiecées, que nostre Sauvage & nos François tuerent : le reste du Détroit est couvert de Forests, d'Arbres fruitiers, comme Noyers, Chastaigniers, Pruniers, Pomiers, de Vignes sauvages, & chargées de raisins, dont nous fismes quelque peu de vin ; il y a des Bois propres à bâtir, c'est l'endroit où les bestes fauves se plaisent le plus.

Nous trouvâmes à l'entrée de ce Détroit un courant aussi fort qu'est la Marée devant

Roüen, on le ſurmonta neanmoins faiſant noſtre route au Nord & au Nord-Eſt, juſques au Lac d'Orleans; il y a peu de profondeur à l'entrée & à la ſortie du Lac Sainte Claire, & principalement à la derniere. La décharge du Lac d'Orleans ſe diviſe en cet endroit en pluſieurs petits Canaux preſques tous barez, par des battures de ſable, on fut obligé de les ſonder tous; & enfin on découvrit un fort beau profond du moins à deux à trois braſſes d'eau, & large par tout de preſque une lieuë, noſtre Barque y fut arreſtée durant quelques jours par les vens contraires, & cette difficulté ayant eſté ſurmontée: on en trouva une encore plus grande à l'entrée du Lac d'Orleans, le vent du Nord qui

avoit soufflé quelque temps avec assés de violence, & qui pousse l'eau de trois grands Lacs dans le Détroit, y avoit augmenté de telle sorte le courant ordinaire, qu'il estoit aussi furieux que la Barre l'est devant Caudebec; on ne pût le remonter à la voille, quoy que alors on fut aidé par un grand vent du Sud; mais comme le rivage estoit fort beau l'on fist descendre à terre douze de nos hommes qui hallerent au col du l'ong de la greve durant un demi quart-d'heure, au bout duquel on entra dans le Lac d'Orleans le vingt-trois du mois d'Aoust, & nous chantâmes pour la seconde fois le *Te Deum* en action de graces, benissant Dieu qui nous faisoit paroistre une grande Baye dans ce Lac, ou nos

anciens Recolets avoient demeuré pour inſtruire les Hurons à la Foy, dans la premiere deſcente des François dans le Canada, & ces Sauvages tres nombreux ont eſté la plus part deſtruits par l'Iroquois. Le meſme jour la Barque ſingla le long de la Coſte Orientale du Lac, avec bon frais, le Cap au Nord quart Nord-Eſt juſques au ſoir que le vent s'eſtant jetté au Sud-Oüeſt fort violent on mit le Cap au Nord-Oüeſt, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veuë de terre, ayant traverſé la nuit une grande Baye nommée Sakinam, qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le vingt-quatriéme l'on continua à faire porter au Nord-oüeſt, juſques au ſoir que

le calme nous prist entre des Isles, où il n'y avoit qu'une brasse & demie ou deux brasses d'eau : nous allions avec les basses voilles une partie de la nuit, pour trouver un moüillage, mais n'en trouvans aucuns où il y eut bon fond, & le vent commançant à souffler de l'Oüest, l'on fit mettre de Cap au Nord, pour gaigner le large en attendant le jour, & l'on passa la nuit à sonder au devant de la Barque, parce qu'on avoit reconnu que nostre Pilote étoit fort negligent, & l'on continua de cette maniere à veiller le reste du voyage.

Le vingt-cinquiéme le calme continua jusqu'à midy, & nous poursuivismes nostre route ou Nord Oüest, à la faveur d'un bon vent de Sud qui se

changea bien-toſt au Sud-oüeſt: à minuit on fut obligé de porter au Nord à cauſe d'une grande pointe qui s'avançoit dans le Lac; mais on l'eut à peine doublée que nous fûmes ſurpris d'un furieux coup de vent qui nous contraignit à loüyer avec deux pacfis, de mettre enſuite à la Cap juſques au jour. Le vingt-ſixiéme la violence du vent nous obligea à faire amener les mats de hune, de faire amarer les vergues ſur le point de demeurer coſte à traver: à midy les vagues devenant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes contrains de relâcher le ſoir ne trouvant point de moüillage ny d'abry. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre & tout decontenancé, il nous dit qu'il

recommandoit son entrepriſe à Dieu, & comme nous avions couſtume dans tout le voyage de faire mettre tout le monde à genoux, & de dire les prieres publiques ſoir & matin, chantans tous quelques Hymnes de l'Egliſe, nous ne pouvions nous ſouſtenir ſur le pont du Baſtiment, à cauſe de la tempeſte, tous ſe contentans de faire en particulier un Acte de contrition, il n'y eut que noſtre Pilote ſeul que nous ne pûmes jamais reſoudre. Le Sieur de la Salle prît auſſi dans ce temps, conjointement avec nous Saint Antoine de Padoüe pour le protecteur de nos entrepriſes, & promît à Dieu s'il nous faiſoit la grace de nous délivrer de la tourmente, que la premiere Chapelle qu'il feroit ériger dans

la Loüiſiane ſeroit dédiée à ce grand Saint. Le vent s'eſtant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le vingt-ſeptiéme au matin on fit voille au Nord-oüeſt par un vent de Sud-oüeſt, qui ſe changea le ſoir en un petit vent alizé de Sud-Eſt à la faveur duquel nous arrivâmes le meſme jour à Miſſilimakinac, où l'on moüilla à ſix braſſes d'eau dans une Anſe, où il y avoit bon fond de terre glaiſe : cet Anſe eſt abriée du Sud-oüeſt, juſques au Nord, une batture de ſable la couvre un peu du Nord-Eſt, mais elle eſt poſée au Sud, & qui eſt tres-violent.

Maſſilimakinac eſt une pointe de terre à l'entrée, & au

Nord du Détroit, par où le Lac Dauphin se decharge, dans celuy d'Orleans. Ce Détroit a une lieuë de largeur & trois de longueur, & court à l'Oüest Nord-oüest à quinze lieuës à l'Est de Missilimakinac, on trouve une autre pointe qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac de Condé se décharge dans le Lac d'Orleans, ce Canal à cinq lieuës d'ouverture, & quinze de longueur, il est entrecoupé de plusieurs Isles, & retrecit peu à peu jusques au Sault Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers, par lequel les eaux du Lac de Condé se déchargent & se précipitent d'une maniere violente : à terre d'un costé on ne laisse pas d'y monter, en perchant en Canot, mais pour plus grande

ſeureté on fait portage du Canot, & des marchandiſes que l'on mene pour traiter aux Nations du Nord du Lac de Condé.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits; ceux qui ſont établis à Miſſilimakinac, le jour de noſtre arrivée qui fut le 26. Aouſt 1678. furent tous interdis de voir un Navire dans leurs païs, le bruit du canon les épouventa extraordinairement: Nous fûmes dire la Meſſe aux Outtaoüactz, & pendant le Service le Sieur de la Salle tres-bien mis avec ſon manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poſer les armes du long de la Chapelle, & le Sergent y laiſſa un factionaire pour les garder; les Chefs des Sauvages Outtaoüactz,

nous firent leur civilité à leur mode : en sortant du Service, & dans cet Anse où le Grifon estoit moüillé à l'ancre, nous considerions avec plaisir ce grand Bastiment tres-bien équipé, & au milieu de plus de cent ou six-vingt Canots d'écorce qui vont & qui reviennent de la pesche des poissons blancs, que ces Sauvages prennent avec des rets qu'ils tendent quelquefois à quinze ou vingt brasses d'eau, & sans lesquels ils ne pourroient subsister.

Les Hurons qui ont leur village entouré de pallissades de vingt-cinq pieds de hauteur, & scituez vers une grande pointe de terre vis à vis de l'Isle de Missilimakinac, firent paroistre le lendemain qu'ils estoient plus François, que les

Outtaoüactz, mais c'eſtoit en apparence, car ils donnerent une ſalve de coups de tous leurs fuſils, qu'ils ont tous, & recommancerent par trois décharges, pour faire honneur à noſtre Navire & aux François; mais ce ſalut leur avoit eſté ſuggeré par quelques François, qui y viennent & qui y font ſouvent un commerce fort conſiderable avec ces peuples, & leſquels n'avoient d'autre deſſein que de gagner par ce dehors le Sieur de la Salle qui leur portoit ombrage, pour mieux joüer leurs perſonnages par aprés, en faiſans connoiſtre que la Barque alloit eſtre la cauſe de la deſtruction des Particuliers, afin de rendre odieux au peuple celuy qui l'avoit fait conſtruire.

Les Hurons & les Ouattaoüactz font des alliances les uns avec les autres pour s'opposer unanimement à la fureur de l'Iroquois leur ennemy juré ; ils y cultivent du bled d'Inde, dont ils vivent toute l'année, avec les poissons qu'ils prennent ; pour assaisonner leur sagemité qu'ils font cuire avec de l'eau & de la farine de leur blé qu'ils écrasent avec un pilon dans le tronc d'un arbre qu'ils font creuser avec le feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du long Sault, sont appellez par nous les Saulteurs à cause du lieu de leur demeure qui est prés du Sault, & où ils subsistent de la chasse de Cerfs, d'Orignaux ou Elans, & de quelques Castors, & de la peche de poisson blanc qui

est

eſt tres-bon ; & que l'on y trouve en grande abondance, mais dont la peſche eſt tres-difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez depuis leur enfance. Ces derniers ne ſement point de blé d'Inde, d'autant que leur terre n'eſt pas propre, & que les broüillards du Lac de Condé qui y ſont fréquents étouffent tout le bled qu'ils pourroient ſemer.

Le Sault de Sainte Marie & Miſſilimakinac ſont les deux paſſages les plus conſiderables de tous les Sauvages de l'Oüeſt & du Nord, qui vont porter toutes leur Pelteries aux habitations Françoiſes, & negotier tous les ans avec plus de deux cens Canots chargez au Monreal.

Pendant noſtre ſejour à Miſ-

filimakinac, nous fûmes extrémement surpris d'y trouver la plus part des hommes que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant au nombre de quinze, & qu'il croyoit depuis longtemps aux Illinois : ceux qu'il avoit connu pour les plus fideles luy rapporterent qu'ils avoient esté arrestez par les discours qu'on leur avoit fait sur leur route à Missilimakinac, qu'on leur avoit dit que son entrepriſe n'estoit que chimerique, que la Barque n'arriveroit jamais à Missilimakinac, qu'on les envoyoit à une perte certaine, & plusieurs autres semblables qui avoient découragez & débauchez la plus-part de leurs camarades, & qu'ils n'avoient pû les obliger à continuer leur voyage ; que mesme six d'entr'eux avoient

déſerté & emporté pour plus de trois mille livres de marchandiſes, ſous pretexte de ſe payer eux mêmes, diſans qu'ils rendroient le ſurplus de ce qu'il leur eſtoit deub, & que les autres avoient diſſipé mal apropos, ou employé pour leur ſubſiſtance à Miſſilimakinac, où ils avoient eſté retenus, & où les vivres ſont fort chers pour plus de douze cens livres. Le Sieur de la Salle fut d'autant plus mal ſatisfait du procedé de ſes Gens qu'il les avoit bien traitez, & fait à tous quelques avances, ayant entre autres payé pour l'un d'eux à Monreal douze cens livres qu'il devoit à diverſes perſonnes; il fit arreſter quatre des plus coupables ſans leurs faire aucun traitement plus facheux, ayant appris que deux de ces

deſerteurs eſtoient au Sault Sainte Marie, il détacha le Sieur de Tonty avec ſix hommes qui les arreſta, & ſe ſaiſit de tous les effets qu'ils avoient entre les mains, mais il n'a pû obtenir aucune juſtice des autres. Les grands vens en cette ſaiſon retarderent long-temps le retour du Sieur de Tonty qui ne revint qu'au mois de Novembre à Miſſilimakinac, en ſorte que nous craignions l'approche de l'hyver, & on reſolut de partir, ſans attendre qu'il fut arrivé.

Le deuxiéme du mois de Septembre, de Miſſilimakinac nous entrâmes dans le Lac Dauphin, & nous arrivâmes à une Iſle ſcituée à l'entrée du Lac où la Baye des Puants a quarante lieuës de Miſſilimakinac, & qui eſt habitée par

des Sauvages de la nation des Poutouvatamy : l'on y trouva quelques François qu'on avoit envoyez les années precedentes chez les Islinois, & qui avoient rapporté au Sieur de la Sale une assez bonne quantité de Pelteries.

Le Chef de cette nation qui avoit toutes les tendresses possibles pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui l'avoit regalé au Monreal, nous receut le mieux qu'il pût, fit danser par ses Soldats le Calumet au Sieur de la Salle ; & pendant quatre jours de tourmente, nostre Bastiment estant moüillé à trente pas du bord de l'Anse, ce Capitaine Sauvage croyant que nostre Barque alloit échoüer, il vint dans un Canot nous joindre au peril de sa vie, & malgré le redou-

blement des vagues, nous l'enlevâmes avec son Canot dans nostre bâstiment, il nous dit d'un ton martial qu'il risquoit & vouloit perir avec les enfans d'Onnontio Gouverneur des François, son bon pere & amy. Contre nôtre sentiment, le Sieur de la Salle qui ne prit jamais avis de personne, resolut de renvoyer sa Barque de cet endroit, & de continuer sa route en Canot, mais comme il n'en avoit que quatre, il fut obligé de laisser plusieurs Marchandises dans la Barque, quantité d'ustensils & d'outils; il ordonna au Pilote de décharger toute chose à Missilimakinac, où il les reprendroit à son retour, il mit aussi toutes les Pelteries dans la Barque avec un Commis & cinq bons Matelots; ils

avoient ordre de se rendre au grand Sault de Niagara, où ils laisseroient les Pelteries, & se chargeroient d'autres marchandises, qu'une autre Barque du Fort de Frontenac qui les attendoit prés du Fort de Conty leur devoit apporter, & qu'aussi-toſt aprés ils reprissent la route de Missilimakinac, où ils trouveroient une instruction du lieu où ils meneroient hyverner la Barque.

Ils mirent à la voille le 18. Septembre avec un petit vent d'Oüest tres-favorable, faisant leur adieu d'un seul coup de canon, & on n'a pû sçavoir depuis la route qu'ils avoient tenus, & quoy qu'on ne doute pas qu'elle n'aye peri, on n'a jamais pû apprendre d'autres circonstances de leur naufrage que les suivan-

tes ; La Barque ayant moüillé au Nord du Lac Dauphin, le Pilotte contre l'avis de quelques Sauvages, qui l'asseuroient qu'il y avoit une grande tempeste au milieu du Lac, voulut continuer sa navigation, sans considerer que l'abry où il estoit l'empeschoit de connoistre la force du vent, il fut à peine à un quart de lieuë de la Coste, que ces Sauves virent la Barque agitée d'une maniere extraordinaire, sans qu'ils pussent resister à la tempeste, en sorte qu'en peu de temps ils la perdirent de veuë, & ils croyent qu'elle fut poussée contre quelque banc de sable, où elle est demeurée ensevelie, nous n'apprîmes toutes ces choses que l'année suivante ; Et il est certain que la perte

perte de cette Barque couste plus de quarante mille livres, tant en marchandises, outils, pelteries, qu'en hommes & agréez qu'il avoit fait venir de France en Canada, & voiturer du Montreal au Fort Frontenac dans des Canots d'écorces, ce qui paroissoit impossible à ceux qui connoissoient la foiblesse de ces sortes de Bastimens, & la pesanteur des Ancres & des Cables, dont il donnoit onze livres pour chaque cent pesant. Nous partîmes le jour suivant 19. Septembre avec quatorze personnes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu de France, qui ne sçachant pas parer les vagues, pendant le gros temps, j'a-

vois toute la peine à gouverner ce petit Baſtiment. Ces quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une forge avec toutes ſes fournitures, d'outils de Charpentier, de Menuiſier & Scieurs de long, avec des armes & des marchandiſes.

Nous prîmes noſtre route au Sud ; vers la terre ferme, éloignée de quatre grandes lieuës de l'Iſle des Poutouatamis, au milieu de la traverſe, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva un orage qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour la Barque, & davantage pour nous qui achevions cette grande traverſe pendant l'obſcurité de la nuit, crians les uns aprés les autres de ne point nous écarter. L'eau entra ſou-

vent dans nos Canots, & le vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille aux plus grandes tempestes de la Mer; nous gagnâmes neanmoins la terre dans une petite Anse de sable, & nous nous arrestâmes cinq jours, pour attendre que le Lac fût appaisé. Pendant ce sejour le Chasseur Sauvage qui nous accompagnoit ne tua à la chasse qu'un seul porc-epi qui servit d'assaisonement à nos citroüilles & au blé d'Inde que nous avions.

Le vingt-cinq nous continuâmes nostre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la Coste Occidentalle du Lac Dauphin; mais le vent s'estant levé un peu trop fort, nous fûmes contrains de met-

tre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige durant deux jours, à labry de nos couvertures, & proche d'un petit feu qu'on entretenoit de bois que les vagues rejettoient à terre.

Le vingt-huitiéme aprés la celebration de la Messe, nous entrâmes assés avant dans la nuit, & jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força à debarquer sur la pointe d'un Rocher couvert de brousailles; nous y demeurâmes deux jours, & nous y consommâmes le reste de nos vivres, c'est à dire le blé d'Inde, & des citroüilles qu'on avoit achetez des Poutouatamis, & dont nous n'avions pû faire une plus grande provision à cause que nos Canots estoient trop

chargez, & que nous esperions d'en trouver sur nostre route.

Nous partîmes le premier d'Octobre, & nous arrivâmes aprés avoir fait douze lieuës à jeun, prés d'un autre village des Poutouatamis; ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous retirer des uagues qui augmentoient extraordinairement: le Sieur de la Salle craignant que son monde ne desertât, & que quelqu'un de ses gens ne dissipât mal à propos quelques marchandises, il passa outre, & nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës par delà le village des Sauvages, nonobstant le peril évident; & il ne vit point d'autre party à prendre pour aborder en seu-

reté, que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs, d'enlever tous ensemble son Canot & sa charge, & de le traîner à terre malgré les vagues qui les couvroient quelquefois par dessus la teste, il vint ensuite recevoir le Canot que je gouvernois avec cet homme, qui n'avoit point l'experience de cet exercice, & me jettant jusques à la ceinture à l'eau, nous enlevâmes tout brandy nostre petit bastiment, & nous fûmes recevoir les deux autres Canots de la même maniere que les precedens: Et comme les vagues forment en se brisant à terre un certain crochet, qui retire au large, ceux qui croyent d'être en asseurance, je fis un puissant effort, & mis sur mes épaules nostre bon vieillard

Recolet qui nous accompagnoit, & cet aimable Miſſionnaire de Saint François, qui ſe voyant hors de peril tout trempé d'eau qu'il eſtoit ne laiſſoit pas de faire paroiſtre une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucunes habitudes avec les Sauvages de ce village, le Commandant fit d'abord mettre toutes les armes en eſtat, & ſe poſta ſur une éminence où il eſtoit difficile de nous ſurprendre, & où l'on pouvoit avec peu de monde ſe deffendre contre un plus grand nombre; il envoya enſuite trois de ſes gens acheter des vivres au village à la faveur du Calumet de paix que les Poutouatamis de l'Iſle avoient donné au Sieur de la Salle, & qu'ils

avoient cy-devant accompagné de leurs danses & ceremonies, dont ils se servent dans leurs regales & solemnitez publiques.

Ce Calumet est une espece de grande pipe à fumer, dont la teste est d'une belle pierre rouge bien polie, dont le tuyau long de deux pieds & demy, est une Canne assés forte, ornée de plumes de toute sorte de couleurs, meslées & rangées fort proprement, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes, lassées de diverses manieres avec deux aisles, comme l'on a coustume de representer le Caducée de Mercure, chaque Nation l'embellissant selon son usage particulier; un Calumet de cette sorte est un Port assuré chez tous les Alliez de ceux qui

l'ont donné ; & ils sont persuadez qu'il leur arriveroit des grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet, & toutes leurs entreprises de guerre, & de paix & ceremonies les plus considerables, sont scellées & cachetées du Calumet dans lequel ils font fumer ceux, avec lesquels ils concluent quelque affaire de consequence.

Ces trois hommes avec cette Sauve-garde & leurs Armes, arriverent au petit village des Sauvages éloigné de trois lieuës du debarquement, mais ils n'y trouverent personne. Ces Barbares à la veuë de nos Canots voyans que nous ne les avions point abordez en passant chez eux, avoient pris l'épouvante, & abandonné leur village ; ainsi ces hom-

mes aprés avoir fait en vain leurs diligences pour parler à quelqu'un de ces Sauvages, se chargerent du blé d'Inde de leurs Cabannes, où ils laisserent des marchandises en place de ce qu'ils emportoient, & se mirent en chemin pour nous venir joindre.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de Fusils, de Haches, d'Arcs, de Fleches & de Massuës qu'on appelle des casse-testes, s'approcherent du lieu où nous estions: le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de ses gens armez de Fusils, de Pistolets & de Sabres, leur demanda ce qu'ils desiroient; voyant qu'ils paroissoient interdis, il leur dit de s'approcher, de peur que ses gens qu'il feignit estre allez à la

chaſſe ne les tuaſſent, s'ils les trouvoient à l'écart ; il les fit aſſeoir au bas de l'éminence où nous eſtions campez, d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens, on commença à les entretenir de diverſes choſes pour les amuſer juſqu'à ce que nos trois hommes fuſſent revenus du village : Ces hommes paroiſſans quelque temps aprés, dés que ces Sauvages eurent apperçûs le Calumet de paix que l'un de nos gens portoit, ils ſe leverent faiſans un grand cris de joye, & ſe mirent à danſer à leur maniere, bien loin de ſe fâcher du blé d'Inde qu'ils virent & qu'on leur avoit pris ; au contraire ils envoyerent au village pour en apporter d'autres, & en donnerent encore le lende-

main autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Toutesfois l'on jugea à propos de faire abbattre les Arbres des environs, & on obligea nos gens à passer la nuit sous les armes de peur de quelque surprise. Le jour suivant sur les dix heures les Anciens du village arriverent avec leur Calumet de paix, & firent festin à tous les François, le Sieur de la Salle les remercia par un present de quelques Haches, des Couteaux, & de quelques masses de rassade pour l'ornement des femmes, & les laissa tres-satisfaits.

Nous partîmes le mesme jour deuxiéme d'Octobre, & nous navigames durant quatre jours le long du riva-

ge, il eſtoit bordé de grands Coſteaux eſcarpez juſques dans le Lac, où l'on trouvoit à peine de la place pour debarquer, on eſtoit meſme obligé tous les ſoirs de grimper ſur le ſommet, & d'y porter nos Canots & nos charges, pour ne pas les laiſſer la nuit expoſez aux vagues qui battoient aux pieds; nous fûmes auſſi obligez par les vents contraires & trop violens pendant ces quatre jours, & beaucoup de fois depuis, à prendre terre avec de grandes incommoditez; il falloit pour s'embarquer que deux hommes ſe miſſent à l'eau juſques à la ceinture, & qu'il tinſſent le Canot debout à la vague, l'avançant ou le reculant, ſelon que la vague s'approchoit ou s'éloignoit de ter-

re, jusqu'à ce qu'il fût chargé, ensuite on le menoit au large ; en attendant que les autres fussent aussi chargez de la mesme maniere, & l'on avoit presque autant de peines aux autres debarquemens. Le blé d'Inde que nous mangions fort modiquement, & les vivres nous manquans, nôtre bon vieillard Recolet tomba plusieurs fois en défaillances, je le fis revenir par deux fois, avec un peu de confection de Jacinthe, que je conservois précieusement, nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde, cuit sous la cendre, ou bouilly avec de l'eau pure ; & pendant tout ce temps, nous estions obligez de gagner le bon païs, & de nager à force de bras les journées entieres, nos

gens courroient ſouvent aprés des petites Senelles & Fruits ſauvages qu'ils mangeoient avec une grande avidité, il y en eut pluſieurs qui tomberent malades, qui croyoient que ces fruits les avoient empoiſonnez, plus nous ſouffrions, & plus il ſemble que Dieu me donnoit en particulier de force, & je devançois ſouvent à la nage nos autres Canots: Pendant cette diſette celuy qui a ſoin des moindres oyſeaux, nous fit appercevoir pluſieurs Corbeaux, & des Aigles qui eſtoient ſur le bord du Lac; redoublant noſtre nage vers ces animaux carnaciers, nous y trouvâmes la moitié d'un Chevreüil fort gras que les Loups avoient étranglé & à demy mangé, nous nous repumes de la vian-

de de cet animal, en beniſſant la providence qui avoit envoyé le ſecours ſi apropos.

Noſtre petite Flote avançoit ainſi vers le Sud où nous trouvions toûjours le païs plus beau & temperé.

Le ſeiziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chaſſe, & noſtre Sauvage tres-excellent Chaſſeur tua des Cerfs & Chevreüils, & nos François des Poulles d'Inde fort graſſes; & enfin le vingt-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac Dauphin, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre: on alla à la découverte, comme l'on avoit couſtume de faire dans les bois & dans les prairies, l'on y trouva des raiſins meurs & fort bons, dont

dont les grains eſtoient auſſi gros que des prunes de Damas; pour avoir ce fruit, il falloit abattre des arbres, ſur leſquels les vignes rampoient, nous en fiſmes du vin, qui nous dura prés de trois mois & demy, & que nous conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le ſable, pour empeſcher que le vin ne s'aigrît, & afin de le faire durer davantage, nous ne disions la Meſſe que les Feſtes & Dimanches, l'un aprés l'autre, tous les bois eſtoient remplis de vignes qui y viennent naturellement, nous mangions de ce fruit pour nous oſter le degouſt des viandes que nous eſtions obligez de manger ſans pain.

L'on obſerva dans cet endroit des piſtes fraîches d'hom-

mes, ce qui obligea le Sieur de la Salle de faire tenir nôtre monde sur ses gardes, & sans faire aucun bruit, tous nos hommes obeïrent pour un temps, mais l'un deux ayant apperceu un Ours, ne pût se retenir de luy donner un coup de fusil, dont il tua cet animal, & le fit crouller jusques au pieds de nos Cabannes, du haut en bas de la montagne.

Ce bruit nous fit découvrir à cent vingt cinq Sauvages de la nation des Outouagamis, qui habitent vers l'extremité de la Baye des Puants, qui estoient cabannez dans nostre voisinage: le Sieur de la Salle estoit fort inquiet des pistes qu'il avoit veuës, il blâma nos gens de leur peu de prudence, & ensuite pour empescher les

ſurpriſes, il mit une ſentinelle auprés des Canots, ſous leſquels l'on mettoit toutes les marchandiſes, pour les garantir de la pluye.

Cette precaution n'empeſcha pas que la nuit, trente Outouagamis, favoriſez par la pluye qui tomboit en abondance, & par la negligence de celuy qui eſtoit en faction ne ſe gliſſaſſent avec leur adreſſe ordinaire, le long du Coſteau où eſtoient nos Canots, & ſe couchant ſur le ventre l'un auprés de l'autre ils ne derrobaſſent le juſte au corps du Laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui eſtoit deſſous, qu'ils ſe donnerent de main en main : noſtre Sentinelle entendant du bruit, & nous éveillant, chacun courut aux armes ; ces Sauvages

se voyans ainsi découverts, leur Capitaine cria qu'il estoit ami, on luy répondit que l'heure estoit induë, & qu'on ne venoit la nuit de cette sorte que pour voler, ou tuer ceux qui ne seroient par sur leurs gardes, il repliqua qu'à la verité le coup qu'on avoit tiré, avoit fait croire à tous ceux de sa nation, que c'estoit un party d'Iroquois leurs ennemis, les autres Sauvages leurs voisins ne se servans point des pareilles armes à feu, & qu'ainsi ils s'estoient avancez à dessein de les tuer, mais qu'ayans reconnu que c'estoit des François, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empeschez d'attendre le jour pour nous visiter, & fumer avec nous dans nostre Calu-

met : C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & leur plus grandes marques d'affection.

Nous fiſmes une fainte de nous rendre à ſes raiſons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, parce que leur jeuneſſe eſtoit accouſtumée à voler, & que nos François n'eſtoient pas d'humeur à le ſouffrir ; quatre ou cinq vieillards s'étant avancez, nous tachâmes de les entretenir juſques au jour, le jour étant venu on leur laiſſa la liberté de ſe retirer.

Aprés leur depart nos Charpentiers de Navires s'apperçûrent qu'ils avoient eſté volez ; & comme nous connoiſſions parfaitement l'humeur des Sauvages, & que nous ſçavions qu'ils feroient toutes les nuits

de pareilles entrepriſes ſi on diſſimuloit dans cette occaſion, on reſolut d'en avoir raiſon. Le Sieur de la Salle à la teſte de nos gens monta ſur une éminence en forme de preſqu'Iſle eſſaya luy-meſme de trouver quelque Sauvage à l'écart ; à peine eut-il marché trois cens pas, qu'il trouva la piſte toute fraiche d'un chaſſeur, il le ſuivit le piſtolet à la main, & l'ayant joint bien-toſt aprés vis à vis d'un coſteau ou j'amaſſois du raiſin avec le pere Gabriel, il m'appella & me pria de le ſuivre, il s'en ſaiſit, & le donna en garde à ſes gens apres avoir appris de luy toutes les circonſtances du vol, Il ſe mit encore en campagne avec deux de ſes gens, & ayant arreſté un Sauvage des plus conſiderables de ſa na-

tion, il luy montra de loin celuy qu'il tenoit déja prisonnier, & le renvoya dire à ses gens, qu'il feroit tuer leur camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qu'ils avoient volé pendant la nuit.

Cette proposition embaraſſa ces Barbares, parce qu'ils avoient coupé en morceaux, le juſte au corps du Laquais, & pris quelques hardes avec les boutons pour les partager entr'eux, ainſi ne pouvant pas les rendre entieres & ne ſçachant par quel moyen délivrer leur camarade, comme ils ont beaucoup d'amitié les uns pour les autres, ils reſolurent de l'avoir par force.

Le lendemain au matin trente du mois d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main, pour commencer l'at-

taque, la presqu'Isle où nous estions logez, estoit separée du bois ou les Sauvages paroissoient par une plaine de Sable longue de deux portées de fusils, on remarqua qu'au bout de cette pleine du costé du bois ; il y avoit plusieurs petits tertres, dont le plus prés de nous commandoit aux autres, le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes qui portoient leur couvertures à demy roulées au tour du bras gauche, pour se couvrir contre les fleches des Sauvages, il suivit ses gens immediatement aprés pour seconder les premiers, mais voyant que les François s'approchoient pour les charger, les plus jeunes des Sauvages s'écarterent, & se mirent à couvert sous un grand arbre sur le

le Coſteau, cela n'empeſcha pas que leurs Capitaines ne laiſſerent pas de demeurer prés de nous, il n'y avoit que ſept à huit qui avoient des fuſils, & les autres des Arcs & des Fleches ſeulement ; & pendant tous ces mouvemens de part & d'autre, nous eſtions trois Recolets qui diſions nôtre Office, & comme j'eſtois celuy des trois qui en avoit plus veu en matiere de guerre, ayant ſervy d'Aumônier du Roy ſous la conduite du tres Reverend Pere Hyacinthe le Févre, je ſorty de noſtre cabanne pour voir quelle figure faiſoient nos gens ſous les armes, & pour raſſeurer deux des plus jeuſnes leſquels je voyois bleſmir, & qui neanmoins ne laiſſoient pas que de faire parroiſtre de la

fierté & de la bravoure, auſſi bien que leur Chef, je m'approchay du coſté des plus anciens Sauvages; & comme ils me voyoient ſans armes à la main, ils conceurent bien que je les abordois à deſſein de mettre le holla, & pour eſtre mediateur de leurs differens : l'un de nos hommes voyant une bande d'étoffe rouge, qui ſervoit de fronteau à un de ces Sauvages luy fut arracher de la teſte, luy faiſant connoiſtre qu'il nous l'avoit vollée.

Une action ſi hardie de onze François armez contre cent vingt-cinq Sauvages intimida de telle ſorte ces Barbares, que deux leurs Anciens auprés deſquels j'eſtois preſenterent le Calumet de paix, & s'eſtans approchez, ſur l'aſ-

ſurance qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire, ſans rien craindre; ils dirent qu'ils ne s'eſtoient porté à cette extremité qu'à cauſe de l'impatience où ils eſtoient de nous rendre ce qu'ils avoient dérobé, en l'eſtat où ils l'avoient pris, qu'ils eſtoient preſts de reſtituer ce qui eſtoit en ſon entier, & de payer le reſte; ils preſenterent au même temps quelques Robes de Caſtor au Sieur de la Salle, pour diſpoſer ſon eſprit à la paix, s'excuſant du peu de valeur de leur preſent, ſur la ſaiſon trop avancée, on ſe contenta de leurs excuſes, ils executerent ce qu'ils avoient promis, & ainſi la paix fut reſtablie.

Le jour ſuivant ſe paſſa en danſes, en feſtins & haran-

gues, & le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du costé des Recolets, voila dit il des Robes grises dont nous avons bien de l'estime, ils vont nuds pieds, comme nous, ils mesprisent les Robes de Castors que nous leurs voulons donner, sans aucune esperance de retour; is n'ont point d'armes pour nous tuer, ils flattent & carressent nos petits enfans, & leur donnent de la rassade pour rien, & ceux de nostre nation qui ont esté porter des Pelteries aux Villages des François, nous ont dit qu'Onnotio le grand Capitaine des François les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les François ont de plus pretieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous, toy qui est le

Capitaine de ceux qui ſont icy, fais enſorte de faire reſter une de ces Robes griſes avec nous; nous leurs donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous les menerons à noſtre village aprés que nous aurons tué des bœufs ſauvages; & toy qui eſt le maiſtre fais enſorte de demeurer auſſi avec nous, ne va point aux Iſlinois, car nous ſçavons qu'ils veulent maſſacrer tous les François, il te ſera impoſſible de reſiſter à cette nation nombreuſe. Il adjoûta que depuis qu'un Iroquois, que les Iſlinois avoient brûlé, leur avoit aſſeuré que la guerre que l'Iroquois leur faiſoit avoit eſté conſeillée par les François qui haïſſoient les Iſlinois. Ils adjoûterent pluſieurs raiſons ſemblables qui

allarmerent presque tous nos François, & qui donnerent bien de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages qu'il avoit rencontré sur toute nostre route luy avoient dit à peu prés les mêmes choses. Toute fois comme il sçavoit que ces raisons pouvoient avoir esté inspirées par ceux qui s'opposoient à nostre entrepriſe, & par la jalousie des Sauvages à qui les Illinois estoient redoutables par leur valeur, & qui craignoient qu'ils ne devinſſent encore plus fiers, quand par le moyen des François ils auroient l'usage des Armes à feu, nous resolûmes de poursuivre nostre route en prenant toutes les precautions neceſſaires pour nostre seureté, ainsi répondit aux Outouagamis qu'on

s remercioit des avis qu'ils ous donnoient, mais que les rançois qui ſont des eſprits c'eſt ainſi que les Sauvages ous appellent diſant qu'ils e ſont que des hommes, ais que nous ſommes des eſ- rits) ne craignoient point les ſlinois, & qu'on ſçauroit les nger à la raiſon par amitié, u par force.

Le lendemain premier jour u mois de Novembre nous ous rembarquâmes tous, & ous arrivâmes au rendé-vous ue l'on avoit donné à vingt utres François qui devoient ous venir joindre par l'autre ord du Lac, c'eſtoit à l'em- ouchure de la Riviere des Miamis qui venant du Sud, ſe ette dans le Lac Dauphin.

Nous fûmes ſurpris de n'y rouver perſonne, parce que

les François que nous y attendions avoient eu beaucoup moins de chemin à faire que nous, & leurs Canots estoient peu chargez, nous avions résolu de faire concevoir au Sieur de la Salle, de ne point nous exposer mal apropos, & de ne point attendre l'hyver, pour nous rendre chez les Islinois, parce que pendant cette saison ces peuples, afin de chasser plus commodement, se separent par familles, ou par tributs de deux ou trois cens personnes chacune, & que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de difficultez à nous rendre; que la chasse venant à manquer où nous estions, tout son monde couroit risque de mourir de faim, & que chez les Islinois nous trouverions du blé d'Inde

pour noſtre nourriture, & que nous ſubſiſterions mieux n'étans que quatorze hommes dans noſtre chemin que ſi nous eſtions trente-deux; que ſi les Rivieres venoient à eſtre glacées, nous ne pourrions porter nous meſmes tout l'équipage pendant cent lieuës. Il nous répondit qu'eſtant joint avec les vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit ſans péril ſe faire connoiſtre à la premier bande des Iſlinois qu'il trouveroit à la chaſſe, & les gagner par le bon traitement, & par des preſens, apprenant quelque teinture de la langue Iſlinoiſe, & que par ces moyens il feroit aiſement alliance avec le reſte de la nation. Nous conceûmes par ſemblables diſcours, qu'il n'avoit que ſa volonté pour raiſon; & il

nous dit que si tous ses hommes desertoient, qu'il demeureroit avec nostre chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Recolets.

Dans cette pensée, il se servit de l'occasion du retardement des François qu'il attendoit, il dit à ses gens qu'il estoit résolu d'attendre, & pour les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la seureté de la Barque & des marchandises qu'elle devoit apporter, pour nous servir de retraite en un besoin.

Il y avoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis une éminence avec une espece de plate forme au dessus & na-

urellement fortifiée, elle étoit haute & escarpée, de Figure triangulaire, formée des deux costez par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine; l'on fit abattre les arbres dont elle estoit couverte, & nettoyer toutes les brossailles à deux portées de fusil du costé du bois; l'on commença ensuite une redoute de quarante pieds de longueur sur quatre-vingt de largeur, fortifiée de poutres & sollives escariées, & à l'épreuve du mousquet, posées en travers l'une sur l'autre, son dessein estant de faire fraiser les deux faces qui regardoient la Riviere; il fit abattre des pieux qu'il vouloit planter en tenaille de vingt-cinq pieds de hauteur du costé de la terre.

Le mois de Novembre fut

employé à ces travaux, pendant lequel nous ne mangions que de la viande d'Hours que nostre Sauvage chasseur tuoit; il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux qui y estoient attirez par la grande quantité de raisins qui se trouvent par tout; mais nostre monde voyant le Sieur de la Salle tout décontenancé de la crainte qu'il avoit de la perte de sa Barque, & tout chagrin d'ailleurs du retardement des hommes, que le Sieur de Tonty devoit nous amener, la rigueur d'un commencement d'hyver les mortifiant de surcrois, les Ouvriers ne travailloient qu'à regret pestans contre la viande grasse d'Hours, & de ce qu'ils n'avoient point liberté d'aller tuer du Chevreüil pour man-

ger avec le gras d'Hours, mais leur but ne tendoit qu'à la desertion.

Nous fismes une Cabane d'écorce pendant ce sejour pour dire la Messe plus commodement, & les Festes & Dimanches le Pere Gabriel & moy preschions alternativement, choisissans les matieres les plus fortes pour exhorter nostre monde à la patience, & à la perseverance.

Dés le commencement du mesme mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere, nous y avions marque une batture de sable ; & pour la facilité de l'entrée de la Barque, en cas qu'elle deust venir, on fit marquer le Canal par deux grands mays plantez des deux costez de l'entrée avec des Pavillons de peaux-

d'Hours & des balliſſes tout le long ; Deplus on avoit envoyé deux de nos hommes à Miſſilimakinac, inſtruits de toutes choſes pour ſervir de guide au Pilote Luc.

Le 20. Novembre le Sieur de Tonty arriva avec deux Canots chargez de pluſieurs Cerfs, ce qui remit un peu l'eſprit démonté de nos Ouvriers, mais comme il ne nous amenoit que la moitié des hommes que nous attendions, & qu'il avoit laiſſé le reſte en liberté à trois journées de nôtre Chantier, c'eſt ce qui donna de l'inquietude au Sieur de la Salle, nos nouveaux venus nous dirent que la Barque n'avoit point moüillé à Miſſilimakinac, & qu'ils n'en avoient appris aucunes nouvelles des Sauvages venus de

tous coſtez des Lacs, ny des deux hommes qu'on avoit envoyez à Miſſilimakinac, & qu'ils avoient rencontré en chemin, il craignit avec raiſon que ſa Barque n'eut fait naufrage, neanmoins il fit continuer ſon monde à travailler au Fort nommé des Miamis, & ne la voyant point parroître aprés une ſi longue attente, il réſolut à partir de peur d'eſtre arreſté par les glaces qui commençoient à fermer la Riviere, & leſquelles ſe diſſipent à la premiere petite pluye; il nous fallut neanmoins attendre le reſte de noſtre monde que le Sieur de Tonty avoit laiſſé derriere, & pour reparer la faute qu'il avoit fait, il retourna ſur ſes pas pour les faire venir inceſſamment nous rejoindre, en chemin il voulut

tenir un peu & resister au gros vent, contre l'opinion du Sieur Dautray & de son autre Canoteur, & comme il n'avoit qu'une main & qu'il ne pouvoit soulager ses deux hommes les vagues les firent embarder & les jetterent coste à travers sur le bord du Lac où ils perdirent leurs fusils & leur petit équipage, ce qui les obligea de nous venir rejoindre, & par bonheur le reste de nos hommes les suivirent un peu aprés, excepté deux dont on se méfioit le plus, & qu'on croyoit avoir deserté.

Nous nous embarquâmes le troisiéme Decembre avec trente hommes dans huit Canots, & nous remontâmes la Riviere des Miamis faisant nostre route au Sud est durant environ vingt-cinq lieuës., nous ne

pûmes

ûmes reconnoiſtre le Portage
ue nous devions faire de nos
Canots & de tout l'équipage,
our aller nous embarquer à
a ſource de la Riviere Seigne-
ay ; & comme nous eſtions
ontez plus haut en Canot,
ans reconnoiſtre le lieu où
ous devions marcher par ter-
e pour prendre cette autre
Rivlere qui ſe va rendre aux
ſlinois, nous fiſmes halte, pour
ttendre le Sieur de la Salle
ui eſtoit allé par terre à la
écouverte, & comme il ne
evenoit point nous ne ſça-
ions quelle reſolution prendre:
e prié deux de nos hommes
es plus allertes d'entrer avant
ans le Bois, & de faire la dé-
harge de leurs fuſils pour l'a-
ertir du lieu où nous l'atten-
ions, deux autres monterent
u haut de la Riviere, mais

inutilement, car la nuit le
obligea de revenir sur leur pas
le lendemain je me joigni
avec deux de nos homme
en Canot à liege, pour fair
plus grande diligence, & pou
le chercher en montant la Ri
viere, mais en vain, & sur le
quatre heures aprés midy nou
l'apperceûmes de loin, le
mains & le visage tout noir d
charbon & du bois qu'il avoi
attisé pendant la nuit qui étoi
froide; il avoit deux animaux
de la grandeur des Rats musq
quez, attachez à sa ceinture
qui voient la peau tres-belle
comme une espece d'hermine
qu'il avoit tué à coups d
baston, sans que ces petite
bestes prissent la fuite, & les
quelles se laissent souvent pen
dre par leurs queuës à de
branches d'arbres, & comm

elles estoient fort grasses, nos Canoteurs en firent festin, il nous dit que les marais qu'il rencontra l'obligerent à prendre un grand détour, & comme d'ailleurs il estoit incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il ne put arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit, il tira deux coups de fusils pour nous avertir, & personne ne luy ayant répondu, il crut que les Canots l'avoient devancé, & il continua son chemin en remontant le long de la Riviere, aprés avoir marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un terre où il monta brusquement, & aprés avoir appellé deux ou trois fois, mais au lieu de nous trouver endormis comme il se l'estoit imaginé, il ne vit

qu'un petit feu entre des broſſailles, & ſous un cheſne la place d'uu homme qui s'y eſtoit couché ſur des herbes ſeiches, & qui en eſtoit apparemment ſorty au bruit qu'il avoit entendu, c'eſtoit quelque Sauvage qui s'eſtoit porté là en embuſcade, pour ſurprendre & pour tuer quelqu'un de ſes ennemis le long de la Riviere, il l'appella en deux ou trois langues, & enfin il cria pour faire connoiſtre qu'il ne le craignoit point, qu'il alloit ſe coucher en ſa place, il renouvella le feu, & aprés s'eſtre bien chaufé, il s'aviſa pour ſe garantir de ſurpriſe d'abattre au tour de luy quantité de broſſailles, qui tombant de travers parmy celles qui eſtoient reſtées de bout embaraſſeroient le che-

min, de telle sorte qu'on ne pouvoit l'approcher sans faire beaucoup de bruit & sans l'éveiller, il éteignit ensuite le feu & s'endormit quoy qu'il negeât toute la nuit. Nous priâmes le Pere Gabriel & moy, le Sieur de la Salle de ne point quitter son monde, comme il avoit fait, luy representant que toute la bonne issuë de nostre voyage dependoit de sa presence.

Nostre Sauvage estoit resté derriere nous pour chasser, & ne nous trouvant point au portage, il monta plus haut, & nous vint dire qu'il falloit descendre la Riviere, l'on envoya avec luy tous nos Canots, & je restay avec le Sieur de la Salle qui estoit fort fatigué, & comme nostre Cabanne n'estoit composée que

de nattes de joncs, le feu s'y prit la nuit, & nous auroit bruſlé, ſi je n'avois renverſé promptement la natte qui ſervoit de porte à noſtre petit logis, & qui eſtoit toute dans l'incendie.

nous joignîmes nos gens le lendemain au portage, où le Pere Gabriel avoit fait pluſieurs Croix ſur des arbres pour nous le faire reconnoiſtre, nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs, & les carcaſſes de ces animaux, & quelques Canots que les Sauvages avoient faits, avec des peaux de Bœufs pour paſſer la Riviere avec leur charge de viande.

Cet endroit eſt ſcitué au bord d'uue grande campagne, à l'extremité de laquelle du coſté du Couchant il y a un Village de Miamis, Maſ-

contens & Oïaton ramaſſez enſemble.

La Riviere Seignelay qui paſſe aux Iſlinois, prend ſa ſource dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, ſur leſquelles on peut à peine marcher, cette Riviere n'eſt éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis, & ainſi nous tranſportâmes tout noſtre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on balliſa pour la facilité de ceux qui viendroient aprés nous, aprés avoir laiſſé au partage de la Riviere des Miamis, ainſi qu'au Fort que l'on avoit conſtruit à ſon embouchure, des lettres pour ſervir d'inſtruction à ceux qui devoient nous venir joindre dans la Barque au nombre de vingt cinq.

La Riviere Seignelay est navigable pour des Canots à cent pas de sa source, & elle s'augmente de telle sorte en peu de temps, qu'elle est presque aussi large & plus profonde que la Marne, elle a son cours à travers de vastes marais où elle fait tant de détours, quoy que son courant soit assez fort, qu'aprés avoir vogué une journée entiere on trouvoit quelquefois que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës, en droite ligne, on ne voyoit aussi loin que la veuë pouvoit s'etendre que des Marais de joncs & des aulnes, nous n'euſſions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin, sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous couchions & faisions

faiſions du feu, les vivres nous manquoient, & nous ne trouvâmes point de chaſſe aprés avoir traverſé ces Marais, comme nous l'avions eſperé, parce que ce ne ſont que de grandes campagnes découvertes, où il ne croît que de grandes herbes qui ſont ſeiches en cette ſaiſon, que les Miamis avoient bruſlez en chaſſant aux Bœufs ſauvages; & quelque diligence qu'on apporta pour tuer des beſtes fauves, nos chaſſeurs n'attrapoient rien, pendant plus de ſoixante lieuës de chemin, on ne tua qu'un Cerf maigre, un petit Chevreüil, quelques Cignes, & deux Outtardes pour la ſubſiſtance de trente-deux perſonnes; ſi nos Canoteurs avoient trouvé lieu, ils auroient infailli-

blement tout abandonné, pour entrer dans les terres, & pour aller joindre des Sauvages, dont nous voyons les flammes des Campagnes où ils avoient mis le feu pour tuer plus facilement des Bœufs.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre, ainsi qu'il est aisé de le juger par les ossemens, les cornes, & les testes que nous voyons de tous costez ; les Miamis, les chassent à la fin de l'Automne en la maniere suivante.

Lors qu'ils en voient un troupeau, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu aux herbes par tout autour de ces bestes à la reserve de quelque passage qu'ils laissent exprés, où ils se posent avec leurs Arcs & leurs Fleches,

les Bœufs qui veulent éviter le feu ſont ainſi forcés de paſſer auprés de ces Sauvages, qui en tuent quelquesfois juſques à ſix vingts en un jour, qu'ils diſtribuent tous, ſelon le beſoin des familles; & ces Sauvages tous triomphans du maſſacre de tant d'animaux, viennent avertir leurs femmes qui ont ſoin d'aller querir ces viandes, elles en prennent quelquefois ſur leurs dos la peſanteur de trois cens livres, & jettent encore leurs enfans par deſſus leur fardeau, qui ne leur paroiſt pas plus à charge que l'épée au côté d'un Soldat.

Ces Bœufs ont de la laine fort fine au lieu del poil, & les femelles l'ont plus longue que les maſles, leurs

cornes ſont preſque toutes noires, beaucoup plus groſſes que celles des Bœufs de l'Europe, mais un peu moins longues, leur teſte eſt d'une groſſeur monſtrueuſe ; ils ont le col fort cour, mais fort gros, & quelquefois de ſix pans de largeur, ils ont une boſſe ou petite élevation entre les deux épaules, leurs jambes ſont groſſes & courtes, couvertes d'une laine fort longue ; ils ont ſur la teſte & entre les cornes de grands crains noirs qui leur tombent ſur les yeux, & les font paroiſtre affreux, la viande de ces animaux eſt fort ſucculante ; ils ſont fort gras dans l'Automne, parce que pendant tout l'Eſté ils ſont dans les herbes juſques au col, ces vaſtes païs ſont ſi remplis de prairies, qu'il ſem-

ble que ce ſoit l'element & le païs des Bœufs ; il y a de proche en proche quelques bois où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre hors de l'ardeur du Soleil.

Ces Bœufs ou Taureaux ſauvages changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & la diverſité des clymas, quand ils s'approchent des terres du Nord, & qu'ils commencent à reſſentir le commencement de l'Hyver, ils paſſent aux terres du Sud, ils ſe ſuivent les uns les autres, quelquesfois pendant une lieuë de chemin ; ils couchent tous dans le meſme endroit, & la place de leur couche eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangez quelquesfois, les ſentiers où ils ont paſſé ſont frayez, com-

me nos grands chemins de l'Europe, & il n'y croît point d'herbes ; ils traverſent les Fleuves & les Rivieres, les Vaches ſauvages vont dans les Iſles pour empeſcher que les Loups ne mangent leurs veaux ; & quand meſme les Veaux peuvent courir, les Loups n'oſeroient s'en approcher, car les Vaches les extermineroient. Les Sauvages ont cette prevoyance, pour ne point tout à fait chaſſer ces animaux de leurs contrées, de ne pourſuivre que ceux qu'ils ont bleſſez à coups de Fleches, & les autres qui s'échapent, ils les laiſſent aller en liberté, ſans les pourſuivre davantage, afin de ne les point trop effrayer. Et quoy que les Sauvages de ces vaſtes continens, ſoient natu-

rellement portés à détruire les animaux ; jamais ils n'ont pû exterminer les Bœufs sauvages, ces bestes multipliant tellement, que quelque chasse qu'on leur donne, il en revient dans les saisons encore davantage les années suivantes.

Les femmes sauvages fillent au fuseau la laine de ces Bœufs, dont elles font des sacs pour porter des viandes boucannées, & quelquesfois sechées au Soleil, que ces femmes conservent souvent pendant trois ou quatre mois de l'année ; & quoy qu'elles n'ayent point de sel, elles font si bien que la chair ne contracte aucune corruption, quatre mois aprés qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, l'on

diroit en la mangeant, que les beſtes ſont nouvellement tuées, & nous buvions le boüillon avec eux, au lieu d'eau qui eſt la boiſſon ordinaire de tous les peuples de l'Amerique, qui n'ont point de commerce avec les Europeans.

Les peaux communes de ces Bœufs ſauvages peſent cent à ſix vingts livres, les Sauvages coupent le dos & l'endroit du col, qui eſt le plus gros de la peau, & ils ne prennent que la partie du ventre la plus mince, qu'ils paſſent bien proprement avec de la cervelle de toutes ſortes d'animaux, par le moyen dequoy ils la rendent ſouple comme nos peaux de chamoy paſſez à l'huile, ils la peignent de differentes couleurs, la gar-

nissent de Porc-épis blanc & rouge, & ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les festins; en Hyver ils s'en servent pour se couvrir, particulierement la nuit, leurs robes qui sont remplies de laine frisée paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tuez quelques Vaches, les petits Veaux suivent les Chasseurs, & leur vont lécher la main ou les doigts, ces Barbares en amenent quelquesfois à leurs enfans, & aprés qu'ils s'en sont bien divertis, ils leur cassent la teste pour les manger, ils conservent les argots de tous ces petits animaux, ils les font secher, ils les attachent ensuite à plusieurs vergettes, & dans leurs danses ils les remuent & les secouent selon

la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui danſent, cette machine a quelque choſe d'approchant du tambour de baſque.

L'on pourroit facilement rendre ces petits animaux domeſtiques, & s'en ſervir pour labourer la terre.

Ces Bœufs ſauvages ſubſiſtent en toutes les ſaiſons de l'année, quand ils ſont ſurpris de l'Hyver, & qu'ils ne peuvent à temps gagner les terres du Sud & du païs chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige; ils ont l'induſtrie de renverſer & de rejetter la neige pour brouter les herbes qui ſont cachées, on les entend meugler, mais non pas ſi communement que dans l'Europe.

Ces Bœufs sauvages ont le corps principalement par devant beaucoup plus grand que nos Bœufs de l'Europe, cette grande masse neanmoins ne les empesche pas d'aller fort viste; enſorte qu'il y a peu de Sauvages qui les puisse atteindre à la course, souvent ces Bœufs tuent ceux qui les ont blessez, on y en voit dans la saison des bandes de deux & mesme de quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres sortes d'animaux dans ces vastes plaines de la Loüisiane, les Cerfs, les Chevreüils, les Castors, les Loutres y sont communs; les Outards, les Cignes, les Tortuës, les Poules d'Inde, les Peroquets, les Perdrix, & beaucoup d'autres Oyseaux y sont en tres grand

nombre ; la peſche y eſt tres-abondante , & la terre extraordinairement fertile , ce ſont des Prairies ſans bornes meſlées de Foreſts de haute-fuſtaye , où il y a de toute ſorte de bois à bâtir , & entr'autres d'excellent chaine plain comme celuy de France , & bien different de celuy du Canada ; Les arbres ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſes , & l'on y trouveroit les plus belles pieces du monde pour conſtruire des Vaiſſeaux que l'on peut faire ſur les lieux , & amener le bois qui ſerviroit de Leſte aux Navires , pour la conſtruction de tous les Vaiſſeaux de France, ce qui ſeroit d'une grande épargne à l'Etat , & qui donneroit le temps aux arbres de recroiſtre dans nos

Foreſt qui ſont bien épuiſées. On voit auſſi dans les Foreſts pluſieurs ſortes d'arbres fruictiers, & des vignes ſauvages qui produiſent des grapes d'environ un pied & demy de longueur qui meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin ; on y voit auſſi des campagnes couvertes de tres bon chanvre qui y croit naturellement de ſix à ſept pieds de hauteur, enfin par les eſſais que nous avons faits chez les Iſlinois & les Iſſati ; on eſt perſuadé que la terre eſt capable de produire toutes ſortes de fruits, d'herbes & de grains, & en plus grande abondance que les meilleurs terres de l'Europe ; L'air y eſt fort temperé & fort ſain ; le Païs eſt arroſé d'une infinité de Lacs,

de Rivieres & de Ruisseaux, la plupart navigables ; on y est presque point incommodé de Maringouins, ny d'autres animaux nuisibles, & en y cultivant la terre, on y pourra subsister dés la seconde année, independamment des vivres de l'Europe, ce vaste Continent, pourra dans peu fournir pain, vin & viande à toutes nos Isles Meridionalles de l'Amerique, & nos Boucanniers & Philibustiers François pourront tuer dans la Loüisiane en plus grande abondance des Bœufs sauvages, que dans tout le reste des Isles qu'ils habitent.

Il y a des Mines de Charbon, d'Ardoise, de Fer, & les morceaux de Cuivre rouge & pur que l'on trouve en divers endroits, font juger

qu'il y en a des Mines, & peut eſtre d'autres metaux & mineraux que l'on découvrira quelque jour, puis que l'on a déja trouvé chez les Iroquois une fontaine de Sel & Daun.

Nous continuâmes noſtre route ſur la Riviere Seignelay durant le reſte du mois de Decembre ; & enfin aprés avoir navigé durant cent vingt ou cent trente lieuës, depuis le Lac Dauphin ſur la Riviere de Seignelay, nous arrivâmes au Village des Iſlinois ſur la fin du mois de Decembre 1679. Nous ne tuâmes ſur le bord de la Riviere qu'un ſeul Bœuf ſauvage & quelques Poules d'Inde à cauſe que les Sauvages ayans mis le feu dans les herbes ſeiches de toutes les Prairies de noſtre

route ; les beſtes fauves avoient pris l'épouvante , & quelque diligence qu'on apporta pour la chaſſe ,nous ne ſubſiſtâmes que par une pure providence de Dieu , qui donne des forces dans un temps, qu'il ne fait pas dans un autre , & par le plus grand bonheur du monde n'ayans plus rien à manger , nous trouvâmes un Bœuf monſtrueux embourbé ſur le bord de la Riviere , que douze de nos hommes eurent peine à tirer à terre ferme avec un cable.

Ce Village Iſlinois eſt ſcitué à quarante degrez de latitude dans une plaine , un peu mareſcageuſe , & ſur la rive droite d'une Riviere auſſi large que la Seine devant Paris , qui eſt diviſée par de

fort

ort belles Iſles, il contient
uatre cens ſoixante Caban-
es faites comme de longs
erceaux, & couvertes de
oubles nattes de joncs plats,
bien couſus, qu'elles ne ſont
mais penetrées du vent, de
neige, ny de la pluye; cha-
ue Cabanne à quatre ou cinq
eux, & chaque feu une ou
eux familles, qui vivent tou-
s enſemble en bonne intel-
gence.

Nous trouvâmes, comme
ous l'avions preveu le Villa-
e vuide, tous les Sauvages
ſtans allez paſſer l'Hyver à
chaſſe, en divers endroits,
ivant leur couſtume; leur
bſence neanmoins nous mit
ans un grand embaras, les
ivres nous manquoient, &
ous n'oſions prendre du bled
'Inde que les Iſlinois cachent

dans des fosses sous terre, pour le conserver & s'en servir à leur retour de la chasse, pour semer, & pour subsister jusqu'à la recolte ; cette provision leur est extremement precieuse ; & on ne leur sçauroit faire un plus grand déplaisir que d'y toucher en leur absence : Toutesfois comme il n'y avoit aucune apparence de s'exposer à descendre plus bas sans vivres, & que le feu que l'on avoit mis dans les Campagnes avoit fait fuir toutes les bestes ; le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots de bled d'Inde, esperant qu'il pourroit par quelque moyen appaiser les Islinois.

Nous nous rembarquâmes avec cette nouvelle provision le mesme jour, & nous des-

endîmes durant quatre jours
ur la meſme Riviere qui court
u Sud quart de Sud-Oüeſt.
e premier jour de l'An 1679.
econnoiſſant un des deſer-
eurs, dont j'ay parlé cy-de-
ant, & qu'il n'eſtoit revenu
vec nous, que pour débau-
her nos hommes qui avoient
'ailleurs de la diſpoſition à
ous abandonner, par la crain-
e qu'ils avoient de ſouffrir la
im pendant l'Hyver, je fis
ne exhortation aprés la
Meſſe, ſouhaitant une heu-
euſe Année au Sieur de la
alle, & à tout noſtre monde,
t aprés les paroles les plus
ouchantes, je prié tous nos
iécontans de s'armer de pa-
ence, leur repreſentant que
Dieu pourvoyeroit à tous nos
eſoins, & que vivans de con-
ert, il ſuſciteroit des moyens

pour nous faire subsister : nous les embrassâmes le Pere Gabriel, le Pere Zenoble & moy avec les sentimens les plus tendres les encourageans à la poursuite d'une si importante découverte. Sur la fin du quatriéme jour en traversant un petit Lac qui forme la Riviere, on remarqua des fumées qui firent connoistre que les Sauvages estoient cabannez prés de là : En effet, le cinquiéme sur les neuf heures du matin on vit des deux côtez de la Riviere quantité de Peroquets, & environ quatre-vingts Cabannes pleines de Sauvages qui n'apperceurent nos Canots qu'aprés que nous eûmes doublé une pointe, derriere laquelle les Islinois estoient campez à demie portée du fusil, nous estions dans

uit Canots ſur une ligne ;
ous nos gens les armes à la
nain, & nous laiſſans aller au
courant de la Riviere.

Nous fimes un cry les pre-
miers, ſuivant la couſtume de
ces Nations, comme pour
demander ſi l'on vouloit la
paix ou la guerre, parce qu'il
eſtoit tres important de té-
moigner de la reſolution dans
ces commencemens ; d'abord
les vieillards, les femmes & les
enfans prirent la fuite au tra-
vers des Bois dont la Riviere
eſt bordée, les guerriers couru-
rent aux armes, mais avec tant
de confuſion, qu'avant qu'ils
ſe fuſſent reconnus nos Ca-
nots avoient pris terre. Le
Sieur de la Salle y ſauta le
premier, l'on pouvoit deffaire
ces Sauvages dans le deſordre
où ils eſtoient ; mais comme

ce n'estoit pas nostre dessein nous fimes halte, afin de donner aux Islinois le temps de se rasseurer ; un de leur chefs qui estoit de l'autre costé de la Riviere, & qui avoit remarqué que nous avions empeschez de tirer sur sept ou huit Sauvages que l'on pouvoit tuer aisément, se mit à haranguer pour arrester la jeunesse qui se preparoit à tirer des fleches au travers de la Riviere ; ceux qui estoient campez du costé où nous avions debarqué, & qui avoient d'abord pris la fuite, s'estans reconnus, envoyerent deux hommes des principaux d'entr'eux presenter le Calumet de dessus un cotteau, peu de temps aprés ceux qui étoient de l'autre costé firent la mesme chose, & alors nous

nes connoistre que nous ac-
ptions la paix ; & au mesme
mps je me rendis avec le
ere Zenoble en diligence du
sté des Sauvages qui avoient
is la fuire, prenans leurs en-
ns par la main, qui estoient
us tremblans de frayeur,
ous leurs fimes paroître beau-
oup de tendresses, rentrans
vec les vieillards & les meres
ans leurs Cabannes, portans
e la compassion à ces Ames
ui se perdent par la privation
e la parole de Dieu ; & faute
e Missionnaires. La joye des
ns & des autres fut aussi gran-
e, que leur apprehension
voit esté forte, celle de quel-
u'uns ayant esté telle qu'ils
irent deux jours à revenir des
eux où ils estoient allé se ca-
her.

Aprés les réjoüissances, les

dances & les festins ausquels on employa le jour, nous fimes assembler les Capitaines des Villages qui estoient des deux costez de la Riviere, nous fimes connoistre par nôtre Truchement, que nous autres Recolets n'estions pas venus chez eux, pour amasser du Castor, mais pour leur donner la connoissance du grand Maistre de la vie, & pour instruire leurs enfans, que nous avions quitté nostre païs qui estoit au delà de la Mer que ces Barbares appellent le grand Lac, pour venir demeurer avec eux, & pour estre du nombre de leurs plus grands amis, on entendit une grande suite de voix, Tepatoui Nicka, qui veut dire voila qui est bien mon frere, tu as l'esprit bien fait d'avoir

'avoir eu cette penſée, & au
neſme temps ils nous frotte-
ent les jambes juſques à la
lante des pieds auprés du feu,
vec de l'huile d'Ours & de
a graiſſe de Bœuf pour nous
lelaſſer ; ils nous mirent
es trois premiers morceaux
le viande à la bouche avec
les amitiez extraordinaires.
Le Sieur de la Salle auſſi-toſt
prés leur fit un preſent de
Tabac & de quelques Ha-
hes, il leur dit qu'il les avoit
onvoquez pour traiter d'une
ffaire qu'il vouloit leur ex-
liquer avant que de leur par-
er d'aucune autre, qu'il ſça-
oit combien le bled leur é-
oit neceſſaire, que neanmoins
a neceſſité des vivres où ils
'eſtoit veu en arrivant à leur
Village, & l'impoſſibilité de
trouver des beſtes à la Cam-

pagne, l'avoit obligé de pren
dre quelque quantité de ble
d'Inde, qu'il avoit dans ſe
Canots, & auquel on n'avoi
pas encore touché, que s'il
vouloient le luy laiſſer, il leu
donneroit en échange des Ha
ches & les autres choſes don
ils avoient beſoin, &que s'ils n
pouvoient s'en paſſer, il leu
eſtoit libre de le prendre
mais que s'ils ne pouvoient lu
fournir les vivres neceſſaire
pour ſa ſubſiſtance & pou
celle de ſes gens, il iroit che
leur voiſins les Oſages qu
luy en fourniroient en payan
& qu'en revanche, il leur laiſ
ſeroit le Forgeron qu'il avoi
amené pour racommoder leur
Haches & leurs autres Inſtru
mens.

Il leur parla de cette ſorte
parce qu'il ſçavoit bien qu

s Illinois ne manqueroient
as d'estre jaloux des avanta-
s que les François pour-
oient procurer à leurs voisins,
principalement de ceux
u'ils pourroient tirer du For-
eron, dont ils avoient eux-
mesmes extremement besoin;
ussi accepterent-ils avec beau-
oup de témoignage de joye le
ayement qu'on leur offroit
our leur bled-d'Inde, ils en
onnerent encore d'autre, &
ous prierent instamment de
ous establir parmy eux, nous
eur répondîmes que nous le
erions volontiers; mais que
omme les Iroquois estoient
ujets du Roy & par conse-
uent nos freres, nous ne
ouvions pas leur faire la guer-
e, qu'ainsi nous les exhor-
ions à faire la paix avec eux,
ue nous les y servirions; &

que si malgré nos remontran
ces, cette fiere Nation v
noit les attaquer, nous les d
fendrions, pourveu qu'ils no
permissent de faire un Fort
dans lequel on pût faire tes
aux Iroquois avec le peu
François que nous avions, q
mesme on leur fourniroit d
armes & des munitions, pou
veu qu'ils ne s'en servisse
que pour repousser leur e
nemis, & ne les employasse
pas contre les Nations q
vivoient sous la protection
Roy, que les Sauvages appe
lent le grand Capitaine q
est au de-là du grand Lac.

Nous adjoûtâmes ensuite q
nous avions aussi dessein
faire venir d'autres Franç
qui les mettroient à couve
des insultes de tous leurs e
nemis, & leur fourniroie

ut ce qui leur eſtoit neceſ-
ire, que nous n'en eſtions em-
eſchez que par la longueur &
difficulté des chemins. Que
our ſurmonter cet obſtacle
ous avions reſolu de faire bâ-
r un grand Canot de bois
our deſcendre juſqu'à la Mer,
leur apporter toutes ſor-
s de marchandiſes par cette
oye plus courte & plus facile,
ais comme cette entrepriſe
toit d'une grande dépenſe,
ous voulions apprendre ſi
ur Riviere eſtoit navigable
ſqu'à la Mer, & ſi d'autres
uropeans habitoient vers ſon
mboucheure : Les Iſlinois
ous reſpondirent qu'ils a-
eoient toutes nos propoſi-
ons, & qu'ils nous aſſiſtte-
ient en tout ce qu'ils pour-
ient ; enſuite ils firent la
eſcription de la Riviere

Colbert ou Meſchaſipi, ils nou
dirent des merveilles de ſa lar
geur & de ſa beauté, & nou
aſſeurerent que la Navigatio
y eſtoit libre & facile, & qu'
n'y avoit aucuns Europear
prés de ſon embouchure
mais ce qui nous perſuada l
plus que cette Riviere eſtoi
navigable, c'eſt qu'ils nou
nommerent quatre Nations
dont il eſt parlé dans la Rela
tion du voyage de Ferdi
nand Soto dans la Floride qu
ſont celle de Tula, de Caſ
quin, Cicaca & Daminoia
ils nous adjouſterent que de
Eſclaves qu'ils avoient faits er
guerre du coſté de la Mer
diſoient qu'ils avoient veu de
Navires au large qui tiroient
des coups qui reſſembloient
au tonnere, mais qu'ils n'é
toient pas établis ſur la Coſte

ar ce que s'ils y estoient ils ne manqueroient pas d'y aller traier avec eux, la Mer n'estant loignée que de vingt journées e leurs Pirogues, la journée passa de cette maniere avec ne satisfaction reciproque, nais les choses ne demeurent pas long temps en cet stat.

Le lendemain un des Chefs les Miamis nommé Monso, rriva accompagné de cinq ou six autres chargez de chaudieres, de haches & de couteaux pour preparer par ces presens l'esprit des Issinois à croire ce qu'il leur devoit dire ; il assembla secretement es Anciens, & les asseura que nous voulions aller joindre leurs ennemis qui demeurent au delà de la grande Riviere Colbert, que nous leurs

fournirions des armes & des munitions, & qu'aprés les avoir assemblez nous nous joindrions aux Iroquois & les enfermerions de tous costez pour les exterminer entierement, que nous estions amis des Iroquois, que les François avoient un Fort au milieu du païs Iroquois, que nous leur fournissions des armes & de la poudre, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'éviter leur ruïne qu'en empeschant nostre voyage ou du moins en le retardant, parce qu'une partie de nos gens nous abandonneroient bien-tost, & qu'ils ne crussent rien de tout ce que nous leur dirions; aprés avoir dit beaucoup d'autres choses pareilles, le Capitaine des Miamis s'en retourna la nuit avec autant de

ſecret qu'il eſtoit venu, de peur que nous ne découvriſſions tout ce myſtere.

Toutesfois un des Chefs des Iſlinois nommé Omaouha que nous avions gagné en arrivant par un preſent de deux Haches & de trois Coûteaux nous vint trouver le lendemain matin, & nous avertit ſecrettement de tout ce qui s'étoit paſſé, nous le remerciâmes, & pour l'obliger de nous donner avis de tout ce qui ſe paſſoit, on luy fit un nouveau preſent de poudre & de plomb, jugeant aiſement que ce Miamis avoit eſté envoyé & inſtruit par d'autres François, jaloux de nos ſuccez, parce que ce Monſone nous connoiſſoit pas, & n'avoit meſme jamais approché du Fort Frontenac plus prés que de quatre

cens lieuës, & que neanmoins il avoit parlé de nos affaires avec autant de détail & de circonſtances que s'il nous avoit frequenté toute ſa vie.

Cette affaire nous donna d'autant plus d'inquietude que nous ſçavions que les Sauvages ſont naturellement ſoupçonneux, & que l'on avoit déja donné beaucoup de mavaiſes impreſſions à nos gens pour les obliger à déſerter, ainſi que ſix de leurs camarades avoient déja fait tout d'un coup.

L'aprédinée du meſme jour Nicanapé frere de Chaſſagouaſſe le plus conſiderable des Capitaine Iſlinois qui étoit pour lors abſent nous invita tous au feſtin, & lors que tout le monde fut aſſis dans la Cabanne, Nicanapé prit la pa-

role & nous fit un diſcours bien different de ceux que les anciens nous avoient tenu à ſon arrivée, diſant qu'il ne nous avoit pas tant convié pour nous faire bonne chere que pour nous guerir l'eſprit de la maladie que nous avions de vouloir deſcendre la grande Riviere, que jamais perſonne ne l'avoit fait ſans y perir, que ſes bords eſtoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui par leur nombre accableroient les François quelques armes & quelque valeur qu'ils puſſens avoir, que ce Fleuve étoit plein de monſtres, de Tritons, Crocodils & de Serpens, & quand la grandeur de noſtre Canot nous mettroit à couvert de ce danger; il y en avoit un autre inévita-

ble, que le bas de la riviere estoit plein de Sauts & de precipices avec un courant au-dessus si évident qu'on y tomboit sans remede, & que tous ces precipices aboutissoient à un gouffre ou la Riviere se perdoit sous terre, sans que l'on sçeut où elle alloit, il joignoit à tout cela tant de circonstances, & prononçoit son discours si serieusement avec tant de marques d'affection que nosgens qui n'estoient pas tous accoustumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue en furent ébranlez, nous remarquâmes leurs apprehensions sur leurs visages; mais comme ce n'est pas la coustume d'interrompre les Sauvages, & que mesme en le faisant nous eussions augmenté

le ſoupçon de nos gens, nous le laiſſâmes paiſiblement achever ſon diſcours, & enſuite nous répondîmes ſans aucune émotion que nous luy eſtions bien obligez des avis qu'il nous donnoit, & pue nous acquiererions d'autant plus de gloire que nous trouverions de difficultez à ſurmonter, que nous ſervions tous le grand Maiſtre de la vie des hommes, & celuy qui eſtoit le plus grand de tous les Capitaines qui commandent au delà de la Mer, que nous nous eſtimions heureux de mourir en portant le nom de l'un & de l'autre juſqu'au bout de la terre; mais que nous craignions que tout ce qu'il avoit dit, ne fut une invention de ſon amitié pour nous empeſcher de quitter ſa Nation, où plûſtot que ce ne

fut un artifice de quelque méchant esprit qui leur eut donné de la défiance de nos desseins, quoy que pleins de sincerité; que si les Islinois avoient une veritable amitié pour nous, ils ne nous devoient point dissimuler les sujets de de leur inquietude, dont nous tâcherions de les delivrer, qu'autrement nous aurions raison de croire que l'amitié qu'ils nous temoignoient à nostre arrivée n'estoit que sur leurs levres, Nicanapé demeura sans repartie, & nous presentant à manger changea de discours.

Aprés le repas nostre Truchement reprit la parole, & leur dit que nous n'estions pas surpris que leurs voisins devinssent jaloux des commodités qu'ils recevoient du com-

merce qu'ils alloient avoir avec les François ny qu'ils leurs fissent des rapports à nôtre desavantage, mais qu'il s'estonnoit de ce qu'ils étoient si faciles à y donner creance, & de ce qu'ils le cachoient aux François qui leurs avoient communiqué tous leurs desseins avec tant de franchise. Nous ne dormions point mon frere (adjoûta-t'il) s'adressant à Nicanapé, quand Monso vous a parlé la nuit en cachete au desavantage des François, qu'il vous a dépeint comme les espions des Iroquois; les presens qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges sont encore enfoüis dans cette cabanne; Pourquoy a t'il pris la fuite aussitost aprés? Pourquoy ne parût-il pas de jour, s'il n'a-

voit que des veritez à dire ? N'as tu pas veu qu'à nostre arrivée nous avons veu tuer tes neveux, & que dans la confusion où ils estoient nous eussions pû faire seuls ce qu'on te veut persuader que nous executerons avec l'assistance des Iroquois, après que nous nous seront establi chez toy, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation ; a l'heure que je parle nos François ne pourroient-ils pas égorger tout ce que vous estes d'anciens pendant que vostre jeunesse est à la chasse, ne sçais tu pas que les Iroquois que tu redoutes ont éprouvez la valeur des François, & que par consequent nous n'aurions pas besoin de leur secours si nous avions dessein de vous faire la guerre: Mais pour te guerir entiere-

tierement l'esprit court a-
és cet imposteur que nous
tendrons icy pour le con-
incre & le confondre : com-
ent nous connoist-il, puis
'il ne nous a jamais veu,
comment peut-il sçavoir
s complots qu'il dit que nous
ons faits avec les Iroquois,
'il connoist aussi peu que
ous, regarde nostre équipa-
, ce ne sont que des outils
des marchandises qui ne
ous peuvent servir que pour
ous faire du bien, & qui ne
nt propres ny pour les at-
ques ny pour les retraites.

Ce discours les émut & les
bligea à faire courir aprés
onso pour le ramener, mais
neige qui tomba la nuit en
bondance, & qui couvroit
s Pistes empescha qu'on ne
pût joindre : toutesfois nos

François qui avoient esté auparavant épouvantez ne furent pas gueris de leurs fausses craintes, six d'entr'eux qui estoient de garde, & entr'autre deux Sieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de barque pour aller à la Mer, s'enfuirent la nuit suivante aprés avoir enlevé ce qu'ils jugerent leur devoir être necessaire, & s'exposerent à un danger de perir, & de mourir de faim beaucoup plus certain que celuy qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle estant sorty de la Cabanne le matin, & n'ayant trouvé personne en faction, il entra dans les Cabannes de ses gens, il en trouva une où il n'estoit resté qu'un seul homme que ses camarades n'avoient pas averty,

arce qu'il leur eſtoit ſuſpect,
l les aſſembla tous, & leur
lemanda des nouvelles de ces
léſerteurs, enſuite il leur té-
noigna le déplaiſir qu'il avoit
le ce que contre les ordres
lu Roy, & contre toute juſti-
e ils avoient déſerté, & l'a-
oient abandonné dans le
emps qu'ils luy eſtoient plus
eceſſaires aprés qu'il avoit
ait toutes choſes pour eux,
leur commanda pour em-
eſcher le mauvais effet que
ette deſertion pourroit pro-
uire dans l'eſprit des Iſlinois
le leurs dire que leurs camara-
es eſtoient partis par ſon or-
re, & leur dit qu'il auroit bien
û les faire pourſuivre & les
unir pour en faire un exem-
le, mais qu'il ne vouloit pas
aire connoiſtre aux Sauvages
e peu de fidelité des François;

il les exhorta à luy estre plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nicanapé leurs avoit faussement exageré, qu'il ne pretendoit mener avec luy que ceux qui le voudroient accompagner volontairement, & qu'il leur donnoit sa parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils iroient sans risque & en Canot, au lieu qu'ils ne pouvoient alors l'entreprendre qu'avec un péril manifeste de leur vie, & avec la confusion de l'avoir laschement abandonné par une conspiration qui ne pouvoit pas demeurer impunie à leur arrivée en Canada.

Il tâcha de les rasseurer de cette maniere, mais connois-

ant leur inconſtance & diſſimulant le chagrin qu'il avoit de leur peu de reſolution ; il reſolut de les éloigner des ſauvages, pour couper chemin à de nouvelles ſubornations, & pour les faire conſentir ſans murmurer, il leur dit qu'ils n'eſtoient pas en ſeureté parmy les Iſlinois, que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux armes des Iroquois qui peut-eſtre viendroient avant l'hyver attaquer le village, que les Iſlinois n'eſtoient pas capables de leur faire reſiſtance, qu'apparamment ils s'enfuiroient au premier choc, & que les Iroquois ne pouvant les joindre, parce que les Iſlinois courent beaucoup plus vîte qu'eux ils déchargeroient leur furie ſur les François, dont le petit

nombre seroit incapable de faire teste à ces Barbares, qu'il n'y avoit qu'un seul remede qui estoit de se fortifier dans quelque poste facile à deffendre, qu'il en avoit trouvé un de cette sorte prés du Village où ils seroient à couvert des insultes des Illinois & des armes des Iroquois qui ne pourroient les y forcer, & que par cette raison n'entreprendroient pas de les attaquer, ces raisons & quelques autres semblables que je leur dis les persuaderent, & les engagerent tous de bonne grace à la construction d'un Fort que l'on nomma Crevecœur scitué à quatre journées du grand Village des Illinois descendant vers le Fleuve Colbert.

Un grand degel estant sur-

enu le quinze de Janvier, & yant rendu la Riviere libre u dessous du Village, le Sieur le la Salle me pria de l'ac- ompagner, & nous nous ren- îmes avec un de nos Canots u lieu que nous allions choi- ir pour travailler à ce petit Fort : c'estoit un petit tertre é- oigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere qui s'é- endoit jusques au pied dans e temps des pluyes, deux ravines larges & profondes fortifioient deux autres costez, & une partie du quatriéme que l'on fit achever de retran- cher par un fossé qui joignoit ensemble les deux ravines, on fit border leur Talus exterieur qui luy servoit de contres- carpe, on fit des Chevaux de frize, & escarper de tous cos- tez cette éminence, & on fit

soûtenir la terre autant qu'il estoit necessaire par de fortes pieces de bois avec des Madriers, & on fit planter autour de peur de quelque surprise une palissade dont les pieux estoient longs de vingt-cinq pieds & d'un pied d'espaisseur, on laissa le haut du tertre en sa figure naturelle qui formoit un quarré irrégulier, & on se contenta de le border d'un bon parapet de terre capable de couvrir tout nostre monde dont on fit faire le logement dans deux des Angles de ce Fort afin qu'ils fussent toûjours prests en cas d'attaque, les Peres Gabriel, Zenoble & moy nous nous logeâmes dans une cabanne couverte de planches que nous ajustames avec nos Ouvriers, & dans laquelle nous nous retirions aprés le travail,

travail, tout nostre monde pour la Priere du soir & du matin, & où ne pouvans plus dire la Messe, le vin que nous avions fait du gros raisin du païs nous venant à manquer, nous nous contentions de chanter les Vespres les Festes & Dimanches, & de faire la Prelication aprés les Prieres du matin, on mit la Forge le long de la courtine qui regardoit le bois, le Sieur de la Salle se posta au milieu avec le Sieur de Tonty, & l'on fit abattre du bois pour faire du charbon pour le Forgeron.

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage nous ne songions continuellement qu'à nostre découverte, & nous voyons la construction de la Barque tres-

difficile par la desertion de nos Scieurs de long, on s'avisa de dire un jour à nos gens que s'il y avoit entre-eux un homme de bonne volonté qui voulut essayer à faire des planches de brodage on esperoit d'en venir à bout, avec un peu plus de peine & de temps, & qu'au pis aller on en seroit quitte pour en gaster quelqu'unes, aussi-tost deux de nos hommes s'offrirent à s'y employer, on en fit l'essay, & ils reüssirent assez bien, quoy qu'ils n'eussent jamais entrepris un pareil ouvrage, on fit commencer une Barque de quarante deux pieds de quille & douze seulement de largeur, on y fit travailler avec tant de soin, que nonobstant les travaux du Fort de Crevecœur, le bor-

age fut ſcié, tout le bois de
Barque preſt, & miſe en
ois tors dans le premier du
ois de Mars.

Il eſt à remarquer que dans
païs des Iſlinois, l'Hyver
y eſt pas plus grand qu'en
rovence, mais celuy de l'an-
ée 1679. la neige dura plus
e vingt jours, ce qui ſurprit
traordinairement les Sau-
ges qui n'avoient point en-
ore experimenté un hyver ſi
ude, ſi bien que le Sieur de
Salle & moy nous nous
oyons expoſez à de nouvel-
s fatigues qui peut eſtre pa-
iſtront incroyables à ceux
ui n'ont point d'experiences
es grands Voyages & des
ouvelles découvertes. Le
ort de Crevecœur eſtoit preſ-
ue achevé, on avoit preparé
ut le bois pour achever la

Barque, mais nous n'avions ny Cordages ny Voiles ny assés de fer, nous n'apprenions aucunes nouvelles de la Barque que nous avions laissée dans le Lac Dauphin, ny de ceux qu'on y avoit envoyez pour s'informer de ce qu'elle estoit devenuë, cependant le Sieur de la Salle voyoit que l'Esté s'approchoit, & que s'il attendoit encore quelques mois inutilement, nostre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-estre de deux ou trois, parce qu'estant si loin du Canada, il ne pourroit donner aucun ordre aux affaires ny faire amener les choses dont il avoit besoin.

Dans cette extremité nous prîmes tous deux une resolution, aussi extraordinaire qu'elle estoit difficile à executer

noy d'aller avec deux hom-
nes dans des païs inconnus
ù on eſt à tout moment dans
n grand danger de ſa vie, &
uy d'aller à pied juſques au
Fort de Frontenac éloigné de
lus de cinq cens lieuës ; On
ſtoit alors à la fin de l'hyver
ul avoit eſté, comme nous
vons dit, auſſi rude en Ame-
ique qu'en France, la terre
ſtoit encore couverte de
eiges qui n'eſtoient ny fon-
luës, ny capables de porter
n homme avec des Raquet-
es. Il falloit ſe charger de
'équipage ordinaire en ces
ccaſions, c'eſt à dire d'une
Couverture, d'une Chaudiere,
'une Hache, d'un Fuſil, de
Poudre & de Plomb, de Peaux
paſſées pour faire des ſouliers
à la Sauvage, qui ne durent ſou-
vent qu'un jour, ceux dont on

ſe ſert en France n'eſtan
d'aucun uſage en ces pai
Occidentaux. Il devoit ſe re
ſoudre outre cela à broſſe
à travers les buiſſons ,
marcher dans les marais &
dans les neiges fonduës, quel
quesfois juſques à la ceinture
& durant des journées entie
res, quelquesfois meſme ſan
manger, parce que luy & troi
autres qui l'accompagnoien
ne pouvoient porter des vi
vres, devans tirer toute leu
ſubſiſtance de ce qu'il tue
roient avec le fuſil, & s'at
tendre à ne boire que de l'eau
qu'il rencontreroit ſur la route;
enfin il eſtoit expoſé tous les
jours , & principalement la
nuit aux ſurpriſes de quatre ou
cinq Nations qui ſe faiſoient
la guerre, avec cette differen
ce, que ces Peuples où il de-

voit passer connoissent tous es François, & que ceux où 'allois n'avoient jamais vû l'Europeans, neantmoins tou- es ces difficultez ne l'éton- noient pas, non plus que moy, nous estions seulement en pei- nes de trouver parmy nos gens quelques hommes assés obustes pour nous accom- pagner, & d'empecher que les utres deja fort ébranlez ne desertassent tous aprés nostre depart.

Nous trouvâmes heureuse- ment quelques jours aprés le moyen de desabuser nostre monde des fausses impressions que les Islinois leur avoient donnez à la sollicitation de Monso Capitaine des Miamis, quelques Sauvages arriverent de ces Nations éloignées au Village des Islinois, & l'un

d'eux nous assura de la beauté de la grande Riviere Colbert ou Meschasipi, nous en fûmes confirmez par le rapport de plusieurs Sauvages, & par un Islinois particulier qui nous dit en secret à nostre arrivée qu'elle estoit navigable. Toutesfois ce recit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens, & pour les r'asseurer entierement, nous voulions le faire avoüer aux Islinois mesmes, quoy que nous eussions appris qu'ils avoient resolu dans un Conseil de nous dire toûjours la mesme chose, il s'en presenta peu de temps aprés une occasion favorable.

Un jeune guerrier Islinois qui avoit fait des prisonniers du costé du Sud, & qui avoit devancé ses camarades, passa à nostre Chantier, on luy

donna du bled d'Inde à manger, comme il revenoit du bas de la Riviere Colbert, dont nous feignions avoir quelque connoiſſance, ce jeune homme nous en fit avec du charbon une Carte aſſés exacte, nous aſſeurant qu'il avoit eſté par tout dans ſa Pirogue, qu'il n'y avoit juſqu'à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ny Sault ny Rapide. Mais que comme cette Riviere devenoit fort large; il y avoit en quelques endroits des Battures de Sable, & des Vaſes qui en barroient une partie; il nous dit auſſi le nom des Nations qui habitent ſur ſon Rivage, & des Rivieres qu'elle reçoit; je les écrivis & je pourray en faire le recit dans un ſecond Tome de noſtre Découverte, nous

le remerciâmes par un petit presẽt, de nous avoir découvert la verité que les principaux de sa Nation Islinoise nous avoient deguisée, il nous pria de ne leur point dire, & on luy donna une Hache pour luy fermer la bouche à la maniere des Sauvages quand ils veulent recommander un secret.

Le lendemain au matin nous allâmes, aprés nos Prieres publiques, au Village où nous trouvâmes les Islinois assemblez dans la Cabanne de l'un des plus considerables qui faisoit festin d'un Ours, qui est un mets dont ils font beaucoup d'estime, ils nous firent place au milieu d'eux sur une belle natte de joncs qu'ils nous preparerent, nous leur fimes dire par un de nos hom-

mes qui ſçavoit la langue que nous voulions leur faire connoiſtre, que celuy qui a tout fait, que nous appellions le grand Maiſtre de la vie, prend un ſoin particulier des François, qu'il nous avoit fait la grace de nous inſtruire de l'état de la grande Riviere, nommée par nous Colbert, dont nous eſtions en peine de connoiſtre la verité depuis qu'ils nous en avoient rendus la navigation impoſſible, & enſuite nous leur fimes connoiſtre ce que nous avions appris le jour precedent.

Ces Barbares crurent que nous avions appris toutes ces choſes par quelque voye extraordinaire ; & aprés s'eſtre fermé la bouche avec la main, ce qui eſt la maniere dont ils ſe ſervent pour témoigner leur

admiration ; il nous dirent que la seule envie qu'ils avoient d'arrester nostre Capitaine, avec les Robes grises, ou pieds nuds (comme tous les Sauvages de l'Amerique appellent nos Religieux de Saint François) pour rester avec eux, les avoit obligez à nous cacher la verité, ils nous avoüerent tout ce que nous avions appris du jeune guerrier, & depuis ils ont toûjours persisté dans les mesmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos François, & ils en furent entierement délivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Ciccaca & Akansa qui estoient venus du costé du Sud pour voir les François, & pour achepter des Haches, ils té-

moignerent tous que la Riviere eſtoit navigable juſques à la Mer, & que la venuë des François eſtant publiée, toutes les Nations du bas du Fleuve Colbert viendroient nous danſer le Calumet de paix pour entretenir une bonne correſpondance, & le commerce avec la Nation Françoiſe.

Les Miamis vinrent au même temps danſer le Calumet aux Iſlinois, & firent une alliance avec eux, contre l'Iroquois, leur ennemi commun, le Sieur de la Salle fit quelques preſens pour unir plus fortement ces deux Nations enſemble.

Nous voyans trois Miſſionnaires Recolets avec le peu de François que nous avions au Fort de Crevecœur, &

n'ayant plus de vin pour celebrer la Messe, le Pere Gabriel qui avoit besoin de soulagement en son grand âge, nous témoigna qu'il resteroit volontiers seul avec nos François dans le Fort, le Pere Zenoble qui avoit souhaité d'avoir la grande Mission des Islinois composé d'environ sept à huit mille Ames, commençoit à s'ennuyer, ayant peine à se faire à la maniere importune des Sauvages, avec lesquels il demeuroit, nous en parlâmes au Sieur de la Salle, lequel fit present de trois Haches, à l'hoste du Pere nommé Oumahouha, c'est à dire Loup, lequel estoit chef d'une famille ou tribu, afin qu'il eut soin de nourir le Pere, que ce Capitaine appelloit son fils, & qui le logeoit & le

conſideroit comme l'un de ſes enfans, ce Pere qui n'eſtoit qu'à une demie lieuë du Fort, nous vint témoigner le ſujet de ſes chagrins nous diſant qu'il n'eſtoit point encore accoûtumé aux maximes des Sauvages, que neantmoins il ſçavoit déja une partie de leur langue ; je m'offris à prendre ſa Miſſion, pourveu qu'il voulut aller à ma Place aux Nations ulterieures, dont nous n'avions point encore de connoiſſance, que celle que les Sauvages nous en avoient donnée, qui n'eſtoit que ſuperficielle, c'eſt ce qui donna à penſer au Pere, lequel aima mieux reſter avec les Iſlinois, dont il avoit connoiſſance, que de s'expoſer d'aller chez des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laiſſa

au Fort de Crevecœur le Sieur de Tonty pour Commandant avec des Soldats & les Charpentiers qui travailloient à la construction de la Barque destinée pour essayer de descendre jusques à la Mer, par le Fleuve Colbert, afin d'estre par ce moyen à labry des fleches des Sauvages dans ce Bastiment; il luy laissa de la poudre & du plomb, un Forgeron, des Fusils & autres Armes pour se deffendre, en cas qu'ils fussent attaquez par les Iroquois, il luy donna ordre de demeurer dans son Fort: Et avant que de retourner au Fort de Frontenac pour aller querir du renfort, des Cables & des Agretz pour la derniere Barque qu'il laissa faite jusques au Cordon; il me pria de vouloir prendre la peine d'aller découvrir par avance

vance la route qu'il devoit
enir juſques à la Riviere Col-
ert, à ſon retour de Canada,
ais comme j'avois un abſcez à
bouche qui ſuppuroit con-
nuellement & qui me duroit
epuis un an & demy, je luy
émoignay ma repugnance,
luy dis que j'avois beſoin
e retourner en Canada pour
e faire penſer, il me répon-
it que ſi je refuſois ce voya-
e, qu'il écriroit à mes Supe-
ieurs que je ſerois la cauſe
u peu de ſuccés de nos nou-
elles Miſſions : Le Reverend
ere Gabriel de la Ribourde
ui avoit eſté mon Pere maî-
re du Noviciat, me pria de
aſſer outre, diſant que ſi je
ourois de cette infirmité,
ieu ſeroit un jour glorifié de
es travaux Apoſtoliques ; il
ſt vray mon fils ( me dit ce

venerable vieillard, qui avoi
blanchy plus de quarante an
dans l'auſterité de la peniten
ce) que vous aurez bien de
monſtres à vaincre, & des pre
cipices à paſſer dans cette en
trepriſe qui exige la force de
plus robuſtes, vous ne ſçave
pas un mot de la langue d
ces peuples que vous allez tâ
cher de gagner à Dieu, mai
courage, vous remporterez au
tant de victoires que de com
bats, conſiderant que ce Per
avoit bien voulu à ſon âg
me venir ſeconder dans m
ſeconde année de noſtre nou
velle Découverte, dans l
veuë qu'il avoit d'annonce
JESUS-CHRIST aux peu
ples inconnus, & que ce viei
lard eſtoit l'unique enfant mâl
& heritier de la maiſon de ſo
pere, qui eſtoit un Genti

omme de Bourgogne, je
'offris à faire ce voyage pour
cher d'aller faire connoissan-
e avec les Peuples chez les-
uels j'esperois bien-tôt m'é-
blir pour prescher la Foy,
Sieur de la Salle me dit que
luy faisois plaisir, il me don-
un Calumet de paix, & un
anot avec deux hommes,
n desquels s'appelloit le Pi-
rd du Gay, qui est presen-
ment à Paris, & l'autre Mi-
el Ako, il chargea ce der-
er de quelques marchandi-
s destinees à faire des pre-
ns, qui valoient mil ou douze
ns livres, & à moy il me
nna dix Couteaux, douze
llenes, un petit roulleau de
abac pour donner aux Sau-
ges, environ deux livres de
assade noire & blanche, &
petit paquet d'Eguilles, me

témoignant qu'il m'en auroi
donné davantage, s'il avoi
pû, en effet il eſt aſſés libera
envers ſes amis, ayant pris l
benediction du Reverend Per
Gabriel, & congé du Sieu
de la Salle, & aprés avoir em
braſſé tout noſtre monde qu
nous vint conduire juſques
noſtre embarquement, le Per
Gabriel finiſſant ſes adieu pa
ces paroles *viriliter age & cor
fortetur cor tuum.*

Nous partimes du Fort d
Crevecœur le 29. Fevri
l'an 1680. & ſur le ſoir en de
cendant la Riviere Seignelay
nous rencontrâmes ſur noſt
route pluſieurs bandes d'Iſl
nois qui revenoient à leu
Village dans leurs Pirogu
ou Gondolles chargez de via
des, ils voulurent nous obl
ger de retourner avec eux

nos deux Canoteurs furent fort ébranlez, mais comme ils estoient obligez de repasser au Fort de Crevecœur, où nos François les auroient arrestez, nous poursuivîmes le lendemain nostre navigation, & nos deux hommes me declarerent ensuite le dessein qu'ils avoient eû.

La Riviere Seignelay sur laquelle nous navigions est aussi profonde & large que la Seine l'est à Paris, & en deux ou trois endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de Côteaux, dont la pente est couverte de beaux & grands arbres, quelques-uns de ces Côteaux sont éloignez à une demy lieuë l'un de l'autre, & laissent entr'eux un terrain marescageux souvent inondé particuliere-

ment en Automne & au Printemps, mais qui ne laisse pas de nourrir de fort gros arbres. Quand on est monté sur les Côteaux on découvre de belles prairies à perte de veuë, garnies d'espace en espace de petites forests de haute fustaye qui semblent avoir esté plantées exprés. Le courant de la Riviere n'est sensible, que dans le temps des grandes pluyes, elle est capable de porter en tout temps environ cent lieuës de chemin de grandes Barques des son embouchure jusques au Village des Islinois, d'où son cours va presque toûjours au Sud quart Sud'Oüest.

Le septiéme de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de son embouchure, une Nation appellée Tamaroa ou

Maroa compoſée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village ſcitué à l'Oüeſt du Fleuve Colbert, à ſix ou ſept lieuës au deſſous de l'embouchure de la Riviere Seignelay, mais nos deux Canoteurs ſous eſperance d'un plus grand gain aimerent mieux paſſer outre, ſuivant les avis que je leur donnay pour lors. Ces derniers Sauvages voyans que nous portions du Fer & des Armes à leurs ennemis, & ne pouvans nous attraper dans leurs Pirogues qui ſont des Canots de bois beaucoup plus lourds que le noſtre d'écorce qui alloit beaucoup plus viſte que leurs Baſtimens, ils depeſcherent de leur jeuneſſe par terre aprés nous, pour nous percer à coups de fleches dans quel-

que détroit de la Riviere, mais inutilement : car ayans reconnu quelque temps aprés le feu que ces guerriers avoient fait auprés de leur embuscade nous traversâmes promptement la Riviere, nous gagnâmes l'autre bord, & nous campâmes dans une Islet, laissant nostre Canot chargé, & nostre petit Chien pour nous éveiller afin de nous rembarquer plus prestement, en cas que ces Barbares nous eussent voulu surprendre en passant la Riviere à la nage.

Nous arrivâmes bien-tost aprés avoir quitté ces Sauvages à l'embouchure de la Riviere Seignelay, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & environ cent lieuës du grand Village des Illinois, elle est scituée entre

le

le trente-ſix & trente ſept degrez de latitude, & par conſequent à ſix-vingts ou cent trente lieuës du Golfe ou ſein de Mexique.

A l'Angle que cette Riviere forme du coſté du Sud, à ſon embouchure, on voit un Rocher plat eſcarpé, d'environ quarante pieds de hauteur tres-propre à y baſtir un Fort. Du coſté du Nord, vis à vis du Rocher, & du côté de l'Oüeſt. Au delà du Fleuve il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout, toutes preſtes à eſtre cultivées, & qui ſeroient tres-avantageuſes pour la ſubſiſtance d'une Colonie. Les glaces qui derivoient du coſté du Nord nous retarderent juſques au douze du mois de Mars en cet endroit, d'où nous continuâ-

mes noſtre route, traverſan
& ſondans de tous coſtés ſi l
Fleuve eſtoit navigable; il e
vray qu'il y a trois Iſlets a
milieu prés de l'embouchur
de la Riviere Seignelay, qu
arreſtent le bois & les arbre
qui derivent du Nord & qu
forment pluſieurs battures d
ſable fort larges: neantmoin
les Chenaux ſont aſſés pro
fonds, il y a aſſés d'ea
pour porter des Barques
& en tout temps les grand
Baſteaux plats y peuvent paſ
ſer.

Le Fleuve Colbert va au Sud
Sud'Oüeſt, & vient du Nor
& du Nord'Oüeſt, il coul
entre deux chaiſnes de mon
tagnes, aſſés petites dans ce
endroit, qui ſerpentent com
me ce Fleuve, & dans quel
ques endroits elles ſont aſſé

loignées des bords, de ſorte
u'entre les Montagnes & le
leuve, il y a de grandes
rairies, dans leſquelles on
oit ſouvent des troupes de
œufs ſauvages qui paturent.
n d'autres endroits ces émi-
ences nous laiſſent des eſ-
aces en demy cercle cou-
ertes d'erbes ou de bois ;
delà de ces Montagnes on
écouvre de grandes Cam-
gnes, mais plus nous nous
prochions du côté du Nord
montant, les terres ne nous
roiſſoient pas ſi fertiles, ny
bois ſi beaux que dans le
ïs des Iſlinois.

Ce grand Fleuve à preſque
r tout une petite lieuë, &
quelques endroits deux
uës de largeur, il eſt diviſé
r quantite d'Iſles couvertes

d'arbres entrelaſſez de tant d
vignes, qu'on a peine à y pa
ſer. Il ne reçoit aucune Ri
viere conſiderable du coſt
de l'Oüeſt, que celle d
Otontenta, & une autre q
vient du Oüeſt Nord'Oüe
à ſept à huit lieuës du Sau
Saint Antoine de Pade.

Du côté du Levant on tro
ve d'abord une Riviere p
conſiderable, & puis une a
tre au delà appellée par l
Sauvages Oniſconſin ou M
conſin, qui vient de l'Eſt
de l'Eſt Nord-eſt; Aprés ſ
xante lieuës on la quitte po
faire un portage d'une den
lieuë, pour aller gagner par u
autre Riviere, qui ſerpent
ſa ſource extraordinairemen
la Baïe des Puans, elle eſt p
que auſſi large que la Rivi
Seignelay ou des Iſſinois,

le ſe jette dans le Fleuve
olbert à cent lieuës au deſſus
: la Riviere Seignelay.

A vingt-quatre lieuës au deſ.
s on trouve la Riviere noire
ppellée par les Nadoueſſious
ı Iſlati, Chabadeba ou Cha-
aoudeba, elle paroiſt peu
onſiderable.

Trente lieuës plus haut on
ouve le Lac des Pleurs
que nous nommâmes ainſi,
arce que les Sauvages qui
ous avoient pris voulans
ous tuer, il y en eut d'en-
'eux qui pleurerent toute
nuit, pour faire conſentir
s autres à noſtre mort. Ce
ac qui eſt formé par le Fleu-
e Colbert a ſept lieuës de
ongueur & environ quatre de
argeur, il n'y a point de cou-
ant au milieu qui nous ait
aru conſiderable, mais ſeu-

lement à son entrée & à son
issuë.

A une demie lieuë au dessous du Lac des Pleurs du costé du Midy, il y a la Riviere des Bœufs remplie de Tortuës, elle est ainsi nommée par les Sauvages, à cause de la quantité de Bœufs qu'on y rencontre, nous la suivîmes dix ou douze lieuës, elle se decharge avec rapidité dans le Fleuve Colbert, mais en montant elle est toûjours égale & sans Rapides, elle est bordée de Montagnes assés éloignées en quelques endroits pour former des prairies, son embouchure a des bois des deux costez, & est aussi large que celle de la Riviere Seignelay.

Quarante lieuës au dessus on trouve une Riviere pleine de

Rapides, par laquelle en tenant au Nord Oüeſt on peut aller au Lac de Condé juſqu'à la Riviere Nimiſſakouat qui tombe dans ce Lac. Cette premiere Riviere eſt appellée la Riviere du Tombeau, parce que les Iſſati y laiſſerent le corps de l'un de leurs guerriers, mort de la piqure d'un Serpent-ſonette, ſur lequel je mis une couverture ſelon leur coûtume, cette action d'humanité me rendit aſſés conſiderable, par la reconnoiſſance que ceux de la Nation du deffunt me firent paroiſtre en leur païs dans un grand feſtin qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En continuant de remonter encore dix à douze lieuës ce Fleuve, la navigation y eſt interrompuë par un Sault que

j'ay nommé le Sault Saint Antoine de Pade, en reconnoissance des faveurs que Dieu me fit par l'interceſſion de ce grand Saint que nous avions pris pour le Patron & Protecteur de toutes nos entrepriſes. Ce Sault à quarante ou cinquante pieds de hauteur, & un Iſlet de Roche en forme de piramides au milieu de ſa chute. Les grandes Montagnes qui bordent le Fleuve Colbert ne durent que juſques à la Riviere de Oniſconſin environ ſix vingt lieuës, il commence dans cet endroit à couler de l'Oüeſt & du Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pû apprendre des Sauvages qui l'ont remonté fort loin, le lieu où ce Fleuve prend ſa ſource; ils nous ont dit ſeulement qu'à vingt à

trente lieuës au deſſous, il y a un ſecond Sault aux pieds duquel il y a quelques Villages de gens de prairies appellez Thinthonha qui y demeurent pendant un temps de l'année. Huit lieuës ſur la main droite au deſſus du Sault Saint Antoine de Pade, on trouve la Riviere des Iſſati ou Nadouſſion étroite à ſon entrée, & qu'on remonte en allant au Nord environ ſoixante & dix lieuës juſques au Lac Buade ou des Iſſati, d'où elle prend ſa ſource, nous avons donné à cette Riviere le nom de Saint François. Ce dernier Lac ſe repand dans de grands Marais ou la folle avoine croit; ainſi qu'en pluſieurs autres lieux juſques au bout de la Baye des Puans, cette ſorte de graine croit dans les terres

marescageuses, sans qu'on la seme, elle resemble à l'avoine, mais elle est de meilleur goût & ses tuyaux beaucoup plus longs aussi bien que sa tige. Les Sauvages la recüeillent dans la saison, les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écorces de bois blanc, pour empescher que la multitude de Canards & de Sarselles qui s'y trouvent ne la mangent toute, les Sauvages en font leur provision pour une partie de l'année, & pour la manger hors le temps de leur chasse.

Le Lac Buade ou des Issati est scitué à environ soixante-dix lieuës à l'Oüest du Lac de Condé ; il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre, à cause des terres tremblantes & marescageuses, on

y peut aller ſur les neiges en raquettes quoy qu'avec peine ; par eau, il y a pluſieurs portages, & plus de cent cinquante lieuës à cauſe des detours qu'il faut prendre. Du Lac de Condé, il faut pour naviger plus commodement en Canot, paſſer par la Riviere du Tombeau, où nous ne trouvâmes que les os du corps de ce Sauvage, dont j'ay fait mention cy-devant, les Ours avoient mangé la chair, & avoient arraché les perches que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de mauſolée : L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui eſtoit à coſté du ſepulchre, & un pot de terre renverſé, dans lequel les Sauvages avoient laiſſé de la viande

graſſe de Bœuf ſauvage, pour faciliter, comme ils diſent, la perſonne morte à faire le voyage au païs des ames.

Aux environs du Lac Buade, il y a quantité d'autres Lacs voiſins d'où ſortent pluſieurs Rivieres ſur les bords deſquelles habitent les Iſſati, Nadoueſſans, Tinthonha qui veut dire hommes de Prairie, Oudebathon gens de Riviere, Chongaſkethon Nation du Chien ou du Loup, car Chonga ſignifie chez ces Peuples un Loup ou un Chien, & d'autres Peuples que nous comprenons tous ſous le nom de Nadoneſſiou. Ces Barbares ſont au nombre de huit à neuf mil guerriers, fort vaillans, grands Coureurs & tres-bons Archers; ce fut une partie de ces Nations qui me

prirent avec nos deux Canoteurs en la maniere ſuivante.

Nous diſions en nous embarquant tous les jours indiſpenſablement les Prieres du matin & du ſoir, & l'*Angelus* à midy, à la fin nous ajoûtions quelques Paraphraſes ſur le Répons de Saint Bonaventure Cardinal, à l'honneur de Saint Antoine de Pade.

C'eſt ainſi que nous demandions à Dieu de rencontrer ces Sauvages le jour, car la nuit dés qu'ils découvrent les gens, ils les tuënt comme ennemis, pour avoir de ceux qu'ils maſſacrent ſecrettement quelques Haches ou quelques coûteaux, qu'ils eſtiment plus que nous ne faiſons l'or & l'argent; ils tuënt meſme ceux qui leur ſont alliez, quand ils peuvent cacher leur mort,

pour se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & ainsi passer pour Soldat.

Nous avions consideré le Fleuve Colbert avec beaucoup de plaisir, & sans aucun obstacle pour sçavoir s'il estoit navigable haut & bas, nous estions chargez de sept à huit gros Coqes d'Inde qui multiplient d'eux-mesmes dans ces païs, nous ne manquions ny de Bœufs sauvages, ny de Chevreüils, ny de Castors, ny de Poissons, ny de viande d'Ours que nous tuïons; quand ces animaux traversoient le Fleuve à la nage.

Nos Prieres furent exaucées, lors que le onziéme Avril 1680. nous apperçûmes à deux heures aprés midy tout à coup trente-trois Canots d'écorce conduits par six

vingt Sauvages qui deſcendoient d'une viteſſe extraordinaire, pour aller en guerre aux Miamis, aux Iſlinois & Maroha: ces Barbares nous inveſtirent & decocherent quelques fleches de loin, mais s'approchant de noſtre Canot les vieillards nous voyans le Calumet de paix à la main, empeſcherent la jeuneſſe de nous tuer, ces hommes brutaux ſautans de leurs Canots, les uns à terre, les autres dans l'eau avec des cris & des huées épouvantables, nous aborderent, & par ce que nous ne faiſions aucune reſiſtance, & que nous n'étions que trois contre un ſi grand nombre, l'un d'eux nous arracha noſtre Calumet des mains, pendant que noſtre Canot & les leurs eſtoient amarrez au

bord, nous leur presentâmes d'abord quelque bout de Petun ou Tabac François meilleur que le leur à fumer, & les plus anciens d'entre-eux proferent ces mots Miamiha Miamiha, comme nous n'entendions pas leur langue, nous prîmes un petit baston, & nous leur fimes connoistre par des marques que nous faisions sur le sable, que les Miamis leurs ennemis qu'ils cherchoient avoient pris la fuite, & traversez le Fleuve Colbert pour se joindre aux Illinois ; quand ils se virent donc découverts, & dans l'impossibilité de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre vieillards mettans la main sur ma teste pleurerent d'un ton lugubre, & avec un méchant mouchoir qui me restoit, j'es-

uiay leurs larmes, ces Barbares ne voulurent pas fumer dans noſtre Calumet de paix, l nous firent traverſer le Fleuve avec de grands cris qu'ils firent retentir tous enemble les larmes aux yeux, nous faiſoient nager devant ux, & nous entendions des urlemens capables de doner de la terreur aux plus inrepides, ayant mis à terre oſtre Canot & noſtre équiage, dont il nous avoient éja derobez quelque partie, ous fimes du feu pour faire oüillir noſtre Chaudiere, ous leurs donnâmes deux ros Cocqs d'Inde ſauvages ue nous avions tuez : ces arbares ayant fait leur aſſemlée pour deliberer de ce u'ils feroient de nous, les eux premiers Chefs de party

s'approchans, nous firent connoistre par signe, que les guerriers nous vouloient casser la teste, ce qui m'obligea avec l'un de nos hommes, pendant que l'autre demeuroit auprés de nostre équipage, de joindre leurs Chefs de guerre, & de jetter au milieu d'eux six Haches, quinze Coûteaux & six brasses de nostre Tabac noir, & en baissant la teste je leur fis connoistre avec une Hache qu'ils pouvoient nous la casser s'ils le jugeoient à propos; ce present appaisa plusieurs particuliers d'entre eux qui nous donnerent à mange du Castor, nous mettans le trois premiers morceaux à la bouche, selon la coûtume du païs, & souflans la viande qu'estoit trop chaude, avant que poser leur plat d'écorce de

vant nous, pour nous laiſſer manger à diſcretion; nous paſſâmes la nuit avec inquietude, parce qu'ils nous avoient rendus noſtre Calumet de paix le ſoir avant le coucher; nos deux Canoteurs eſtoient neanmoins dans le deſſein de bien vendre leur vie, & de ſe deffendre en cas d'attaque, ils avoient leurs armes & leurs épées en eſtat; pour moy j'eſtois d'avis de me laiſſer tuer ſans aucune reſiſtance, puiſque je leur allois annoncer un Dieu qui a eſté accuſé fauſſement, condamné injuſtement, & crucifié cruellement, ſans qu'il ait jamais témoigné la moindre repugnance à ceux qui le faiſoient mourir; nous veillâmes l'un aprés l'autre dans l'incertitude, afin de n'être pas ſurpris en dormant.

Le matin douziéme Avril un de leurs Capitaines nommé Narrhetoba, ayant le visage & le corps nud, remplis de peinture, me demanda nostre Calumet de paix, il le remplit du Tabac de son païs, fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & puis tous les autres qui conspiroient nostre ruine, il nous fit connoistre qu'il falloit que nous allassions avec eux à leur païs, & ils y retournerent tous avec nous; ainsi leur ayant fait rompre leur voyage, je n'estois pas fâché dans cette conjecture de continuer nos Decouvertes avec ces Peuples.

Mais la plus grande de mes inquietudes, estoit que j'avois peine à dire mon Office devant ces Barbares, lesquels

me voyant remuer les levres, pluſieurs d'entr'eux me diſoient d'un ton fier Ouackanché, & comme nous ne ſçavions pas un mot de leur langue, nous croyons qu'ils ſe mettoient en colere, Michel Ako me dit, eſtant tout décontenancé, que ſi je continuois à dire le Breviaire, on nous tueroit tous trois, le Picard me pria à tout le moins de prier Dieu en cachette, pour ne pas les irriter davantage, je ſuivy l'avis du dernier, mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma ſuite: car quand j'entrois dans le bois, ils croyoient que j'allois cacher ſous terre quelques marchandiſes, ainſi je ne ſçavois de quel coſté me ranger pour prier Dieu, car ils ne me quittoient pas de veuë, ce qui

m'obligea de demander pardon à nos deux Canoteurs, leur disant que je ne devois pas me dispenser de dire mon Office, que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la mienne; par le mot de Ouackanché, ces Barbares vouloient dire que ce Livre dont je faisois lecture, estoit un esprit, mais à leur geste ils ne laissoient pas d'en avoir une espece d'aversion, & pour les y accoûtumer, je chantay en Canot les Litanies de la Vierge à Livre ouvert, ils crurenr que le Breviaire estoit un esprit qui m'aprenoit à chanter pour les divertir, car ces Peuples aymenr naturellement à chanter.

Les inſultes que ces Sauva-
ges nous firent pendant noſtre
oute ſont incroyables, car
oyans que noſtre Canot é-
oit beaucoup plus grand &
lus chargé que les leurs,
car ils n'ont qu'un Carquois
emply de fleches, un Arc &
ne méchante peau paſſée qui
eur ſervoit à deux de couver-
ure pendant les nuits, qui é-
oient encore aſſés froides en
ette ſaiſon en approchant
oûjours du Nord, ) & que
ous ne pouvions aller plus
iſte qu'eux, ils y faiſoient en-
rer des guerriers pour nous
ider à ramer, afin de nous
bliger à les ſuivre; ces Sau-
ages font quelquesfois par
au trente à quarante lieuës,
ors qu'ils ſont preſſez en
guerre, où qu'ils ont envie
d'attraper quelques ennemis,

ceux qui nous avoient pris
estoient de divers Villages
& de differens sentimens à
nostre égard, nous nous ca-
bannions tous les soirs auprés
du jeûne Capitaine qui avoit
demandé nostre Calumet de
paix, & nous nous mîmes
sous sa protection ; mais l'en-
vie se mit tellement parmy
ces Barbares, que le Chef du
party nommé Aquipaguetin
qui avoit eu un de ses fils tué
par les Miamis, voyant qu'il
ne pouvoit se vanger sur cette
Nation qu'il cherchoit, tour-
na toute sa rage contre nous,
il pleuroit presque toutes les
nuits entieres celuy qu'il avoit
perdu en guerre, pour obli-
ger ceux qui estoient venus
avec luy de le vanger, de nous
tuer, & de se saisir de tout
nostre équipage, afin de pou-
voir

voir pourſuivre ſes ennemis, mais ceux qui aimoient les marchandiſes de l'Europe étoient bien aiſes de nous conſerver, afin d'attirer d'autres François chez eux, pour avoir du Fer qui leur eſt extrememment pretieux, & dont ils ne connurent la grande utilité, que lors qu'ils virent que l'un de nos Canoteurs François tuoit trois & quatre Outtardes ou Cocqs d'Indes d'un ſeul coup de fuſil, au lieu qu'ils n'en pouvoient à peine tuer qu'une d'un coup de fléche, pour cet effet, nous avons conçû depuis, que les mots de Manza Ouackange ſignifient du Fer qui a de l'eſprit; c'eſt ainſi que ces Nations appelloient un Fuſil qui brize les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font

que gliſſer au travers de la
chair qu'elles percent, briſans
rarement les os de ceux qu'ils
bleſſent, & dont ils peuvent
plus facilement guerir les bleſ-
ſures, que celles que font nos
Fuſils de l'Europe qui eſtro-
pient ſouvent ceux qui en ſont
bleſſez.

Nous avions quelque deſ-
ſein de nous rendre juſques à
l'emboucheure du Fleuve Col-
bert, qui probablement ſe
décharge plûtoſt dans le ſein
de Mexique, que dans la Mer
vermeille; mais ces Nations
qui ſe ſaiſirent de nous, ne
nous donnerent pas le temps
de naviger haut & bas de ce
Fleuve.

Nous avions fait environ
deux cens lieuës par eau, de-
puis noſtre depart des Iſli-
nois, & nous navigâmes avec

ces Sauvages qui nous prirent pendant dix-neuf jours, tantoſt au Nord, tantoſt au Nord'Oüeſt, ſelon les runs de vent que le Fleuve faiſoit, & ſelon l'eſtime que nous en avons faite; depuis ce temps-là nous fimes environ deux cens cinquante lieuës de chemin ſur le Fleuve Colbert, meſme davantage : car ces Sauvages nagent d'une grande force en Canot, depuis le grand matin juſques au ſoir, à peine s'arreſterent ils pour manger pendant le jour, pour nous obliger à les ſuivre, ils donnoient quatre à cinq hommes tous les jours pour augmenter les nages de noſtre petit baſtiment, qui eſtoit plus lourd que les leurs, quelquefois nous cabannions quand il pleuvoit, & quand il ne fai-

soit pas mauvais temps nous couchions sur la terre sans aucun abry, nous avions tout le temps de contempler les Astres, & la Lune quand elle nous éclairoit ; nonobstant les fatigues du jour, les plus jeûnes guerriers de ces Sauvages, dansoient le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit, & le Capitaine chez qui ils alloient envoyoit en ceremonie à ceux qui chantoient un guerrier de sa famille pour les faire fumer alternativement dans son Calumet de guerre, qui est distingué de celuy de la paix par des plumes differentes, la fin de cette espece de sabat, se terminoit tous les jours par les deux plus jeûnes de ceux qui avoient eû des parens tuez à la guerre, ils

renoient plusieurs fléches
u'ils presentoient par la poin-
e toutes croisées aux Chefs
n pleurans amerement, ils
es leur donnoient à baiser,
nonobstant la force de leur
ris, les fatigues du jour, &
es veilles de la nuit, les Viel-
ards s'éveillant presque tous
. la pointe du jour, crainte
le surprise de leurs ennemis;
les que l'aurore paroissoit,
'un d'eux faisoit le cris, & en
n instant tous les Guerriers
entroient dans leurs Canots
d'écorce, les uns passant au
tour des Isles du Fleuve pour
tuer quelques bestes, pendant
que les plus allertes alloient
par terre pour découvrir où
paroistroit la fumée du feu
de leurs ennemis; ils avoient
coustume de se poster toû-
jours sur la pointe d'une Isle

pour leur seureté, car leurs ennemis n'ont que des Pirogues ou Canots de bois, où ils ne sçauroient voguer avec tant de viteſſe que ceux-cy, à cauſe de la peſanteur de leur Baſtiment, n'y ayant que les Nations du Nord qui ayent du Boüilleau pour faire des Canots d'écorce. Les Peuples du Sud qui n'ont point d'arbre de cette eſpece, ſont privez de cette grande commodité, ce qui fait que l'écorce de Boüilleau donne une facilité admirable aux Sauvages du Nord pour aller de Lac en Lac, & par toutes les Rivieres attaquer leurs ennemis, & dés qu'ils ſe voient découverts qu'ils ont le temps de r'entrer dans leurs Canots, ils ſont en aſſeurance : car ceux qui les pourſuivent par terre ou

dans des Pirogues, ne sçauroient les attaquer, ny les poursuivre avec assés de diligence.

Pendant l'un des dix-neuviéme jours de nôtre navigation tres-penible, le Chef de party nommé Aquipaguetin, s'avisa de faire halte sur le midy dans une grande prairie, ayant tué un Ours fort gras, il en fit festin aux principaux, & aprés le repas tous les Guerriers marquez au visage, & sur tout le corps de diverses peintures, un chacun étant distingué par la figure d'animaux differens, selon son genie & son inclination particuliere, les uns ayant les cheveux cours & remplis d'huile d'Ours, avec des plumes blanches & rouges, les autres parsemoient leurs testes du duvet des oyseaux qui s'at-

tachoit à l'huile, danſoient tous les poings ſur les coſtez, & frapoient de la plante des pieds contre terre, d'une force ſi grande que leurs veſtiges y paroiſſoient ; pendant que l'un des fils du maiſtre de la ceremonie donnoit à fumer à tous en particulier dans le Calumet de guerre, il pleuroit amerement ; Le Pere d'une voix lamentable, & entre coupée de ſoûpirs & de ſanglots, & tout le corps arroſé de larmes, tantoſt s'adreſſoit aux Guerriers, tantoſt venoit à moy me mettant les mains ſur la teſte, & en faiſant de même à nos deux François, quelquefois il jettoit les yeux au Ciel, proferoit ſouvent ce mot de Loüis qui veut dire le Soleil, en ſe plaignant à ce grand Aſtre de la mort de

ſon fils ; autant que nous pouvions conjecturer nous croyons que cette ceremonie ne tendoit qu'à noſtre perte : en effet, la ſuite du temps nous a fait connoiſtre que ce Barbare en avoit voulu ſouvent à noſtre vie, mais voyant l'oppoſition qu'il y avoit du coſté des autres Chefs qui l'en ont empêché ; il nous fit rembarquer, & il ſe ſervoit d'autres byais pour avoir les marchandiſes de nos Canoteurs petit à petit, n'oſant les prendre hautement, comme il le pouvoit, crainte d'être blâmé par ceux de ſa nation de lâcheté, que les plus braves ont en horreur.

Ce ruſé Sauvage avoit les os de quelque conſiderable parent deffunt, qu'il conſervoit avec un grand ſoing dans

des peaux passées & parées de plusieurs rangs de Porc-épi rouge & noire ; il assembloit de temps en temps son monde pour luy donner à fumer, & il nous fit venir plusieurs journées l'un aprés l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises les os du deffunt, & de luy essuyer par un present les larmes qu'il avoit répandu pour luy & pour son fils tué par les Miamis ; pour appaiser cet homme captieux, nous jettâmes sur les ossemens du mort plusieurs brasses de Tabac François, des Haches, des Coulteaux, & de la Rassade, & quelques Brasselets de Pourcelaine noire & blanche ; voila comme ce Barbare nous épuisoit par des motifs qu'on ne pouvoit pas

luy reprocher, faisant connoistre que ce qu'il nous demandoit, n'estoit que pour le mort & pour donner aux Guerriers (en effet il leur distribuoit tout ce que nous luy donnions) & par ces feintes il nous faisoit concevoir que luy estant Capitaine, il ne prenoit rien pour luy, que ce que nous luy donnions de bon gré, nous couchâmes à la pointe du Lac des Pleurs, que nous avons ainsi nommé, à cause des larmes & des pleurs que ce Chef y versa toute la nuit, ou quand il étoit lassé de gemir, il faisoit pleurer un de ses fils, pour émouvoir les Guerriers à compassion, & pour les obliger de nous tuer, & de poursuivre leurs ennemis afin de vanger la mort de son fils.

Ces Sauvages envoyoient quelquesfois leurs meilleurs Coureurs par terre qui chaſſoient des bandes de Bœufs ſauvages ſur le bord de l'eau, ces animaux traverſant le Fleuve, ils en tuoient quelquesfois juſques à quarante ou cinquante pour en retirer ſeulement la langue & les morceaux les plus delicats laiſſant le reſte dont ils ne vouloient pas ſe charger, afin de faire plus grande diligence. Il eſt vray que nous mangions quelquesfois de bons morceaux, mais ſans pain, ſans vin, ſans ſel, & ſans aucune épiceries, ny aſſaiſonnement, pendant trois années de noſtre voyage nous avons ſubſiſté de meſme, ayant abondance en de certain temps, & en d'autres eſtant reduits à ne pas manger

pendant vingt-quatre heures & ſouvent davantage, parce que dans ces petits Canots d'écorce on ne ſçauroit ſe charger beaucoup, & quelque precaution qu'on y puiſſe apporter, la pluſpart du temps l'on ſe voit dénuez de toutes les choſes neceſſaires à la vie; ſi un Religieux de l'Europe eſſuyoit autant de fatigues & de travaux, & faiſoit des abſtinences ſemblables à celles que nous eſtions ſouvent obligez de faire dans l'Amerique, l'on ne demanderoit point d'autre preuve de ſa Canonization; il eſt vray que nous ne meritions pas toûjours dans de ſemblables conjonctures, & que ſi nous ſouffrions, c'eſt que nous ne pouvions nous en diſpenſer.

Pendant la nuit, il y avoit

des Vieillards qui venoient pleurer à chaudes larmes, nous frottant souvent les bras, & tout le corps avec leurs mains qu'ils nous mettoient sur la teste : mais outre que ces pleurs m'empeschoient de dormir, je ne sçavois souvent que penser, ou si ces Barbares gemissoient à cause que quelques-uns de leurs guerriers nous vouloient tuer, où s'ils pleuroient par pure compassion qu'ils avoient du mauvais traitement que l'on nous faisoit.

Dans une autre rencontre Aquipaguetin r'entra dans ses fâcheuses humeurs, il avoit tellement menagé la plus grand-part des guerriers, qu'un jour ne pouvant plus nous camper auprés de Narherob, qui nous protegeoit, nous fû-

nes obligez de nous porter
out au bout du campement,
es Barbares nous faisant par-
oistre qu'absolument ce Chef
ous vouloit casser la teste,
ous tirâmes encore pour
et effet d'une caisse vingt
Cousteaux & du Tabac que
ous jettâmes, tout en colere,
u milieu des mécontens ; ce
alheureux regardant tous
s Soldats les uns aprés les
utres, hesitoit en leur de-
andant avis, s'il devoit re-
user ou prendre nostre pre-
ent, & comme nous baissions la
este luy mettant en main une
ache pour nous tuer, le jeune
Capitaine qui estoit, ou fei-
noit d'être nôtre protecteur,
ous prit par les bras, & tout
n furie nous mena à sa Ca-
anne ; l'un de ses freres pre-
ant des fleches, il les cassa

toutes en nostre presence
nous faisant paroistre par cet
te action qu'il empécheroi
qu'on ne nous tuât.

Le lendemain, ils nous laiſ
serent seuls dans nostre Ca
not, sans y mettre des Sau
vages pour nous aider, com
me ils avoient de coûtume,
ils demeurerent tous derriere
nous; aprés quatre ou cinq
lieuës de navigation, un autre
Capitaine vint à nous, il nous
fit débarquer, & arrachant
trois petits monceaux d'her
bes, pour nous faire asseoir
dessus, il prit un bout de bois
de cedre remply de plusieurs
petits creux ronds, dans l'un
desquels il posoit une baguette
qu'il frottoit entre les deux
paumes des mains, faisant du
feu de la sorte pour allumer
le Tabac de son grand Calu-
met,

net ; & aprés qu'il euſt pleu-
é quelque temps , & qu'il
ous euſt mis les mains ſur la
eſte , il me donna à fumer
ans un Calumet de paix , & il
ous montra que nous ſerions
ans ſix journées en ſon païs.

Eſtant arrivez le dix-neu-
iéme jour de navigation à
inq lieuës en deça du Sault
le Saint Antoine de Pade ,
es Barbares nous firent met-
re à terre dans une Anſe , &
ls s'aſſemblerent pour deli-
erer de nous , ils nous diſtri-
uerent ſeparement , & nous
donnerent à trois Chefs de
amilles , à la place de trois
de leurs enfans qui avoient
eſté tuez en guerre , ils ſe ſai-
irent d'abord de tout noſtre
équipage , briſerent noſtre
Canot en pieces , crainte que
ous ne retournaſſions chez

leurs ennemis, ils cacherent tous les leurs dans des Aulnages, pour s'en servir en allant à la chasse; & quoy que nous pussions nous rendre commodement dans leurs païs par eau, ils nous firent faire soixante lieuës par terre, nous obligeant de marcher depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures de nuit, de passer plusieurs Rivieres à la nage, pendant que ces Sauvages, qui sont souvent d'une hauteur extraordinaire, portoient nôtre habit sur la teste, & nos deux Canoteurs plus petits que moy sur les épaules, parce qu'ils ne pouvoient nager comme moy, & sortant de l'eau, qui estoit souvent remplie de glaces fines, à peine pouvois-je me soûtenir, nous avions les jambes toutes san-

glantes des glaces que nous
rompions à mesure que nous
vancions, dans les Lacs que
nous passions à gay, & com-
me nous ne mangions qu'une
fois en vingt-quatre heures
quelques morceaux de viande
que ces Barbares nous don-
noient à regret, j'estois si foi-
ble, que je me suis souvent
couché en chemin dans le
dessein de me laisser mourir
ainsi, plûtost que de suivre
les Sauvages qui marchoient,
& continuoient leur route
d'une viteſſe, qui surpasse les
forces des Europeans, & pour
nous obliger de gagner païs,
ils mettoient souvent le feu
dans les herbes des prairies où
nous passions, si bien qu'il
falloit avancer ou brusler, j'a-
vois pour lors un chapeau que
je reservois pour me garentir

des ardeurs du Soleil en Esté, lequel je laissay tomber souvent dans les flammes que nous estions obligez d'affranchir.

Comme nous approchions de leur Village, ils partagerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs ; peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuassent pour le rouleau de nostre Tabac François qui est tres-pretieux à ces peuples, & plus considerable que l'or parmy les Europeans, les plus humains monstroient bien par signes qu'ils donneroient beaucoup de Castors pour ce qu'ils prenoient ; & la raison de cette violence, est que cette bande estoit composée de deux peuples differens, dont les plus éloignez craignans que les au-

tres ne retinſſent toutes les marchandiſes dans les premiers Villages où ils devoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part : en effet quelque temps aprés ils offrirent des pelteries pour une partie du payement, mais nos Canoteurs ne voulurent pas les recevoir, juſqu'à ce qu'on leur donna la valeur de tout ce qu'ils avoient pris, & dans la ſuite du temps, je ne doute pas qu'ils ne donnent une entiere ſatisfaction aux François qu'ils tâcheront d'attirer chez eux pour entretenir le commerce.

Ces Barbares prirent auſſi noſtre Chaſube de brocar, & tous les ornemens de noſtre Chapelle portative, excepté le Calice qu'ils n'oſerent toucher, parce que voyant cet

argent doré qui reluiſoit, ils fermoient les yeux, diſant que c'eſtoit un eſprit qui les feroit mourir, ils briſerent encore une caſſette qui fermoit à clef, aprés m'avoir fait connoiſtre que ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le feroient eux-meſmes avec des roches pointuës, le ſujet de cette violence venoit de ce qu'ils ne pouvoient ouvrir cette caſſette pour viſiter dans la route de temps en temps, ce qui eſtoit dedans n'ayant aucune connoiſſance de clefs ny de ſerrures; d'ailleurs ils ne vouloient pas ſe charger de la caſſette, mais ſeulement des hardes qui eſtoient dedans, & qu'ils croyoient en plus grand nombre, mais ils n'y trouverent que des livres & des papiers.

Aprés cinq journées de mar-

che par terre, ayant souffert la faim, la soif & les outrages, & marchant les journées entieres sans nous reposer, & passé les Lacs & les Rivieres à gay, nous apperçûmes une quantité de femmes & d'enfans qui venoient au devant de nostre petite armée, tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nostre sujet, & comme nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille où ces Barbares ont coustume d'attacher, & de brusler ceux qu'ils menent chez eux Esclaves, & voyant qu'ils faisoient chanter le Picard du Gay qui tenoit & secoüoit une gourde remplie de petits cailloux ronds, & voyant ses cheveux & son visage remplis de peintures differen-

tes, & que ces Barbares avoient attaché à sa teste une touffe de plumes blanches, nous crûmes avec raison qu'ils vouloient nous faire mourir, à cause qu'ils firent plusieurs ceremonies qu'ils ont coustume de pratiquer, quand ils veulent brusler leurs ennemis. Le mal d'ailleurs estoit que pas un de nous trois ne pouvoit se faire entendre de ces Sauvages, neanmoins aprés plusieurs vœux que tous Chrêtiens doivent faire en de semblables conjectures : L'un des principaux Capitaines des Issati nous donna à fumer dans son Calumet de paix, & il receut celuy que nous avions apporté, il nous fit manger de la folle avoine qu'il nous presenta dans de grands plats d'écorce, que les femmes Sauvages

vages avoient aſſaiſonnée avec des Bluez qui ſont des grennes noires qu'elles font ſecher au Soleil pendant l'Eſté, & auſſi bonne que des Raiſins de Corinthe; à l'iſſuë de ce feſtin qui eſtoit le meilleur que nous euſſions faits depuis ſept ou huit jours, les Chefs de familles qui nous avoient adopté à la place de leurs enfans tuez en guerre, nous conduiſirent ſeparement chacun dans leur Village, marchans à travers des Marais, dans l'eau juſqu'à mi jambes une lieuë de chemin, au bout duquel les cinq femmes de celuy qui m'appelloit Mitchinchi, c'eſt à dire ſon fils, nous receurent dans trois Canots d'écorce, & elles nous menerent à une petite lieuë de l'embarquement dans un Iſle

où estoient leurs Cabannes.

A nostre arrivée qui fut vers les Festes de Pasque de l'an 1680. l'un de ces Barbares qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous presenta à fumer dans un grand Calumet, & pleurant amerement, il me frottoit la teste & les bras, me temoignant de la compassion de me voir si fatigué que deux hommes estoient souvent obligez à me prester les mains pour aider à me lever de bout; il y avoit une peau d'Hours auprés du feu, sur laquelle il m'oignit les cuisses, les jambes & la plante des pieds avec de l'huile de Chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin qui m'appelloit son frere, portoit en parade nostre Chasube de brocart sur son dos tout nud,

dans laquelle il avoit enveloppé les os d'un mort, pour lequel ces peuples avoient grande veneration, la ceinture du Preſtre compoſée de laine rouge & blanche, avec deux houppes au bout luy ſervoit de bretelles, portant en triomphe, ce qu'il appelloit Pere Loüis Chinnen, qui ſignifie, comme le l'ay appris depuis, la Robe de celuy qui ſe nommoit le Soleil, & aprés que ces Sauvages eurent fait ſervir cette Chaſube d'ornement à couvrir les os de leurs morts, dans leurs plus grandes ceremonies, ils en firent preſent à des Peuples de leurs Alliez, ſcituez à l'Oüeſt à environ cinq cens lieuës de leur Païs, qui eſtoient venus chez eux en Ambaſſade, & qui avoient danſé le Calumet.

Le lendemain de noſtre arrivée, Aquipaguetin qui eſtoit chef d'une grande famille, me couvrit d'une Robe garnie de Porc-épi, & faite de dix grandes peaux de Caſtor qui étoient paſſées; Ce Barbare me montra cinq à ſix de ſes femmes, leur diſant, à ce que j'ay appris enſuite, qu'elles devoient me reconnoiſtre pour un de leur fils, il poſa devant moy un plat d'écorce remply de poiſſons, donnant ordre à tous ceux de l'aſſemblée qu'un chacun d'eux m'appellât du nom que je devois tenir dans le rang de noſtre nouvelle parentée, & voyant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux perſonnes, il fit faire une étuve dans laquelle il me fit entrer tout nud, avec quatre

Sauvages qui lierent tous l'extremité de leur verge, avec des écorces de bois blanc avant que de commencer à ſuer, il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Bœufs ſauvages, & fit poſer des roches toutes rouges au milieu, il me fit ſigne de faire de meſme que les autres, mais je me contentay de cacher la nudité avec un mouchoir, & d'abord que ces Barbares eurent reſpiré leur halaine pluſieurs fois avec aſſez de violence, il commença à chanter d'une voix tonnante, les autres le ſeconderent, me mettant tous les mains ſur le corps, en me frottant, & pleurant amerement, je commençois à tomber en défaillance, mais je ſorty de l'étuve, & à peine pû-je prendre mon habit pour

me couvrir ; comme il m'eut ainſi fait ſuer trois fois la ſemaine, je me ſenty auſſi fort qu'auparavant.

Parmy ces Barbares, je paſſois ſouvent de méchantes heures : car outre qu'ils ne me donnoient à manger que cinq ou ſix fois la ſemaine un peu de folle avoine, & des œufs de poiſſons boucannez, qu'ils faiſoient cuire avec de l'eau dans des pots de terre, Aquipaguetin me menoit encore dans une Iſle voiſinne, avec ſes enfans & des femmes pour labourer la terre, afin d'y ſemer des grennes de Tabac & d'autres legumes que j'y avois porté, dont ce Barbare faiſoit grand état. Quelquesfois il aſſembloit les Anciens du Village, en preſence deſquels il me demandoit une

Bousolle, que j'avois toûjours dans la manche, voyant que je faisois tourner l'aymant avec une clef, & croyant avec raison que nous autres Europeans nous allions par toutes les terres habitables, guidez de cet instrument, ce Capitaine qui estoit fort éloquent persuadoit à tout son monde, que nous estions des esprits, & que nous estions capables de faire toute chose au delà de leur portée; à la fin de son discour qui estoit fort animé, tous les viellards pleuroient sur ma teste, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre; j'avois une marmite de fer à trois pieds de Lion que ces Barbares n'oserent jamais toucher de la main, qu'elle ne fut enveloppée de quelque Robe

les femmes la firent pendre à une branche d'arbre, n'osant pas entrer dans la Cabanne ou cette marmite estoit, je fus quelque temps sans me pouvoir faire entendre de ces Peuples, mais me sentant irrité par la faim, je commençay à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans, avec lesquels je familiarisois pour apprendre.

D'abord que je pû attraper ce mot de Takетchiabihen, qui signifie en cette langue comment appelle-tu cela ? Je fus dans peu de temps en état de raisonner des choses familieres avec eux ; il est vray qu'au commencement pour demander le mot de courir dans leur langue, j'estois obligé de redoubler mes pas d'un bout de leur grande Cabanne

à l'autre : Les Chefs de ces Barbares voyans l'inclination que j'avois d'apprendre, me faiſoient ſouvent écrire, me nommant toutes les parties du corps humain, & comme je ne voulois point mettre ſur le papier certains mots honteux, dont ces Peuples ne font point de ſcrupule, ils ſe divertiſſoient agreablement entr'eux, ils m'interogeoient ſouvent, mais comme j'eſtois obligé de regarder mon papier pour leur répondre, ils diſoient entr'eux, quand nous interrogeons le Pere Loüis (c'eſt ainſi qu'ils m'avoient entendu appeller par nos deux François) il ne nous repond pas, mais d'abord qu'il a regardé ce qui eſt blanc, car ils n'ont point de mot pour nommer le papier) il nous ré-

pond, & il nous fait entendre ſes penſées, il faut, diſoient-ils, que cette choſe blanche ſoit un eſprit qui fait connoître au Pere Loüis tout ce que nous luy diſions, ils tiroient une conſequence delà, que nos deux autres François n'avoient point tant d'eſprit que moy, parce qu'ils ne pouvoient travailler comme moy, ſur ce qui eſtoit blanc, pour ce ſujet les Sauvages croyoient que je pouvois tout, quand il tomboit de la pluye en grande abondance qui les incommodoit où empeſchoit d'aller à la chaſſe, ils me diſoient de la faire ceſſer, mais alors j'en ſçavois aſſez pour leur repondre en montrant au doigt les nuées, que celuy qui eſtoit le grand Capitaine du Ciel eſtoit le maiſtre de toute

hoſe, & que ce qu'ils me di
oient de faire ne dépendoit
as de moy.

Ces Sauvages me demandoient ſouvent combien j'avois d'enfans & de femmes, & combien j'avois d'années, que ces Peuples comptent par es Hyvers, ces hommes qui n'ont jamais eſté clairez des umieres de la Foy, eſtoient urpris de la réponſe que je eur faiſois : car en leur monrant nos deux François que 'éttois allé pour lors viſier à trois lieuës de noſtre Village, je leur fis entendre qu'un omme ne pouvoit parmy ous avoir qu'une ſeule femne juſqu'à la mort, que pour noy j'avois promis au Maiſtre le la vie de vivre ainſi qu'ils ne voyoient, & de venir deneurer avec eux pour leur

faire connoiſtre qu'il vouloi
qu'ils fuſſent comme les Fran
çois, que ce grand Maiſtre d
la vie avoit fait tomber le fe
du Ciel, & détruit une natio
qui eſtoit adonnée à des crime
énormes, ſemblables à ceu
qu'ils commettent parmy eux
mais ce peuple groſſier qui juſ
ques à preſent a été ſans foy &
ſans loy, tournoit tout ce qu
je diſois en railleries, commen
veus-tu, me dirent-ils, que ce
deux hommes qui ſont avec
toy ayent des femmes, les nô
tres ne ſçauroient demeure
avec eux, car ils ont du poi
par tout le viſage, & nous
autres nous n'en avons ny là
ny autre part: en effet ils n'é
toient jamais plus contens de
moy, que quand je m'eſtois
razé, & par une complaiſan
ce qui n'eſtoit pas criminelle,

je me razois toutes les ſemaines. Tous ceux de noſtre nouvelle parentée, voyans que je voulois les quitter firent un amas de Robes de Caſtor qui valloit plus de ſix cent livres parmy les François, ils me donnerent ces Pelteries pour m'obliger à reſter parmy eux, pour me faire connoiſtre aux Nations étrangeres qui venoient les viſiter, & en reſtitution de ce qu'ils m'avoient volé, mais je refuſay ces preſens, leur diſant que je n'eſtois point allé chez eux pour amaſſer du Caſtor, mais ſeulement pour leur faire connoître les volontez du grand Maiſtre de la vie, & pour vivre avec eux miſerablement, aprés avoir quitté un Païs tres-abondant; il eſt vray, me dirent-ils, que nous n'avons

point de chaſſe dans ces lieux
& que tu ſouffre, mais atten
l'Eſté, nous irons tuer d
Bœuf ſauvage dans le pa
chaud; j'aurois eſté conten
s'ils m'avoient donné à man
ger comme à leurs enfans
mals ils mangeoient en ca
chette pendant la nuit, &
mon inſçû, quoy que l
femmes ayent par tout plu
de tandreſſe, & plus de com
paſſion que les hommes, l
peu qu'elles avoient de poiſſo
elles le donnoient à leurs en
fans, elles me conſideroien
comme un eſclave que leur
Guerriers avoient fait dans l
Païs de leurs ennemis, & elle
preferoient avec raiſon la vi
de leurs enfans à la mienne.

Il y avoit des viellards qui ve
noient ſouvent pleurer ſur m
tête d'une voix ſoûpirante, l'u

disant mon petit fils, l'autre mon neveu, j'ay compassion de te voir sans manger, & d'apprendre qu'on t'a si mal traité dans ton voyage, ce sont de jeunes guerriers qui n'ont point d'esprit, qui t'ont voulu tuer, & qui ont pillez tout ce que tu avois, si tu voulois des Robes de bœufs, & de Castor nous essuierions tes larmes, mais tu ne veus rien de tout ce que nous t'avons presentez.

Le nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin-percé le plus considerable de tous les Capitaines des Islati, estant fort indigné contre ceux qui nous avoient ainsi maltraitez, dit en plein Conseil que ceux qui avoient vollé tout ce que nous avions, estoient semblable à des chiens affamez qui

attrapent furtivement un mor
ceau de viande dans un pla
d'écorce, & puis prennent la
fuite, & qu'ainsi ceux qui en
avoient usé de la sorte à nô
tre égard meritoient qu'on le
regardât comme des chiens
puis qu'ils affrontoient ceux
qui leur apportoient du Fer &
des marchandises qui n'a-
voient jamais esté à leur usa-
ge, qu'il trouveroit bien le
moyen de se venger de celuy
qui nous avoit ainsi insulté;
c'est ce que ce brave Chef fit
paroistre à toute sa nation
comme nous voirons cy-aprés.

Comme j'allois souvent vi-
siter les Cabannes de ces der-
nieres Nations, je trouvay un
enfant malade, dont le pere
se nommoit Mameniſi, ayant
une certitude moralle de sa
mort; je priay nos deux Fran-
çois

çois de m'en dire leur senti-
mens, leur faisant connoistre
que je croyois estre obligé de
l'aller baptiser ; Michel Ako
ne voulut pas m'accompagner,
l n'y eut qne le Picard du
Gay qui me suivit pour servir
le Parain ou plustot de té-
moin à ce Bapteſme, je nom-
may cet enfant Antoinette, à
cause de Saint Antoine de
Pade, & du nom du Picard,
qui s'appelloit Antoine Au-
quelle natif d'Amiens, neveu
le Monsieur de Cauroy Pro-
cureur General des Premon-
trez tous deux à present à Pa-
is, aprés avoir versé de l'eau
aturelle sur la teste de cette
lle sauvage, & proferé ces
aroles, Creature de Dieu,
e te baptise au nom du Pere,
& du Fils, & du Saint Esprit,
e pris la moitié d'une nappe

d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage qui me l'avoit volée, je la mis sur le corps de la baptisée, car comme je ne pouvois dire la Messe, manquant de vin & d'ornemens Sacerdotaux, ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage qu'à la sepulture du premier enfant Chrétien qui ait jamais esté parmy ces Peuples, je ne sçay si la douceur du linge avoit soulagé cette nouvelle Baptisée, parce qu'elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croyoit que j'avois gueri son enfant, mais elle mourut quelque temps aprés, à ma grande consolation.

Durant nostre sejour chez les Issati ou Nadouessiou, nous vîmes des Sauvages qui estoient venu en ambassade

l'environ 500. lieuës du cô-
é de l'Oüest, ils nous appri-
ent que les Assenipovalacs
n'estoient pour lors qu'à 7. à
. journées de nous du costé
du Nord Est ; tous les au-
res peuples que l'on connoît
l'Oüest & au Nord-Oüest,
abitent dans des Prairies &
Campagnes immenses, où il
a quantité de Bœufs sauva-
es, & de pelleteries ; quel-
uefois ils sont obligez de
aire du feu avec de la fiente
le bœuf, faute de bois.

Trois mois aprés, toutes ces
Nations s'assemblerent, & les
Chefs ayant reglé les lieux
le chasse de Bœufs sauvages,
ls se dispersent en plusieurs
andes, afin de ne point s'af-
amer les uns les autres. Aqui-
aguetin l'un des Capitaines,
ui m'avoit adopté pour son

fils, voulut me mener à l'Oüest avec environ 200. familles, je luy répondis que j'attendois des esprits (c'est le nom qu'ils donnent aux François) à la Riviere des Oüiscousin, qui se décharge dans le Fleuve Colbert, qui devoient me venir joindre, pour leur apporter des Marchandises, & que s'il vouloit aller de ce côté là, je serois toûjours avec luy, il y seroit venu sans ceux de sa Nation. Au commencement de Juillet de l'année 1680. nous descendîmes en Canot vers le Sud avec le Grand Chef nommé Oüasicoudé, c'est à dire le Pin percé, avec environ 80. Cabannes composées de plus de cent trente familles, & d'environ 250. Guerriers; les Sauvages eurent peine à me don-

ner une place dans leur petit bâtiment, parce que ce n'étoient que de vieux Canots. Ils allerent à quatre journées plus bas prendre des écorces de boulleau pour en faire en plus grand nombre, ayant fait un trou en terre pour mettre nôtre Calice d'argent & nos papiers juſqu'au retour de la chaſſe, ne reſervant que nôtre Breviaire, pour n'eſtre point à charge, je me mis ſur le bord d'un lac que forme la Riviere que nous avons nommée du nom de S. François, où je tendois les bras aux canots qui paſſoient fort vîte les uns aprés les autres: nos François en avoient auſſi un pour eux, que les Sauvages leur avoient donnez, ils ne voulurent pas m'y laiſſer entrer, Michel Ako diſant

qu'il se contentoit de m'avoir mené assez long temps : cette réponse me fut fort sensible, me voyant ainsi abandonné par des Chrétiens, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme ils l'ont souvent reconnu l'un & l'autre : mais Dieu ne m'ayant jamais délaissé dans un si penible voyage, il inspira à deux Sauvages de me prendre dans leur Canot fort petit, où je n'ûs point d'autre occupation que de jetter continuellement avec un plat d'écorce, l'eau qui y entroit par des petits trous, ce que je ne pouvois faire sans estre tout moüillé. Nous pouvions appeller ce bâtiment un Coffre à mort, à cause de sa fragilité, & de sa legereté : ces sortes de canots ne pesent d'ordinaire que 50. livres, &

on les fait tourner par le moindre mouvement du corps, à moins que d'avoir une longue habitude d'une navigation ſemblable. A nôtre débarquement du ſoir, le Picard me dit pour excuſe que leur canot eſtoit à demy pourry, & que ſi nous euſſions eſté trois dedans, nous aurions couru grand riſque de demeurer en chemin; nonobſtant cette excuſe, je leur dis qu'eſtant Chreſtiens, ils ne devoient jamais en agir de meſme, particulierement parmy des Barbares, & à plus de 800. lieuës des habitations Françoiſes; que s'ils eſtoient bien reçus dans ce Païs-là, ce n'eſtoit qu'à cauſe des Saignées que je faiſois à quelque Sauvages Aſmatiques, de l'orvietan & de quelques autres remedes

que je conſervois dans la manche, dont j'avois ſauvé la vie à quelques-uns de ces Barbares qui avoient eſté picquez par des ſerpens-ſonnettes, & parce que je leur raſois proprement la couronne, que les enfans Sauvages portent juſqu'à l'âge de 18. à 20. ans, ne la pouvant faire eux meſmes qu'en brûlant le poil avec des roches plattes rougies dans le feu, que par mes induſtries j'avois ainſi gagné l'amitié de ces peuples, qui nous auroient tuez ou fait ſouffrir encore davantage, s'ils n'avoient reconus en moy ces remedes dont ils font grand état, quand ils peuvent rendre la ſanté à un malade, il n'y eut que le Picard, qui ſe retirant chez ſon hoſte, me demanda excuſe.

Quatre

Quatre jours aprés nôtre départ pour la chaſſe du Bœuf, on fit halte à huit lieuës au deſſus du Sault Saint Antoine de Padouë ſur une éminence, vis à vis l'emboucheure de la Riviere Saint François, les Femmes Sauvages firent leurs Chantiers, en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour faire des Canots, la jeuneſſe alloit à la chaſſe de Cerfs, de Chevreüils & de Caſtor ; mais ils tuoient ſi peu de beſtes pour un ſi grand nombre de monde, que tres-rarement pouvions nous avoir un morceau de viande, nous contentant de boire du boüillon une fois en vingt-quatre heures, nous cherchions le Picard & moy des ſenelles, des groſeilles, & des petits fruits ſauvages

qui souvent nous faisoient plus
de mal que de bien en les man-
geant, ce qui nous obligea
au refus de Michel Ako d'al-
ler tous deux avec un méchant
Canot à la Riviere de Ovis-
cousin qui estoit à plus de
cent lieuës de nous, pour
voir si le Sieur de la Salle ne
nous auroit point envoyé dans
cet endroit du renfort de
François, de poudre, & de
plomb & d'autres munitions
qu'il nous avoit promis avant
nostre depart des Islinois.

Les Sauvages n'auroient pû
souffrir ce voyage, si l'un de
nous trois n'estoit resté avec
eux; ils souhaitoient que je
restasse, mais Michel Ako n'y
voulut point absolument con-
sentir.

Nous n'avions pour tout é-
quipage que quinze coups de

Poudre, un Fuſil, & un méchant petit pot de terre que les Sauvages nous avoient donné, un Couſteau & une Robe de Caſtor pour faire environ deux cens lieuës, nous abandonnans ainſi à la Providence; comme nous faiſions le portage de noſtre Canot, au Sault Saint Antoine de Padouë, nous apperceumes cinq ou ſix de nos Sauvages qui avoient pris le devant, dont l'un d'eux eſtoit monté ſur un cheſne vis à vis la grande cheute d'eau où il pleuroit amerement, avec une Robe de Caſtor bien paſſée, blanche au dedans, & garnie de Porc-epi, que ce Barbare offroit en Sacrifice à ce Sault qui eſt de ſoy-meſme affreux & admirable, j'entendois qu'il diſoit en pleurant à

grosses larmes parlant à cette grande Cascade, toy qui es un esprit, fais en sorte que ceux de nostre Nation passent icy tranquillement sans infortune, que nous puissions tuer des Bœufs en quantité, terrasser nos ennemis, & amener icy des Esclaves, dont nous en ferons mourir quelques-uns devant toy, les Messenecqz, c'est ainsi qu'ils appellent ceux que les François nomment les Outouagamis, ont tuez de nos parens, fais en sorte que nous puissions nous en venger : En effet, aprés le plus fort de la chasse des Bœufs, ils furent chez leurs ennemis, ils en tuerent, & en amenerent des Esclaves, quand ils viennent à reüssir une seule fois, aprés mesme avoir manqué souvent, ils de-

meurent toûjours dans leur ſuperſtition, cette robe offerte en ſacrifice ſervit à un de nos François qui s'en accommoda à noſtre retour.

A une lieuë au deſſous du Sault Saint Antoine de Padouë, le Picard fut obligé d'aller par terre reprendre ſon cornet à poudre qu'il avoit laiſſé au Sault; à ſon retour je lui fis voir un ſerpent d'environ ſix pieds de long qui rampoit ſur une montagne droite & eſcarpée, & qui inſenſiblement s'approchoit des nids d'Irondelles, pour y manger es petits, nous voyons les plumes aux pieds de la montagne de celles qu'il avoit apparament devoré, & à coups de pierres nous le fimes deſcendre.

Comme nous deſcendions

le Fleuve Colbert, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, chargez de viandes de Bœufs, ils nous en presenterent, & deux heures aprés nostre debarquement quinze ou seize Guerriers de ceux que nous avions laissez au dessus du Sault Saint Antoine de Padouë, entrerent avec le Casse-teste en main, renverserent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez, prirent toute la viande & de l'huile d'Ours qu'ils trouvoient, ils s'en frottoient le corps depuis la teste jusques aux pieds, nous crûmes d'abord que c'estoit de leurs ennemis, mais l'un de ceux qui se disoient mon oncle, me dit qu'ayant devancé les autres à la chasse du Bœuf sauvage,

contre les maximes du Païs, on avoit droit de les piller, parce qu'ils faisoient prendre la fuite aux Bœufs, avant l'arrivée de tous ceux de la Nation.

Durant soixante lieuës de navigation en descendant le Fleuve, nous ne tuâmes qu'un Chevreüil qui traversoit à la nage, mais les chaleurs étoient si grandes, que la viande se gasta en vingt-quatre heures, ce qui nous obligea à chercher des Tortuës, nous eûmes peine à en prendre, parce qu'elles ont l'oüy si subtil, que dés qu'elles entendent le moindre bruit, elles se jettent en l'eau avec precipitation, nous en prîmes pourtant une beaucoup plus grande que les autres, dont l'écaille estoit plus mince, & la

viande plus grasse ; pendant que je m'efforçois de luy couper la teste, peu s'en fallut qu'elle ne me coupa un doigt ; nous avions tiré le bout de nostre Canot à terre, quand un coup de vent impetueux le chassa au milieu du grand Fleuve ; pendant que le Picard estoit allé dans les prairies avec un fusil pour tâcher de tuer un Bœuf sauvage, j'oste promptement nostre habit, je le jettay sur la tortuë avec des roches pour empescher qu'elle n'eschapa, & je me mis à la nage aprés nôtre Canot qui descendoit fort vîte dans le courant de l'eau qui estoit grand en cet endroit, aprés l'avoir attaint avec peine, je n'osay entrer dedans craignant qu'il ne tourna, tantost je le poussois devant

moy, tantoſt je l'attirois, & petit à petit je gagnay terre, à un demi-quart de lieuë de l'endroit où j'avois la Tortuë, le Picard ne trouvant que nôtre habit, & ne voyant point le Canot, crût avec raiſon que quelque Sauvage m'avoit tué, il ſe retira dans la prairie pour regarder de tous côtez s'il n'y avoit pas du monde, je remontay en diligence le Fleuve en Canot, & je n'eus pas ſi-toſt remis mon habit que j'apperceu plus de ſoixante Bœufs qui traverſoient le Fleuve pour gagner les terres du Midy, je pourſuivis ces animaux, en appellant de toutes mes forces le Picard qui accourut au bruit, il eût le temps de r'entrer en Canot, pendant que le Chien qui avoit ſauté à l'eau les a-

voit fait entrer dans une Isle, d'où leur ayant donné la chasse, ils repasserent le Fleuve, où il en tua un d'un coup de fusil, que nous ne pûmes à cause de sa pesanteur attirer à terre que par partie, estans obligez de couper les meilleurs morceaux, pendant que le reste du corps estoit à l'eau, & comme il y avoit prés de deux fois vingt-quatre heures que nous n'avions mangé, nous fimes du feu avec du bois flotté que nous trouvions souvent sur le sable, à mesure que le Picard écorchoit la beste, je faisois cuire dans nostre petit pot de terre les morceaux de cette viande grasse que nous mangeâmes avec tant d'avidité, que nous tombâmes tous deux malades, & nous fûmes obli-

gez de reſter deux jours dans une Iſle pour nous reſtablir, nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande, à cauſe de la petiteſſe de noſtre Canot, d'ailleurs les chaleurs exceſſives la gatoient, en ſorte que tout d'un coup nous en fûmes privez, parce qu'elle fourmilloit de vers, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne ſçavions pas ce que nous mangerions la journée; nous n'avons jamais plus admiré la providence de Dieu que pendant ce voyage, car nous ne trouvions pas toûjours des beſtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions; mais les Aigles, qui ſont communs dans ces vaſtes Païs, laiſſoient quelquesfois tomber de leurs griffes des Bre-

mes ou grandes Carpes qu'elles emportoient dans leurs nids. Une autrefois nous trouvâmes un Loutre qui mangeoit sur le bord du Fleuve Colbert un grand poisson qui portoit au bout de la teste une espece d'aviron ou un bec de cinq doigts de largeur, & d'un pied & demi de longueur, ce qui fit dire à nostre Picard qu'il croyoit voir un diable entre les pattes de ce Loutre, mais son épouvante n'empescha pas que nous ne mangeassions ce poisson monstrueux, que nous trouvâmes fort bon.

En cherchant la Riviere de Ovisconsin, Aquipaguetin ce pere Barbare que j'avois quitté, & que nous croyons plus de deux cens lieuës de nous parut tout à coup avec dix

Guerriers le 11. Juillet 1680. nous crûmes qu'il venoit nous tuer, parce que nous l'avions quitté à la verité par l'aveu des autres Sauvages, mais malgré luy; il nous donna d'abord à manger de la folle Avoine & d'un pan de Bœuf gras, s'informant si nous avions trouvez les François qui devoient nous apporter des marchandises; mais ne se contentant pas de ce que nous luy disions, il nous devança & fut luy mesme à Oviscousin pour tâcher d'enlever ce qu'il pourroit aux François; ce Barbare n'y trouva personne, & nous vint rejoindre trois jours aprés: Le Picard estant allé à la chasse dans les prairies, je demeuray sur le bord du Fleuve sous une petite Cabanne, que j'avois faite con-

tre l'ardeur du Soleil, d'une couverture qu'un Sauvage m'avoit rendu, Aquipaguetin me voyant seul, s'approcha le casse-tête à la main, je me saisi de deux pistolets de poche, que le Picard avoit retiré des Barbares, & d'un cousteau, non pas à dessein de tuer ce mien pere Sauvage pretendu, mais seulement pour luy faire peur, & l'empescher de m'écraser, en cas qu'il en eût eu le dessein; Aquipaguetin me fit la reprimande de ce que je m'exposois ainsi à l'insulte de leurs ennemis, & qu'à tout le moins je devois prendre l'autre bord du Fleuve pour plus grande sureté, il voulut m'emmener avec luy, me disant qu'il estoit avec trois cens Chasseurs qui tuoient plus de Bœufs que ceux avec lesquels

je m'eſtois abandonné, j'aurois bien fait de ſuivre ce party, car le Picard & moy en remontans le Fleuve, prés de quatre-vingts lieuës de chemin, courumes grand riſque de perir en mil rencontres.

Nous n'avions plus que dix coups de poudre, que nous fûmes obligez de multiplier à vingt pour tuer des Tourterelles ou des Pigeons ſauvages; mais nous venant tout à fait à manquer, nous eûmes recours à trois ameçons que nous amorçâmes de morceaux de Barbeües puantes, qu'une Aigle avoit laiſſée tomber, nous ne prîmes rien deux journées toutes entieres, & ainſi nous eſtions dénuez de toute ſubſiſtance, quand durant les Prieres du ſoir ou

nous recitions ces paroles, adressées à Saint Antoine de Padouë, *pereunt pericula, cessat & necessitas*, le Picard entendit du bruit, quitta la Priere, & courut à nos ameçons qu'il retira de l'eau avec deux Barbeuës si grandes, que je fus obligé d'aller à son secour, sans oster le limon de ces Poissons mõnstreux, nous les coupâmes par pieces & les fimes rotir sur les charbons, nostre petit & unique pot de terre estant cassé; à deux heures de nuit Mameniſi pere de la petite Sauvage qui mourut, aprés que je l'eus baptisée nous joignit, & nous donna de la viande de Bœuf à discretion.

Le lendemain, les Sauvages que nous avions laissez avec Michel Ako descendirent

ent de la Riviere des Bœufs
vec leur flote de Canots
hargez de viande ; Aquipa-
uetin avoit fait recit en paſ-
ant de la maniere, que le Pi-
ard & moy nous nous eſtions
xpoſez à faire ce voyage,
s Capitaines des Sauvages
ous firent paroiſtre la lâcheté
e Michel Ako qui ne l'avoit
as voulu entreprendre de
eur de mourir de faim, & le
icard l'auroit inſulté ſi je ne
vois empeſché.

Toutes les femmes Sauva-
es cacherent leurs proviſions
e viande à l'embouchure de
Riviere des Bœufs, & dans
s Iſles ; nous redeſcendîmes
chaſſe avec cette multitu-
e de Canots ſur le Fleuve
olbert, environ quatre
ngts lieuës de chemin, de
mps en temps les Sauvages

cachoient leurs Canots sur le
bord du Fleuve & dans des
Isles, ils entroient à sept à
huit lieuës au delà des mon-
tagnes dans les prairies, où ils
tuoient par repriſe juſques à
ſix-vingts Bœufs ſauvages
ils laiſſent toûjours quelques
uns de leurs vieillards ſur le
ſommet des montagnes, pour
tâcher de découvrir leurs en-
nemis; pendant que je penſois
un jour l'un d'eux qui m'ap-
pelloit ſon frere, qui avoit un
chicot bien avant dans le pied
l'allarme ſe mit dans le Camp
deux cens Archers coururent
& ce genereux Sauvage du
quel j'avois coupé bien avan
la plante du pied pour retire
le bois, qui y eſtoit entré pa
violence, m'abandonna, &
courut encore plus vite qu
les autres pour ne point eſtr

privé de la gloire du combat, mais au lieu d'ennemis, ils ne trouverent qu'environ quatre-vingts Cerfs qui prirent la fuite, à peine noſtre bleſſé pût il revenir au Camp; toutes les femmes Sauvages chantoient d'un ton lugubre pendant cette allarme. Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hoſte, & moy reſtant avec le nommé Otchimbi, je fus reduis à mener en Canot une femme Sauvage de plus de quatre-vingts ans, cette vieille ne laiſſoit pas à ſon âge de menacer de coups d'avirons trois enfans qui nous incommodoient au milieu de noſtre Canot; les hommes voient aſſés de bonté pour moy, mais comme les viandes eſtoient entierement à la diſpoſition des femmes, j'é-

tois obligé pour en avoir quelques morceaux de faire la couronne à leurs enfans, de la grandeur de celles que portent nos Religieux, ces petits Barbares en portent jusques à l'âge de quinze à seize ans, & leur parens la leur font avec des pierres rougies dans le feu.

Nous eûmes une autre allarme dans nostre Camp, les vieillards qui estoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent qu'ils voyoient deux Guerriers de loin, tous les Archers y coururent en diligence, c'estoit à celuy qui devanceroit l'autre à la course, mais ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation qui venoient avertir qu'une partie de leur gens qui estoient à la chasse du costé du bout

du Lac de Condé avoient trouvez cinq esprits, c'est ainsi qu'ils appellent les François, lesquels par le moyen d'un de leur Esclave leur avoient appris qu'ils estoient bien aises de venir, nous sçachant avec eux, pour reconnoistre si nous estions Anglois, Holandois, Espagnols ou François ne pouvant comprendre comme nous avions pû nous rendre par un si grand detour chez ces Peuples.

Le 25. Juillet 1680. comme nous remontions, aprés la chasse du Bœuf, le Fleuve Colbert, aux Villages de ces Sauvages, nous rencontrâmes le Sieur de Luth qui venoit chez les Nadoussious accompagné de cinq Soldats François, ils nous joignirent à environ deux cens vingt

lieuës du Païs des Sauvages qui nous avoient pris, ils nous prierent comme nous avions quelque connoissance de leur langue, de les accompagner aux Villages de ces Peuples, ce que je fis volontier, sçachant que ces François n'avoient depuis deux ans frequenté les Sacremens ; le Sieur du Luth qui passoit pour Capitaine, voyant que j'estois obligé de faire la couronne aux enfans & de seigner quelques vieillards asmatiques pour avoir un morceau de viande, fit dire aux Sauvages que j'estois son frere aisné, si bien qu'ayant ma subsistance assurée, je ne travaillois plus que pour le salut de ces Barbares.

Nous arrivâmes aux Villages des Issati le 14. Aoust 1680. j'y trouvray encore nôtre

Calice & nos papiers que j'avois caché sous terre, le Tabac que j'avois semé étoit étouffé par les herbes ; les naveaux, les choux, & les autres legumes estoient d'une grosseur extraordinaire, les Sauvages n'oserent en manger ; pendant nôtre sejour ils nous convierent à un festin, où il y avoit plus de six-vingt hommes tous nuds, le premier Chef parent du défunt, sur le corps duquel j'avois mis une couverture m'apporta à manger dans un plat d'écorce qu'il posa sur une peau de bœuf passée, blanchie & garnie de porc-épi d'un costé, avec de la laine frisée de l'autre, il me la mit ensuite sur la teste, & m'en couvrit tout, me disant celuy dont tu as couvert le corps, couvre le tien, il a porté de

tes nouvelles au païs des Ames, ce que tu as fait à son égard est de valeur, toute la Nation t'en louë fort ; il fit reproche au Sieur du Luth de ce qu'il n'avoit pas couvert, comme moy, le corps du mort, il répondit qu'il ne couvroit que ceux des Capitaines comme luy, ce Sauvage repliqua, le Pere Loüis est plus grand Capitaine que toy, car sa Robe (parlant de nostre Chasuble de brocart) que nous avons envoyée à nos alliez qui demeurent à trois Lunes de ce païs, est plus belle que celle que tu porte.

Sur la fin de Septembre n'ayant point d'outils pour faire un établissement, nous prîmes resolution de faire connoistre à ces Peuples, que pour leur utilité, il nous falloit retourner

ner aux habitations François-
es, le grand Chef des Iſſati
ou Nadoueſſiouz y conſentit,
l marqua ſur un papier que
e luy donnay avec un crayon
a route que nous devions te-
nir pendant quatre cens lieuës
le chemin, avec cette carte
nous partîmes huit François
n deux Canots, & deſcen-
îmes la Riviere Saint Fran-
ois, & le Fleuve Colbert,
eux de nos hommes prirent
eux Robes de Caſtor au
aut Saint Antoine de Padouë
ue ces Barbares avoient at-
achez aux arbres en ſacrifice.
Nous nous arreſtâmes prés de
a Riviere Ouſcouſin pour bou-
anner du Bœuf, trois Sau-
ages qui venoient des Na-
ons que nous avions quittez
ous dirent que leur grand
Capitaine nommé le Pin-
ercé, ayant entendu qu'un

des Chefs de sa Nation vou-
loit nous poursuivre pour
nous tuer, estoit entré dans
sa Cabanne luy avoit cassé la
teste pour empescher son per-
nicieux dessein. Nous regalâ-
mes ces trois Sauvages avec
des viandes qui ne nous man-
quoient pas pour lors.

Deux jours aprés nous ap-
perceûmes une Armée de cent
quarante Canots remplis d'en-
viron deux cens cinquante
Guerriers, nous crûmes que
ceux qui nous estoient venus
apporter la nouvelle prece-
dente estoient des espions;
car au lieu de descendre le
Fleuve en nous quittant, ils
le remonterent pour averti
leur gens, les Chefs de cette
petite Armée nous rendiren
visite, & nous traiterent fort
humainement, le mesme jou
ils descendirent le Fleuve, &

nous deſcendîmes à Ouſcouſin, nous y trouvâmes la Riviere auſſi large que celle de Seignelay, & un grand courant, aprés environ ſoixante lieuës de navigation nous trouvâmes un portage d'une demie lieuë que le Chef des Nadoneſſiouz nous avoit marqué, nous y couchâmes pour y laiſſer des marques, & des Croix ſur le tronc des arbres.

Le lendemain nous entrâmes dans une Riviere qui ſerpente extraordinairement, car aprés ſix heures de navigation, nous nous trouvions vis à vis de l'endroit où nous nous eſtions embarquez, l'un de nos hommes voulant tuer un Cigne en volant, fit tourner ſon Canot, mais par bonheur il trouva fond.

Nous paſſames quatre Lacs dont il y en avoit deux aſſez

grands, sur le bord desquels les Miamis demeuroient autresfois, nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outaougamy qui y sement du blé d'Inde pour leurs subsistance, tout ce païs est aussi beau que celuy des Islinois.

Nous fismes un portage à un Saut qu'on nomme le Cakalin, & aprés environ quatre cens lieuës de navigation depuis nostre départ du païs des Issati & Nadoueissious, nous arrivâmes heureusement au bout de la Baye des Puans, où nous trouvâmes des François negotians contre les ordres avec les Sauvages, ils avoient quelque peu de vin dans un flacon d'estaim qui me servit pour dire la Messe, je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel, mais la Providence me fournit des

Ornemens Sacerdotaux ; car quelques Islinois fuyans la tirannie des Iroquois qui avoient détruit une partie de leur Nation, prirent les Ornemens de la Chapelle du Pere Zenobe Membré Recolet qui estoit avec les Islinois dans la déroute, ces Barbares me rendirent tout excepté le Calice qu'ils promirent de rendre quelques jours aprés moyennant quelque present de Tabac.

Il y avoit plus de neuf mois que je n'avois celebré la sainte Messe, faute de vin, j'avois encore du Pain à chanter, nous demeurâmes deux jours pour nous reposer, pour chanter le *Te Deum*, la grande Messe, & pour y faire la Predication, tous nos François se confesserent & commu-

nierent pour remercier Dieu de nous avoir conservez parmy tant de détours & de perils.

L'un de nos François donna un fusil pour un Canot plus grand que le nostre, avec lequel nous nous rendîmes aprés cent lieuës de navigation dans la Baye des Puants, à Missilimakinac où nous fûmes obligez d'hyverner.

Pour employer utilement le temps je preschay toutes les Festes & Dimanches de l'Avent & Careſme, les Outaouctz, & les Hurons assistoient souvent à nos Ceremonies, plûtoſt par curioſité que par inclination de vivre selon nos Maximes Chreſtiennes, ces derniers Sauvages nous disoient parlant de nôtre découverte, qu'eux étoient des hommus, mais que nous

autres François eſtions des eſprits, parce que s'ils avoient eſté auſſi loin que nous les Nations eſtrangeres les auroient tuez, au lieu que nous autres paſſions par tout ſans crainte.

Pendant cet hyver, nous prenions du poiſſon blanc dans le Lac d'Orleans à vingt & vingt-deux braſſes d'eau qui ſervoit pour aſſaiſonner le blé d'Inde qui eſtoit noſtre ſubſiſtance ordinaire.

Quarante-deux François qui ſe trouverent là en commerce avec ces Sauvages, me prierent de leur donner à tous le Cordon de Saint François, je leur accorday volontier, & à chaque Ceremonie je leur faiſois une exhortation.

Nous partîmes de Miſſilimakinac la ſemaine de Paſque l'an 1681. nous fûmes obligez

de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces plus de dix lieuës sur le Lac d'Orleans, estant assez avancé dans cette Mer douce, & les glaces étant brisées, nous nous embarquâmes aprés la solemnité de Quasimodo que nous celebrâmes ayant quelque peu de vin qu'un François par bon-heur avoit apporté, qui nous servit tres-utilement le reste du voyage, nous passâmes aprés cent lieuës de chemin sur le Lac d'Orleans, le Détroit de trente lieuës, & le Lac Sainte Claire qui est au milieu; & nous entrâmes dans le Lac de Conty, où nous tuâmes à coups de haches & d'epées plus de trente Esturgeons qui venoient frayer sur le bord du Lac, nous trouvâmes en chemin un Capitaine Outtaouact, nommé le

Talon, dont six personnes de sa famille estoient mortes de faim, n'ayant point trouvé de pesche bonne ny de lieu de chasse propre, ce Sauvage nous dit que l'Iroquois avoit enlevé une famille de douze personnes de sa Nation, il nous pria d'aller à eux pour les retirer s'ils estoient encore en vie.

Nous navigeâmes le long du Lac de Conty, & aprés cent vingt lieuës de chemin nous passâmes le Détroit du grand Saut de Niagara & le Fort de Conty, nous entrâmes dans le Lac de Frontenac, & nous nous rendîmes le long de la coste Meridionale; aprés trente lieuës de chemin depuis le Fort de Conty au grand Village des Iroquois Tsonnantouans vers les Festes de la Pentecoste de l'an 1681.

nous entrâmes au Conseil des Iroquois, nous leur demandâmes pourquoy ils avoient fait esclaves douze Outtaouactz de nos alliez, disans que ceux qu'ils avoient pris estoient les enfans du Gouverneur des François aussi bien que les Iroquois, & que par icette violence ils déclaroient la guerre aux François, nous leur donnâmes pour les obliger à nous rendre nos alliez deux coliers de porcelaine.

Le lendemain les Iroquois nous repondirent par deux autres coliers de porcelaine que c'estoient de jeûnes Guerriers sans esprit qui avoient amené les Outaouactz que nous pouviõs assurer le Gouverneur des François que les Iroquois l'écouteroient en tout, qu'ils vouloient vivre avec Onnontio comme des veritables en-

fans avec leur pere (c'eſt ainſi qu'ils appellent tous les Gouveneurs du Canada) & qu'ils rendroient ceux qu'ils avoient pris.

Le nommé Teganeot qui porta la parole pour toute la Nation dans tous les Conſeils, me fit un preſent de Pelleteries, de Loutre & de Caſtor qui valoit plus de vingt-cinq écus, je le pris d'une main & le rendis de l'autre à ſon fils, diſant que je luy en faiſois preſent, afin qu'il en achepta des hardes aux autres François, que pour nous autres pieds nuds, c'eſt ainſi que l'Iroquois nous appelle, nous ne voulions recevoir ny Caſtor ny pelleteries, que je témoignerois au Gouverneurs des François leur bonne amitié; ce Chef Iroquois fut ſurpris du refus que je fis de ſon pre-

ſent, & diſoit à ceux de ſa Nation que les autres François ne faiſoient pas de même nous prîmes congé des plus conſiderables, & nous nous rendîmes aprés environ quatre-vîngt lieuës de navigation ſur ce Lac, au Fort de Frontenac, où le cher Pere Luc Recolet fut tres ſurpris de me voir, car le bruit couroit depuis deux ans que les Sauvages m'avoient pendu avec noſtre Cordon de Saint François, tous les habitans François & Sauvages que nous avions attirez au Fort Frontenac me firent un accueil extraordinaire ſe rejoüiſſans de mon retour, les Sauvages m'appellant Otkon mettant la main ſur la bouche, qui veut dire le pied-nud eſt un eſprit, d'avoir fait tant de chemin.

A l'embouchure du Lac de rontenac le courant eſt fort, t plus on deſcend plus il aug- ente, les Rapides en ſont ffreux, en deux jours & de- i nous deſcendîmes ce Fleu- e Saint Laurens avec tant de iteſſe que nous nous rendî- es au Monreal qui eſt à 60. euës du Fort, où Monſieur Comte de Frontenac Gou- erneur general de toute la ouvelle France eſtoit pour rs, ce Gouverneur me re- eut autant bien qu'un hom- e de ſa probité peut rece- oir un Miſſionaire, comme il e croyoit tué par les Sau- ages, il fut un tems inter- t croyant que c'eſtoit quel- ue autre Religieux, il me oyoit maigre ſans manteau, vec un habit rapiécé de mor- eaux de peaux de Bœufs ſau- ages, il me mena avec luy

pendant douze jours pour m
rétablir, & me donnoit lu
même la viande que je de
vois manger, crainte qu'i
avoit que je ne tombasse ma
lade en mangeant trop apré
de si longue diettes, je lu
rendis un compte exacte d
mon voyage, & je luy repre
sentay les avantages de nostr
découverte.

Pendant que je me restablis
sois à la table de Monsieur d
Frontenac, il receut des let
tres du Pere Zenobe Mem
bré Recolet que j'avois laiss
aux Islinois qui luy mandoi
que le progrés de nostre dé
couverte estoit interrompu
par l'Iroquois, & par une j
ne sçay quelle fatalité de quel
ques François qui avoient a
bandonné le Fort de Creve
cœur, que le Sieur de Tont
Commandant avoit laissé c

poste pour aller querir du blé d'Inde aux Villages des Islinois, & que pendant son absence tous les François qu'il avoient laissé à ce Fort avoient déserté, & abandonné le Pere Gabriel Recolet qui demeura seul sur le bord de la Riviere Seignelay jusques qu'à ce qu'un Islinois qui revenoit de la chasse mena ce bon vieillard à son village.

Le Sieur de la Salle avant que de retourner au Fort de Frontenac, avoit laissé les Miamis parfaitement unis avec les Islinois, mais les Iroquois qui sont des Peuples rusez, gens de guerre & de grands conseils gagnerent les Miamis par presens, ce qui se fit à peu prés dans le temps que les François, qui nous avoient abandonnez aux Islinois, s'étoient allez refugier chez les

Miamis ; l'Automne suivant les Iroquois joignirent environ huit cens Fusiliers aüx Miamis, & se jetterent sur les Islinois qui n'avoient que l'Arc & les Fleches pour défense, le bruit des Fusils des Iroquois les épouventa tellement, que ces hommes qui sont de grands coureurs prirent la fuite vers le Fleuve Colbert ; dans cette confusion, il ne fut pas malaisé aux Iroquois, joins aux Miamis, d'enlever environ huit cens Esclaves, tant femmes que jeunes garçons : ces Antropophages mangerent sur le champ quelques viellards Islinois, & en brusslerent quelques autres, qui n'avoient pas assez de force pour les suivre au païs des Iroquois plus de quatre cens lieuës de chemin.

Un peu avant, le grand hoc de ces Barbares, quelques

ques jeunes Guerriers Iroquois voyans le Sieur de Tonty qui eſtoit reſté parmi les Iſlinois avec les Peres Gabriel & Zenobe Recolets, & deux autres jeunes François vinrent fondre ſur luy, le prenant pour ennemi, ils luy donnerent un coup de couſteau, dont la pointe par bon-heur rencontra une coſte, mais les viellards Iroquois le connoiſſant pour François mirent le holla, & le voyant legerement bleſſé, luy firent preſent d'un colier de porcelaine à la façon des Sauvages, pour guerir ſa playe, & eſſuyer ſes armes, témoignans aux deux Recolets, qu'ils ne vouloient pas tuer les enfans d'Onnontio qui veut dire Gouverneur des François, ils leur demanderent un papier, pour faire connoiſtre à leur retour, à

toute la Nation Françoise la sincerité de leur intention ; ils firent embarquer les François pour retourner en Canada, le Reverend Pere Gabriel Recolet voyant le Canot chargé de Castors, en jetta plusieurs aux Iroquois, leur faisant connoistre qu'il n'estoit pas là pour amasser des Pelleteries ; leur Canot estant crevé, les François furent obligez de le mettre à terre & de faire du feu pour le racommoder à environ huit lieuës des Illinois, le Pere Gabriel se retira un peu dans les prairies pour dire son Breviaire ; la terreur panique ayant saisi le Sieur de Tonty, croyant d'avoir l'Iroquois à ses trousses, fit embarquer le Pere Zenobe, & les deux jeunes François avec tant de precipitation qu'il traversa d'un

bord à l'autre la Riviere Seignelay, qui est large dans cet endroit, & laissa ce bon viellard à l'autre bord se contentant de tirer un coup de fusil sur les huit heures du soir pour signal, mais inutilement. Le Pere Zenobe écrivit au Reverend Pere Valentin le Roux Commissaire Provincial des Recolets du Canada, qu'il avoit prié le Sieur de Tonty de ne pas s'embarquer, sans le Pere Gabriel, & qu'il luy avoit repondu, que s'il ne s'embarquoit pas, qui est ce qui répondroit de luy au Gouverneur du Païs? le Pere Zenobe n'ayant point assez de vigueur ny de Paroles assez fortes pour persuader au Sieur de Tonty d'attendre un peu, il fut contraint de le suivre, quoy qu'ils n'aperceussent point d'ennemis: Le lende-

main ils traverſerent la Riviere à l'endroit où ils l'avoient laiſſé, ils virent des veſtiges dans les herbes de ces belles campagnes, & ne trouvant point ce bon viellard, qui ſans doute les cherchoit, le Sieur de Tonty prit ſa route au Canada, par la Baye des Puants.

Nous avons appris depuis par les informations que Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur du Canada en a fait faire, que les Iroquois Onnontaguez voyans que le Canot François abandonnoit ce viellard, ſe cacherent dans les herbes appreheudant les coups de fuſils que les trois François auroient pû décharger ſur eux, & qu'à meſure que le Canot s'éloignoit, ils s'avancerenr adroitement, & caſſerent la teſte à un homme de Dieu, que

nous pouvons appeller l'Apôde la Loüiſiane.

Nos Peres Recolets me manderent l'année paſſée de la nouvelle France, que les Iſlinois, aprés leur déroute, pourſuivirent à grand courſes les Iroquois qui retournoient chez eux tous triomphans, & qu'ils trouverent le corps du Pere Gabriel avec ſon habit, qu'ils l'emporterent dans leurs Villages, & l'enſevelirent à leurs modes, faiſant honneur à celuy qui eſtoit allé chez eux pour leur preſcher la foy, & pour leur conſolation; d'autres nous ont voulu dire que les Kikapous l'avoient tué, & emporté ſon habit de Saint François, dans le Village des Miamis; mais Monſieur le Comte de Frontenac nous en donnera toutes les aſſurances à ſon retour.

Nonobstant toutes les traversées nous avons esté à plus de huit cens lieuës au delà la Capitale de la nouvelle France, où j'ay esté prés de huit mois Esclave parmi les Issati, & le Sieur de la Salle n'a pas laissé que de faire construire trois Barques, dont les deux dernieres sont, l'une d'environ cinquante tonneaux, & l'autre de quatre vingts, distantes l'une de l'autre de prés de cinq cens lieuës, d'aller en Canot au delà des trois grands Lacs qui sont des Mers douces, & de poursuivre son entrepriſe avec les Peres Luc Brisset, Zenobe Membré Recolets, & environ cinquante hommes.

L'on me mande cette année 1682. de la nouvelle France, que le Sieur de la Salle voyant que j'avois fait la paix

avec les Nations du Nord & Nord-Oüest, scitués à plus de cinq cens lieuës au haut du Fleuve Colbert, qui faisoient la guerre aux Illinois, & aux Nations du Sud, ce brave Capitaine Gouverneur du Fort de Frontenac, qui releve par son zele & son courage les noms des Caveliers ses Ancestres, descendit l'année passée avec son monde & nos Recolets, jusques à l'embouchure du grand Fleuve Colbert, & jusques à la Mer, & qu'il passa parmi les Nations inconnuës, dont il y en a de policées, l'on croit qu'il revient en France pour donner à la Cour une ample connoissance de toute la Loüisiane que nous pouvons appeller les délices & le Paradis terrestre de l'Amerique; Le Roy peut y former un Empire

qui en peu deviendra floriſſant, ſans qu'aucunes Puiſſances étrangeres l'en puiſſent empeſcher, & Sa Majeſté, par le Miniſtere Religieux de S. François pourra aiſément étendre le Royaume de JESUS-CHRIST chez tant de Peuples, qui juſques à preſent ont ignoré les avantages du Chriſtianiſme, & les Colonies Françoiſes en peuvent retirer de tres-grands avantages à l'avenir.

FIN.

# LES MOEURS DES SAUVAGES.

## *De la fertilité du Pays des Sauvages.*

AVANT que de particulariser icy les Mœurs des Sauvages, il est bon de dire deux mots de la fertilité de leurs pays ; on jugera par là combien il est

aiſé d'y eſtablir de groſſes Colonies. Il y a à la verité bien des bois à défricher, mais ces lieux incultes n'en ſont pas moins avantageux, il n'en eſt guere au monde de plus feconds, il n'y manque de rien de ce qui eſt neceſſaire à la vie, tout y eſt en abondance, les terres y ſont fort propres à eſtre enſemencées. Dans les vaſtes païs de la Loüiſiane on découvre de belles prairies à perte de veuë, & pour entrer un peu dans le detail des choſes qui croiſſent chez les Sauvages, il y a quantité de vignes, à peu pres ſemblables à celles que nous avons en Europe, qui portent des raiſins un peu aigres, mais le vin s'accommode fort bien avec le noſtre, il en empeſche meſme la corruption. Dans la Loüiſiane

& les terres du Sud, le raisin y est aussi bon qu'en France, mais les pepins en sont bien plus gros. On trouve chez les uns & chez les autres du houblon, des prunes, des cerises, des citrons, des pommes, des poires, des noix, des noizettes, des groiselles de toutes sortes, & mille autres fruits de cette nature, d'un goût admirable. Il y croist dans l'un & l'autre païs du bled d'Inde, du bled François, des naveaux, de fort beaux melons, des citroüilles prodigieuses, des choux, & une infinité d'autres legumes, dont je ne rapporte pas icy le nom. Il y a dans les bois grand nombre de loups, des ours monstrueux, des chevreüils, des cerfs, & de toutes sortes d'especes d'animaux, dont je ne sçay pas le nom;

entr'autres des chats ſauvages, des caſtors, des loutres, des porcs-épy, des d'indons, & tous ces animaux y ſont d'une groſſeur extraordinaire. On y peſche des eſturgeons, des ſaumons, des truites ſaumonnées, des brochets, des carpes, des anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorés, des achigans, des barbuës, & toutes ſortes d'autres poiſſons. Il y a auſſi dequoy exercer nos Chaſſeurs François, on y tuë des perdrix, des canars de toutes ſortes, des pigeons ſauvages, des gruës, des hairons, des cygnes, des outardes, & autres gibiers en abondance. Dans la Loüiſiane, outre tous ces animaux, il y a encore des bœufs ſauvages que les Habitans du païs n'ont jamais pû entierement extermi-

ner, à cauſe de la grande quantité de ces animaux qui changent de païs ſelon les ſaiſons. On y trouve pluſieurs herbes medecinales qui ne ſont pas dans l'Europe, deſquelles l'effet eſt infaillible, ſelon l'experience des Sauvages, qui s'en ſervent tous les jours pour guerir toutes ſortes de playes, pour la fiévre quarte & tierce, pour purger, & pour appaiſer les douleurs des reins & autres ſemblables maux. Il y a auſſi quantité de poiſons dont ces Peuples ſe ſervent pour ſe faire mourir. Les ſerpens y ſont frequents, particulierement les couleuvres, les aſpics, & une autre eſpece de ſerpens qui ont comme des ſonnettes à la queuë, & c'eſt pour cela qu'on les appelle ſerpens ſonnettes : Ils ſont prodigieuſe-

ment long & gros, ils mordent dangereuſement les paſſans ; mais où ils ſont on y trouve de ſouverains remedes contre leurs morſures. On y voit des grenoüilles d'une étrange groſſeur, dont le coaſſement eſt auſſi fort que le meugiement des Vaches. On y trouve les meſmes Arbres qu'en Europe, & il y en a encore d'autres, qui ſont les pins rouges, les cedres rouges, les épinettes, les cottonniers, les ſapins, les bois dier, & autres : Tous ces Arbres jettent de profondes racines & y deviennent extremements hauts, ce qui marque aſſez la bonté du terroir. Le grand fleuve de Saint Laurens, dont j'ay desja fait la deſcription dans la Relation de la Loüiſiane, traverſe le païs des Iroquois par le milieu &

& y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent Ontario, & les François Frontenac, en memoire du Comte de Frontenac Gouverneur de toute la Nouvelle France. Le fleuve Saint Laurens a du costé du Nord une branche qui vient d'une Nation qu'on nomme les Nez-persez ou Ontaonatz. Au Nord est le païs des Algonquains, que les François occupent. A l'Est la Nation du Loup & la nouvelle Hollande ou Jortz. Au Sud, la nouvelle Angleterre ou Baton. Au Sudoüest, la Virginie, que l'on appelle nouvelle Suéde. Au couchant le païs des Hurons, qui est à present presque tout abandonné, & qui a été détruit par les Iroquois. Le premier poste que nous y avons c'est le Fort de Frontenac.

*Origines des Sauvages.*

JE ne ſuis plus ſurpris de ce que nos Hiſtoriens avoüent qu'ils ignorent comme le Païs des Sauvages s'eſt peuplé, puiſque les Habitans qui en devroient eſtre les mieux informés n'en ſçavent rien eux mêmes ; outre que ſi dans l'Europe, nous eſtions comme eux privés de l'Ecriture, & ſi nous n'avions pas l'uſage de cet Art ingenieux, qui fait revivre les morts, & revenir le tems paſſé & qui nous conſerve une memoire éternelle de toutes choſes, nous ne ſerions pas moins ignorans qu'eux. Il eſt vrai, qu'ils racontent quelques choſes de leur Origine ; mais quand on leur demande ſi ce

qu'ils en disent est veritable, ils répondent qu'ils n'en sçavent rien, qu'ils ne voudroient pas nous en asseurer, & qu'ils croyent que ce sont des contes de leurs Anciens, à quoy ils n'ajoûtent pas beaucoup de foy. Si on avoit découvert toutes l'Amerique Septentrionale, peut estre sçauroit-on le lieu par lequel ces personnes y sont venuës, ce qui ne serviroit pas peu à éclaircir quelques points de l'ancienne Histoire. On raconte chez eux une Histoire assez curieuse : ils disent qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air, sans pouvoir trouver ou mettre le pied : les poissons de la mer en ayant compassion, tinrent conseil pour deliberer lequel d'entre-eux

la recevroit ; la Tortuë se presenta & offrit son dos au dessus de l'eau, cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure : Les immondices de la mer s'étant ramassées autour de cette Tortuë, il s'y forma dans la suite une grande étenduë de terre, qui fait presentement l'Amerique. Mais comme la solitude ne plaisoit nullement à cette femme, qui s'ennuyoit de n'avoir personne avec qui elle pût s'entretenir pour passer un peu plus agreablement la vie qu'elle ne faisoit ; il descendit d'enhaut un esprit qui la trouva endormie de chagrin, il s'approcha d'elle imperceptiblement, & luy fit deux fils, qui luy sortirent par le costé ; ces deux enfans ne pûrent jamais par la suite du temps s'ac-

corder ensemble, parce que l'un estoit meilleur chasseur que l'autre : ils avoient tous les jours quelques démêlez ensemble, & ils en vinrent à une telle extremité qu'ils ne pûrent nullement se souffrir l'un l'autre ; sur tout il y en avoit un qui estoit d'une humeur extrememement farouche, il portoit une envie mortelle à son frere, qui avoit le naturel tout a fait doux : celuy-cy ne pouvant plus souffrir le mauvais traitement qu'il en recevoit continuellement, fut enfin obligé de se separer de luy, & de se retirer au Ciel ; d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait de tems en tems gronder le tonnerre, sur la tête de son malheureux frere, quelque tems aprés, l'esprit descendit encore à cet-

te femme, & luy fit une fille, de laquelle eſt venu un ſi grand peuple, qui occupe preſentement une des plus grandes parties du monde. Il y a encore d'autres circonſtances, dont il ne me ſouvient pas; mais quelque fabuleuſe que ſoit cette Hiſtoire, on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelques veritez; le ſommeil de cette femme a quelque rapport à celuy d'Adam; la deſunion de ces deux freres, a quelque choſe de ſemblable à la haine irreconciliable, que Caïn avoit pour Abel; & ce tonnerre qui gronde au Ciel, nous marque aſſez la malediction que Dieu prononça contre ce fratricide impitoyable: On pourroit meſme douter ſi ils ne ſont pas originairement Juifs, par-

ce qu'ils ont du rapport à eux en plusieurs choses. Ils font leurs cabannes en forme de pavillon, comme les Juifs : Ils s'oignent d'huile, ils s'attachent superstitieusement aux songes, ils pleurent les morts avec des lamentations & des hurlemens horribles, les femmes portent le duëil de leurs proches parents un an entier, s'abstenant des danses, & des festins, & ayant une maniere de chapperon sur la tête ; d'ordinaire le pere du deffunt a soin de la veuve, il semble aussi que la malediction de Dieu soit tombée sur eux, comme sur les Juifs ; car ils sont brutaux & extremement opiniâtres : Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée,

*Complexions des Sauvages.*

LEs Sauvages ſont fort robuſtes, les hommes, les femmes & même les enfans ſont d'une vigueur extrême; ce qui fait qu'ils ne ſont que rarement malades: Ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de ſe traiter delicatement, auſſi ne ſont-ils pas ſujets à milles incommodités, que la trop grande moleſſe nous attire. Il ne ſont ny gouteux, ny hydropiques, ny graveleux, ny fievreux: ils ſont toûjours en action & ils prennent ſi peu de repos, qu'ils ne ſont nullement atteins des maladies, qui viennent à la pluſpart de nos Europeans manque d'exercice; l'appetit ne leur manque preſque jamais,

lors même qu'ils sont fort avancés en âge, ils sont ordinairement si portés à la mangeaille, qu'ils se levent la nuit pour manger, à moins qu'ils n'ayent de la viande, ou de la sangamité auprés d'eux, car pour lors ils mangent comme des chiens, sans se lever, ils ne laissent pas d'ailleurs de faire de fort grandes abstinences, qui nous seroient sans doute insupportables. Ils demeurent deux ou trois jours sans manger quand ils se treuvent dans l'occasion, sans pour cela discontinuer leur travail, soit qu'ils soient occupés à la chasse, à la pêche, ou à la guerre, leurs enfans sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver, ils courent tous nuds sur la neige, & se vautrent dedans comme des petits cochons,

ſans en eſtre incommodez en nulle maniere, & en Eſté, quand l'air eſt rempli de Maringuoins, ils vont auſſi nuds, joüent ſans ſentir les piqueures de ces petits inſectes; javoüe que le grand air auquels ils s'expoſent ſans ceſſe contribuë en quelques choſes à endurcir leur peau à la fatigue; mais auſſi il faut que cette grande inſenſibilité vienne d'un temperament extraordinairement robuſte, puiſque nos mains & noſtre viſage, ſont toûjours à l'air ſans en eſtre pourtant moins ſenſibles au froid, quand les hommes ſont à la chaſſe ſur tout au Printems; ils ſont preſque toûjours dans l'eau quoy quelle ſoit tres-froide, & s'en retourne de là gayement à leur cabannes, ſans ſe plaindre.

Quand

Quand ils vont en guerre, ils ſont quelque-fois trois ou quatre jours derriere un arbre, ſans preſque rien manger ; ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent fort vîte, & fort long-temps. Les Nations de la Loüiſiane courent plus vîte que l'Iroquois, en ſorte qu'il n'y a point de Bœuf ſauvage qu'ils n'atteignent à la courſe ; ils dorment ſur la neige dans une petite couverture ſans feu & ſans cabannes ; les femmes ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur qu'il y a peu d'hommes dans l'Europe qui en ayent autant qu'elles ; elles portent des fardeaux que deux ou trois de nous autres auroient peine à ſoûlever. Les guerriers entreprennent des voyages de trois ou quatre cent lieuës ; com-

me si ce n'estoit que pour aller de Paris à Orleans ; les femmes enfantent sans grande peine, quelques-unes sortent de la cabanne & elles se retirent dans le bois à l'écart & reviennent peu aprés avec leurs enfans dans leur couverture ; les autres, si ce mal leur prend pendant la nuit, enfantent sur leurs nattes, sans faire le moindre bruit & le matin elles se levent & travaillent à l'ordinaire, dedans & dehors la cabanne, comme si de rien n'estoit : remarquez aussi que pendant qu'elles sont enceinte, elles ne laissent pas d'agir, de porter des faix fort pesants, de semer du Bled d'Inde, & des Citroüilles, d'aller & de venir ; & ce qui est admirable, leurs enfans sont fort bien faits, il y en a tres-rarement parmi

eux de boſſus : Enfin, ils n'ont nul deffaut naturel au corps, ce qui fait croire que leur eſprit s'accommoderoit aiſement à cette diſpoſition exterieure, s'ils eſtoient cultivez, & s'ils avoient grand commerce avec les François.

*Remedes contre les Maladies.*

QUand ils ſont fatigués ils entrent dans une Etuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils ont mal aux cuiſſes où aux jambes, ils prennent un couteau bien affilé, & font des cicatrices ſur la partie où eſt la douleur, quand le ſang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou avec un bâton, juſques à ce qu'il ne coule plus;

puis ils essuyent la playe, & la frottent d'huile ou de graisse de quelques animaux ; c'est un remede souverain : Ils en font de mesme quand ils ont mal à la teste ou aux bras. Pour guerir les fiévres tierces & quartes, ils font une medecine avec une écorse qu'ils font boüillir, & qu'ils donnent à boire ensuite aprés la fiévre : Ils connoissent des racines & des herbes, avec lesquelles ils gueriſſent toutes sortes de maladies, ils ont des remedes assurés contre le venin des Crapaux, des Serpens & d'autres Animaux ; mais ils n'en ont point contre la petite Verolle. Il y a des Charlatans qu'ils appellent Jongleurs ; ce sont de certains vieillards qui vivent aux dépens d'autruy, en contrefaisant les Medecins, d'une

maniere superstitieuse, ils ne se servent point de remedes, mais quand quelques uns d'eux est appellé à un malade ; il se fait prier comme si c'étoit pour quelque affaire de grande importance, & bien difficile : Il vient aprés bien des prieres, il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & aprés qu'il l'a bien consideré & manié, il dit qu'il a un sort à une telle partie, par exemple ; à la teste, à la jambe ou à l'estomach : qu'il le faut oster, mais que ce ne sera qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut bien faire des choses auparavant. Ce sort est bien malin, dit-il : mais il faut qu'il sorte à quelque prix que ce soit. Tous les amis du malade qui donnent dans le panneau di-

sent T. Chagon, T. Chagon, courage, courage, fais ce que tu pourras n'épargne rien. Le Jongleur s'assit, songe quelques-tems aux remedes dont il se veut servir, puis se leve, comme revenant d'un profond sommeil, & s'écrie, voyla qui est fait : un tel, écoute, la vie de ta femme, ou de ton enfant est de valeur, c'est pourquoy n'épargne rien : Il faut que tu fasse aujourd'huy festin, que tu donne telle ou telle chose, ou que tu fasse autre chose semblable. En même tems on execute les ordres de ce Jongleur, les hommes se mettent dans l'étuve, & chantent à pleine gorge, faisant sonner des écailles de tortuës, ou des gourdes remplies de bled d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent

ils s'enyvrent meſme quelquefois tous ; ſi bien qu'ils font des ſabats épouventables. Tout le monde eſtant ainſi occupé, ce vieillard ſuperſtitieux eſt auprés du malade qu'il tourmente, luy tenant les pieds ou les jambes, ou luy preſſant la poitrine, ſelon le lieu ou il a dit qu'eſtoit le ſort ; en ſorte qu'il luy fait ſouffrir des peines capables de le faire mourir, il luy fait ſouvent ſortir le ſang par le bout des doigts des mains, ou des pieds : Enfin aprés avoir fait cent grimaces, il montre une piece de peau, ou une treſſe de cheveux, & autres choſes ſemblables, en leur faiſant accroire que c'eſt le ſort qu'il a retiré du corps du malade, ce qui n'eſt cependant qu'une pure tromperie..

Je baptisay un jour un petit enfant qui paroissoït estre en peril de mort, mais le lendemain il se trouva guery. Quelques jours aprés sa mere raconta aux autres, en ma presence, comme j'avois guery son enfant; elle me prenoit pour un Jongleur, disant que j'estois admirable, que je sçavois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur le front. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes; mais quand nous ne réüssissons pas, ils en attribuënt la cause à la medecine & non pas à la mauvaise disposition du malade.

## *Des habillemens des Sauvages.*

LEs Sauvages du Nord, au rapport de leurs anciens, ont toûjours eſté couverts, & avant qu'ils ayent jamais eu aucun commerce avec les Europeans; car ils ſe veſtoient de peaux, tant les hommes que les femmes: preſentement ils ſe couvrent encore quelquefois de peau, mais le plus ſouvent ils ont une chemiſe, un capot avec un capuchon, une bande de drap qui les couvre juſques aux genoux, & qui eſt liée devant & derriere, avec une petite ceinture; puis ils ont des bas ſans pieds que nos François appellent

ordinairement des gueſtres, & des ſouliers qui ſont de peau paſſée, ſimple : quand ils reviennent de la chaſſe au Printems, il y en a qui achéptent des juſtau-corps à la Françoiſe, des ſouliers & des bas ; quelques uns portent des chapeaux, par la complaiſance qu'ils ont pour les François ; quelques-fois ils portent des couvertures, dans leſquelles ils s'envelopent, tenant les bouts avec les mains, quand ils ſont dans leurs cabannes, ils demeurent bien ſouvent tous nuds avec une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent, meſme en tems d'hyver ; ils ſe barboüillent la face de couleurs rouge & noire, ils ſe rougiſſent les cheveux qu'ils coupent en toute maniere. Les Nations du Sud ne les brû-

lent que jusques aux oreilles, & souvent celles du Nord les laissent pendre d'un côté & les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Ils se mettent quelques-fois des petites plumes par toute la teste, & quelques-fois de grandes derriere les oreilles; il y en a qui se font des couronnes de fleurs, d'autres d'écorce de boulleau, quelques-uns de peaux travaillées fort joliment; les femmes sont habillées comme les hommes, excepté une bande d'étoffe, tournée en maniere de juppe, qu'elles font tenir à la ceinture, & qui ne pend guere plus bas que les genoux; quand elles vont aux festins pour danser, elles prennent leurs atours & se barboüillent les temples, les joües, & le bout du menton; les petits garçons sont

tout nuds, juſques à ce qu'ils
ſoyent capables de Mariage,
& quand ils ſont couverts,
s'ils n'ont point de chemiſe,
ils font toûjours paroiſtre ce
que la nature ne permet pas
de découvrir. Les petites fil-
les à l'âge de 4 à 5 ans, com-
mencent à ſe ceindre d'une
bande d'étoffe ; quand nous
allions dans leurs cabannes,
pour les inſtruire, nous les
obligions à ſe couvrir, ce qu
fit un bon effet ; parce qu'il
ont preſentement, un peu d
honte de leur nudité, & ſ
couvrent un peu plus ſouven
qu'ils ne faiſoient auparavan
Les hommes & les femmes
particulierement les jeunes
portent au col de la razade
& des coquillages de mer, d
toutes ſortes de figures. I
ont auſſi de ces coquillag

longs comme le doigt, faits en façon d'un petit tuyau qui leurs ſervent de pendans d'oreilles; ils ont encore des ceintures, dont les unes ſont de Porcelaine, les autres de poil de Porc-épic : quelques-unes de poil d'Ours, d'autres mélées de l'un & de l'autre. Les plus conſiderables d'entr-eux, portent ſur le dos un petit ſac où eſt leur pipe, leur tabac, leur fuſil à feu & autres bagatelles. Ils ont l'induſtrie de faire une eſpece de manteaux avec des peaux paſſées, d'Ours, de Caſtors, de Loutres, d'Ecurieux, de Loups, de Lyons, & d'autres animaux, pour paroiſtre aux aſſemblées.

## *Mariages des Sauvages.*

LE Mariage des Sauvages n'eſt pas un Contract Civil, parce qu'ils n'ont pas intention de s'obliger ; mais ils ſe mettent enſemble, juſques à ce qu'ils ſoient mécontens l'un de l'autre. On marie des filles de neuf ou dix-ans, non pas pour le Mariage, parce qu'on ſçait bien qu'elles en ſont incapables ; mais parce que les parens de cette fille attendent quelque profit de leur Gendre. En effet quand il revient de la chaſſe, le pere de la fille a la diſpoſition des Pelleteries, & de la viande ; mais auſſi il faut que la fille porte la ſagamité, ou boulie faite de bled d'Inde,

pour tous les repas de son mary, quoy qu'elle ne demeure pas avec luy ; il y en a qui sont ainsi cinq ou six ans. Le jours qu'ils se marient, ils font des festins avec pompes & réjoüissances, quelques fois tout le village y va, & un chacun fait grande chere ; aprés le repas on chante & on danse. Assez souvent ils se marient sans bruit, & il ne faut pour cela qu'un mot ; car le Sauvage qui n'a point de femme, va trouver une femme qui n'a point d'homme, & luy dit veux tu venir avec moy, tu seras ma femme ; elle ne répond rien d'abord, mais elle rêve quelque tems tenant sa teste entre ses deux mains : pendant qu'elle pense ainsi, l'homme tient aussi sa teste en mesme posture sans dire mot ;

quand elle a ſongé quelque tems, elle leve la teſte, & elle dit, Niau, j'en ſuis contente; l'homme ſe leve incontinent, & luy dit, One, voyla qui eſt fait. Le ſoir la femme prend ſa hache, & s'en va couper une charge de beau bois, eſtant arrivée à la porte de la cabanne de ſon mary, elle jette ſon bois à terre, elle entre dedans & s'aſſeoit auprés du Sauvage qui ne luy fait aucune careſſe; quand ils ont eſté long-tems enſemble ſans parler, l'homme luy dit, Sentaony, couche-toy, & un peu aprés cet homme ſe met auprés d'elle. On en voit tres-peu qui ſe faſſent l'amour comme les Europeans, en riant & folatrant; ils ſe quittent tres-facilement & ſans bruit; car ils n'ont qu'à dire je te quitte, voyla qui eſt fait.

Ils ne se regardent non plus que s'ils ne s'estoient jamais veus : Ils se battent pourtant quelques-fois avant que se quitter ; mais cela arrive tres-rarement. Il y en a quelques-uns qui ont deux femmes, mais ce n'est pas pour long-tems : Quand ils se quittent, la femme emporte quelques-fois toutes les hardes, & toutes les Pelleteries, quelques-fois rien du tout que la bande d'étoffe qui luy sert de juppe fort courte, & sa couverture. Ordinairement ils partagent les enfans s'ils en ont eu ensemble, ensorte que les uns suivent le pere, & les autres la mere. Il y en a qui les laissent tous à leurs femmes disant qu'ils ne croyent pas qu'ils soient d'eux. En effet ils disent la verité bien souvent, parce

qu'il y en a tres-peu qui soient à l'épreuve d'un Capot, & de quelque autre present que ce soit. Si ces enfans sont d'un François, on le voit à la face & aux yeux. Ceux des Sauvages sont entierement noirs, aussi voyent-ils plus loing que les Europeans, & ils ont les yeux plus perçans. Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter le Mariage, nous en marierions tant que nous voudrions à nos François, mais elles n'ont pas les dispositions necessaires, elles n'ont pas la Foy qu'il faut pour cela, ny la volonté de ne se jamais separer, comme l'experience nous l'apprend, & les discours qu'elles tiennent là-dessus, nous le font connoistre. Quand quelque homme qui n'a point de femme passe par

un village, il en louë pour une nuit ou pour deux selon sa fantaisie, & les parens n'y trouvent rien à redire, bien loin de cela ils sont tres-aises que leurs filles gagnent quelques hardes ou quelques Pelleteries: entreeux il y a des hommes de toutes sortes d'humeur comme dans l'Europe: Les uns aiment beaucoup leurs femmes, les autres les mépriſent tout à fait; quelques-uns les battent, & les maltraitent; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent; il y en a auſſi qui ſont jaloux; j'en ay veu un qui avoit battu ſa femme, pour avoir eſté à la danſe avec d'autres hommes. Ceux qui ſont bons chaſſeurs choiſiſſent les plus belles; les autres n'ont que les plus laides & le rebut: quand ils ſont vieux ils ne ſe quittent plus que

tres-rarement, & pour de grandes raisons : Il y en a, quoy que tres-peu, qui demeurent vingt à trente ans avec leurs femmes, qui sont au desespoir quand leur mary est bon chasseur, & qu'il les quitte, elles s'empoisonnent mesme quelques fois, comme j'en ay veu une à qui j'ay sauvé la vie avec du Teriacque. Quand ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du bled d'Inde, des Citroüilles, & en loüent une autre pour aller avec eux; quand ils sont de retour chez-eux, ils luy donnent un Castor ou deux, & l'envoyent comme cela chez elle, & se remettent avec la premiere. Si pourtant la derniere leur plaît davantage, ils changent la

premiere ſans façon, ils ſont ſurpris de ce que nos François ne font pas comme eux. Un jour, pendant que le mary d'une de nos habitantes Françoiſes étoit allé à vingt ou trente lieuës, les femmes Sauvages alloient trouver cette femme & luy diſoient, tu n'as point d'eſprit, prend pour le preſent un autre homme, & quand le tien ſera revenu tu laiſſeras celuy-la. Cette grande inconſtance & changement des femmes, eſt une grande oppoſition aux maximes du Chriſtianiſme, que nous voulions donner aux Sauvages, & un des obſtacles des plus conſiderables à la Foy.

Il n'en eſt pas de meſme des Nations du Sud où la Poligamie regne; car dans toutes les terres de la Loüiſiane, il y a des Sauvages qui ont juſques

à dix ou onze femmes, & ſont ſouvent mariez aux trois propres ſœurs, apportant pour raiſon qu'elles s'accordent mieux entr'elles. Quand un homme a fait ſes preſens au pere & à la mere de la fille, elle eſt à luy en propre pour toute ſa vie s'il veut : quelquesfois les parens reprennent des enfans de leur gendre, en rendant les preſens qu'ils ont reçûs de luy ; mais cela eſt aſſez rare. Si une femme eſtoit infidelle, le mary luy couperoit le nez, l'oreille, ou luy feroit quelque balaffre avec un couteau de Pierre ſur le viſage ; & quand il l'auroit, il en ſeroit quitte en faiſant un preſent aux parens de la deffunte pour eſſuyer leurs larmes. J'en ay veu pluſieurs marquées notablement au viſage, qui ne laiſſoient pas

d'avoir des enfans avec quelques malotrus. Les hommes du pays chauds ſont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord: Les premiers ſont ſi ombrageux en ces ſortes de matieres, qu'ils ſe bleſſent, & quelques fois ſe tuënt par je ne ſçay quelle fureur d'amour. Les jeunes guerriers ne s'approchent pas ſouvent des femmes qu'ils n'ayent l'âge de trente ans ; parce, diſent ils que le commerce des femmes les empeſche de courir. Les hommes y ſont tous nuds ; mais les femmes en partie ſont couvertes de peaux fort propres, particulierement pendant les danſes & les ceremonies : Les filles ont des friſures, & les femmes portent les cheveux à la Bohemienne.

### *Feſtins des Sauvages.*

ILs ont pluſieurs ſortes de feſtins ; ils en ont de guerre, de mort, de mariage, pour guerir un malade, ils en ont auſſi de communs. Autresfois ils en faiſoient d'impudicité, où les hommes & les femmes ſe mettoient paîle-mêle ; mais preſentement s'ils en font encore, ce n'eſt que tres-rarement. Quand ils veulent aller en guerre, c'eſt pour quelque tort qu'ils pretendent qu'on leur a fait ; quelques-fois pour un reſve, & ſouvent parce que cela leur eſt venu en faitaiſie, ou parce que les autres ſe moquent d'eux, en ces termes : Tu n'as pas de courage, tu n'as jamais

jamais été en guerre, tu n'as jamais tué d'hommes : Quand ils veulent aller seuls, pour lors ils ne font point de festins; mais ils disent seulement à leur femme, fais-moy de la farine, je m'en vais en guerre. Quand ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter au festin les jeunes hommes, lesquels prennent chacun leur chaudiere ou leur écuelle, & vont dans la cabanne de celuy qui les a appellés, où il les attend en chantant, ses chansons sont toutes de guerre, je vas en guerre, je vas vanger la mort de mon parent, je tuëray, je brûleray, jameneray des Esclaves, je mangeray des hommes & autres choses semblablement, qui ne respirent que la cruauté. Quand tout le monde est venu on em-

plit les chaudieres & on mange, & pendant cela celuy qui fait le feſtin chante toûjours, les exhortant tous à le ſuivre; ils ne diſent mot, & ils mangent tout ce qu'ils ont ſans parler, ſi ce n'eſt de tems en tems, que l'un ou l'autre d'entr'eux dit, Netho, ou, Togenſka, oüi tu as raiſon, aprés qu'ils ont tout mangé, ce maître du feſtin leur fait une Harangue, & ils répondent de tems en tems, Netho oüi; quand il a harangué, il dit voyla qui eſt fait, je pars demain, ou dans deux jours, dans trois jours, dans un mois, ſelon que ſon genie luy dicte. Le lendemain ou un autre jour, ceux qui veulent l'accompagner, le vont voir & luy diſent, je vais en guerre avec toy; il dit voila qui eſt fait, preparons nous

pour un tel jour ; ils font quelques fois plus de dix semblables festins avant que de partir ; autres-fois ils en faisoient avant que d'aller en guerre de tres-impudiques: Car si une fille avoit manqué de se rendre à celuy que le chef de partie luy avoit prescrit, on luy attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans les entreprises de guerre, tant le diable est artificieux en matiere d'impudicité ! Quand ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins, quelques-fois ils en font, où ils observent de certaines Ceremonies. La premiere chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille ; pour cet effet ils rempliſſent de grandes chaudieres de viande, selon le nombre de ceux qu'ils veulent inviter ; quand la vian-

de ou la ſangamité eſt cuitte ; ils vont appeller leurs gens, diſant, en leur mettant une buchette à la main, je t'invitte à mon feſtin, auſſi-toſt dit auſſi-toſt fait, il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois, ils y vont tous avec leurs chaudieres & leurs écuelles ; le maître de la maiſon, fait la diſtribution des portions fort juſte, & celuy qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante continuellement, juſques à ce qu'on ait tout mangé : aprés le repas on chante & on danſe, & un chacun s'en retourne chez ſoy ſans dire mot, excepté quelques-uns qui remercient celuy qui les a invitez.

Les feſtins pour guerir un malade ſe font preſque de la meſme maniere.

Les festins de mort sont lugubres & tristes, personne n'y chante ny danse ; mais les parens du mort sont dans un grand silence, & font paroître un visage abbatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ce festin portent des presens, & en les jettant aux plus proches parens : Ils disent, tien voila pour essuyer tes larmes, pour faire la fosse du mort, pour le couvrir, pour faire une cabanne ; tien voila pour faire une palissade autour de son tombeau. Aprés qu'ils ont ainsi donné leurs presens, & vuidé leurs chaudieres, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font de toute sorte de maniere, selon leur fantaisie.

*Ieux des Sauvages.*

ILs ont des Jeux pour les hommes, pour les femmes, & pour les enfans. Les plus communs pour les hommes, ſont de certains fruits qui ont des noyaux noircis d'un coſté & rougis de l'autre; ils les mettent dans un plat de bois, ou d'écorce ſur une couverture, ſur un Capot, ou ſur une robe de peau paſſée; il y en a ſix ou huit qui joüent: Mais il n'y en a que deux qui touchent le plat alternativement à deux mains; ils le levent, & puis donnent du deſſous du plat contre terre, pour méler par cette agitation les ſix noyaux, puis s'il en vient cinq rouges ou noirs

tournés d'un meſme coſté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie ſelon qu'ils conviennent entre-eux. Tous ceux qui ſont de la partie, joüent les uns aprés les autres, il y en a qui ſont ſi addonnés à ce jeu qu'ils joüent juſques à leur Capot; ceux qui joüent actuellement, crient à pleine gorge, lorſqu'ils remüent le plat, & ils ſe frappent ſi fort les épaules qu'ils ſe les rendent toutes noires de coups; ils joüent auſſi ſouvent avec quantité de pailles longues d'un demi-pied ou environ, il y en a un qui les prend toutes dans la main, puis ſans regarder, il les partage en deux; quand il les a diviſées, il en donne une partie à ſon adverſaire; celuy qui a

nombre pair ſelon qu'ils ont convenu, gagne le jeu.

Ils ont encore un autre jeu lequel eſt fort commun entre les petits enfans de l'Europe ; ils prennent des grains de bled d'Inde ou autre choſe ſemblable, puis ils en mettent quelques-uns dans une main, & ils ſe demandent combien il y en a, celuy qui devine le nombre gagne.

Ils joüent encor à un jeu qu'ils appellent en leur Langue, Ounonhayenty ; mais c'eſt plûtoſt un commerce qu'un jeu ; ils ſe mettent dans deux cabannes ſix dans l'une, & ſix dans l'autre ; puis il y en a un qui prend des hardes ou quelque pelleterie, & ce qu'il a envie de troquer, il va à la porte de l'autre cabanne, il fait un cris ; ceux qui ſont dans

dans la cabanne, font un écho, celuy-la s'approche & dit en chantant, qu'il veut vendre ce qu'il tient entre les mains ; ceux qui sont au dedans répondent, hon, hon, hon, hon, hon, hon, ce vendeur ayant achevé toute sa chanson, jette sa marchandise dans la cabanne, & s'en retourne chez soy ; alors les autres en ayant examiné le prix, & demandé au vendeur s'il souhaite en échange un capot, une chemise, une paire de souliers ou autre chose semblable ; il y en a un d'entre eux qui va porter à l'autre cabanne, l'équipolant de ce qu'on jette, ou rend la marchandise qu'on a jettée ; si elle ne luy agrée pas, où si elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange. Ces ceremonies sont acompagnées de chansons qui réjoüissent

les uns & les autres.

Les enfans joüent avec des arcs & avec deux baſtons, un grand & un petit; ils tiennent le petit avec la main droite: puis avec le grand, ils font voltiger en l'air le plus petit & un autre le va chercher, & le jette aprés celuy qui l'a fait ſauter ce jeu eſt approchant de celuy des enfans de l'Europe. Ils font auſſi un peloton de joncs ou de feüilles de bled d'Inde qu'ils jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un baſton pointu. Les Adultes tant hommes que femmes, le ſoir auprés du feu, racontent des fables à la maniere des Europeans.

## *Les incivilitez des Sauvages.*

LES Sauvages se mettent fort peu en peine de nos civilitez, bien au contraire, ils s'en mocquent quand nous en faisons ; lors qu'ils arrivent dans un lieu, ils ne saluent le plus souvent personne ; mais ils demeurent acroupis, & quoi qu'un chacun les viennent voir ils ne regardent personne ; quelques fois ils entrent dans la premiere cabanne qu'ils rencontrent sans dire mot, ils prennent place la où il la trouvent, puis ils allument leurs pipes & fument quelques tems sans parler : Quand ils viennent dans nos maisons, ils

prennent la premiere place ; s'il y a une chaize au milieu du feu, ils s'en accommodent, & ne se levent pour qui que ce soit. Les hommes & les femmes ne cachent que leurs parties : Ils lâchent des vents devant tout le monde sans se soucier de personne. Ils traitent fort incivilement leurs Anciens, jusques à lâcher des vents dans leurs nés, leurs discours ne sont ordinairement que vilainies, que saletez, tant ceux des femmes que ceux des hommes ; pour ce qui est du commerce qu'ils ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement ; neanmoins quelques fois ils ne se cachent pas. Ils ne donnent d'ailleurs aucunes marques de tu pitudes exterieurs ny par haine ny par carresses ; Et ils ne font pas pa-

roître des contenances semblables à celles que l'on voit pratiquer par les Europeans. Ils ne lavent jamais leurs plats qui sont de bois ou d'écorce, ny leurs écuelles ny leurs cuillieres Quand les femmes viennent de torcher leurs enfans avec les mains, elles les frotent un peu à une écorce puis elles touchent la viande qu'elle mangent ; ils ne lavent presque jamais leurs mains ny leurs visages, les enfans respectẽt fort peu leurs parens, les peres se laissent battre par leurs enfans ; parce disent-ils, que s'ils chastioient leurs enfans, ils seroient trop timides, & ne seroient pas bons guerriers. Ils mangent en renifflant, & en soufflant comme des bêtes ; sitot que les hommes sont entré dans une maison ils y fument, s'ils trouvent un

pot couvert, ils le découvrent ils mangent souvent dans le plat où leurs chiens ont mangé sans le nettoyer; quand ils mangent de la viande grasse, ils s'en graissent tout le visage, ils rottent continuellement ; ceux qui ont commerce avec les François, ne lavent presque jamais leurs chemises ; mais ils les laissent pourrir sur leur dos, ils coupent rarement leurs ongles, ils lavent rarement la viande pour la mettre dans la chaudiere ; leur cabannes sont ordinairement fort salles, ils mâchent des poux, les femmes lâchent leur eau devant tout le monde, & en pleine assemblée ; quand leurs enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent l'urine avec les mains, ils mangent souvent couchez

comme des chiens : Enfin ils ne se gesnent aucunement dans leurs actions, & suivent le pur animal.

## *Civilitez des Sauvages*

ENtre toutes ces incivilitez on rencontre quelques civilitez, le plus souvent quand quelqu'un entre dans leurs cabanes lors qu'ils mangent, ils luy presentent leur chaudiere; quelques uns aussi nous presentent la plus belle place chez eux quand nous leur rendons visite; ceux qui ont beaucoup conversé avec les François nous saluent quand ils nous rencontrent : C'est aussi une maxime de civilité entr'eux de rendre quand on leur a don-

né. Encore qu'ils traitent incivilement leurs anciens, ils ont neanmoins du respect pour leurs conseils, qu'ils suivent fort souvent ; parce qu'ils disent que les vieillards ont plus d'experience & sçavent mieux les affaires. Dans les festins ils font souvent distinction des considerables d'avec les autres ; car ils leurs donnent la teste entiere de la beste & la plus honnorable portion. Ils se font des presens les uns aux autres, & se festinent fort souvent : ils ont encore une deférence pour les vieillards en ce qu'ils les laissent gouverner les affaires, parce que cela est honorable entr'eux. Il y en a aussi, quoy que tres peu, qui nous saluënt à la Françoise. J'en ay veu un qui s'appelloit Garakontié, c'est à dire le

Soleil qui marche, lequel haranguant devant Monſieur le Comte de Frontenac, ôtoit ſon bonnet toutes les fois qu'il recommençoit un diſcours nouveau : Un autre, Capitaine des Goiogoins, voyant une petite fille qu'il avoit donnée à Monſieur le Gouverneur du Pays pour eſtre inſtruite, dit fort civilement, Onontio, c'eſt ainſi qu'ils appellent les Gouverneurs des François, tu es le Maiſtre de cette fille, fais en ſorte qu'elle ſçache bien lire & ecrire, quand elle ſera grande tu me la rendras ou tu la prendras pour ta femme. J'en ay veu un autre qui s'appelloit, Atreouati, c'eſt à dire la grand gueule, lequel mangeoit avec nous comme les François, il lavoit ſes mains, il ſe mettoit à table le dernier, il déplioit ſa

ſerviette proprement, il mangeoit avec la fourchette, enfin il faiſoit tout ce que nous faiſions, mais ſouvent par malice & par ſingerie, & pour avoir quelque preſent des François.

## *Maniere de faire la guerre.*

LEs Iroquois paſſent pour les plus belliqueux entre les Sauvages que nous avons connus juſques à preſent ; en effet ils ont défait pluſieurs nations, & ceux qui reſtoient ont eſté obligez de ſe rendre à eux. Ils ont entr'eux des conſiderables, qui ſont comme des Chefs de parti, ceux là ſont les maiſtres dans les voyages ;

ils ont des gens à eux qui les suivent par tour & qui leurs obeïssent en tout. Avant le départ ils font provision de bons fusils, de poudre, de balles, de chaudieres, de haches & d'autres munitions de guerre. Il y a quelques fois des jeunes femmes & de jeunes garçons qui les accompagnent : ils font en cet équipage souvent trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent tuër des hommes, ils marchent lentement & avec beaucoup de precaution, & jamais ils ne tirent un coup de fusil sur des bestes ; mais pour lors ils se servent d'un arc qui ne fait pas de brüit & en tirant ils regardent partout crainte d'estre surpris : ils envoyent des espions pour découvrir l'entrée des villages,

& pour voir par où ils commenceront l'attaque, ou pour prendre garde quand quelqu'un ſortira afin de le ſurprendre & c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent ; car ils ne font leur coup que par trahiſon, épians un homme derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuër une beſte fauve, c'eſt en quoy ils connoiſſent les bons guerriers quand ils ſçavent ſurprendre : Dés qu'ils ont fait leur coup s'ils ſçavent bien fuir, ce ſont des incomparables. Leur patience eſt admirable ; car quand ils ſe voyent bien cachez ils demeurent bien ſouvent deux & trois jours derriere un arbre ſans manger, pour attendre l'occaſion de tuer un homme ; quelquesfois ils marchent ouvertement & ſans crainte, mais cela eſt fort

rare. Quand ils avoient la guerre contre les François, un de leurs Considerables, appellé Atreouati s'en fut luy douziéme ou treiziéme pour tuër un des Prestres du Seminaire S. Sulpice qui estoit dans un Village que l'on appelle la Chine; en y arrivant il rencontra des François, ausquels il dit je m'en vay tuer un tel: en effet il le tua quelques jours aprés. Ce mesme ayant une autre fois manqué son coup entra dans le Montreal, criant hay, hay, qui est un signe de paix. Aussi-tost on le receut & on luy fit des presens & bonne chere; mais en sortant il tua deux hommes qui couvroient une maison. Quelques-uns nous ont dit qu'ils avoient esté en guerre jusques aux terres des Espagnols qui sont au nouveau Mexique;

parce qu'ils racontrent qu'ils ont esté dans un pays où les Habitans ramassoient de la terre rouge qu'ils portoient vendre à une nation laquelle leur vendoit des haches, des chaudieres & autres choses semblables, apparemment cette terre estoit de l'or. Ceux qui ne vont pas en guerre sont mépriſez & passent pour des lâches & des coüards : ils attaquent toutes les autres Nations & personne ne leur oze résister; c'est ce qui les rend superbes & insuportables : ils s'appellent pour cet effet, les hommes par excellence, comme si toutes les autres Nations n'étoient que des bestes à leur égard.

## *Cruauté des Sauvages.*

NOus ſommes ſurpris de la cruauté des Tyrans & nous en avons horreur ; mais celle des Iroquois n'eſt pas moins horrible. Quand ils ont tué un homme, ils luy enlevent la peau du crane & la remportent chez eux comme une marque aſſeurée de leurs trophées : quand ils ont pris un eſclave, ils le garottent & le font courir ; s'il ne peut les ſuivre, ils luy donnent un coup de hache à la teſte & le laiſſent aprés luy avoir enlevé la perruque ou cheveleure : ils n'épargnent pas meſme les enfans à la mamelle. Si l'eſclave

peut marcher ils le lient pendant la nuit, ils le traitent le plus cruellement qu'ils peuvent, ils fichent quatre perches en terre auſquelles ils luy attachent les mains & les pieds, l'expoſant ainſi toutes les nuits contre terre à la rigueur du temps: je ne dis rien de cent autres maux qu'ils luy font pendant le jour. Quand ils ſont prés de leurs Villages, ils font de grands cris auſquels ceux de leur Nation connoiſſent que ce ſont leurs guerriers qui reviennent avec des eſclaves: En meſme temps les hommes & les femmes mettent leurs beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village, où ils ſe rangent en haye pour faire paſſer les eſclaves au milieu; mais c'eſt une pitoyable reception pour ces infortunez

tunez : Car ces canailles se jettent sur eux comme des chiens sur leur proye, commençant dés-là à les tourmenter, pendant que les guerriers passent à la file tout superbes de leurs exploits. Les uns donnent des coups de pieds à ces pauvres esclaves, les autres des coups de bastons, plusieurs des coups de coutteaux, quelques-uns leurs arrachent les oreilles, leur coupent le né ou les levres, ensorte que la plûpart succombent & meurent à cette pompeuse entrée ; ceux qui ont plus de vigueur, sont réservez à un plus grand supplice : Ils en épargnent neanmoins quelques-uns, mais rarement, quand les guerriers sont entrez dans leurs cabannes, tous les anciens s'assemblent pour

entendre la relation de tout ce qui s'eſt paſſé en guerre, enſuite ils diſpoſent des eſclaves. Si le pere d'une femme Sauvage a eſté tué par leurs ennemis, ils luy donnent un eſclave à la place, & il eſt libre à cette femme de luy donner la vie ou de le faire mourir : Voicy comme ils font quand ils les veulent brûler ; ils les attachent à un poteau par les pieds & par les mains ; puis ils font rougir des canons de fuſils, des haches, & autres ferrailles, & les leur appliquent depuis les jambes juſques à la teſte : ils leur arrachent les ongles avec les dents, ils leur coupent des éguillettes de chair ſur le dos, & ſouvent ils leur levent la perruque, puis ils leur mettent des cendres rouges ſur la

playe, ils leur coupent la langue, & ils leur font souffrir tous les maux qu'ils peuvent imaginer. Aprés les avoir tourmentez de la sorte, s'ils ne sont pas encore morts ils les détachent, & les contraignent de courir à coups de baston. On raconte qu'il y eut un esclave qui courut si bien qu'il se sauva dans le bois sans qu'ils l'ayent pû attraper, lequel apparemment mourut faute de secours; ce qui est de plus surprenant, c'est que ces esclaves chantent au milieu de leurs tourmens, ce qui irrite extremement leurs boureaux. On raporte qu'il y en eut un qui leur disoit vous n'avez point d'esprit, vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter, vous estes des lâches; si je

vous tenois dans mon païs, je vous en ferois bien souffrir davantage ; mais pendant qu'il parloit de la sorte, une femme fit rougir au feu une petite broche de fer, & luy perça les parties honteuses. Pour lors il fit un cris, & luy dit tu as de l'esprit, tu l'entend, voyla comme il faut faire. Quand l'esclave qu'ils ont brûlé est mort ils le mangent, & font boire le sang à leur enfans, afin de les rendre cruels & inumains ; ceux à qui on donne la vie, sont parmy eux comme des esclaves & des valets, mais à la longueur du temps ils perdent leurs esclavages, & sont comme s'ils estoient de leur Nation.

Les Sauvages de toute la Loüisiane, scituée à plus de 600

lieuës des Iroquois, particulierement les Nadouſiouz chez leſquels j'ay eſté fait eſclave, ne ſont pas moins braves de leurs perſonnes. Ils font auſſi trembler toutes les Nations circonvoiſines, quoy-qu'ils n'ayent que l'Arc, & la flêche : Ils courent plus viſte que les Iroquois ; mais ils ne ſont pas ſi inhumains, & ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis, ils ſe contentent de les brûler. Un jour s'étant ſaiſis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine comme l'Iroquois ; ils prirent des grillades de ſon corps, & luy dirent, toy qui aime la chair d'homme, mange de la tienne propre, pour faire connoiſtre à ta Nation, que nous avons tes maximes en horreur, car tes gens ſont ſemblables

a des chiens, qui mangent de toute sorte de viande, quand ils sont affamez.

## *Politique des Sauvages.*

CE qui maintient les Iroquois, & les rend si redoutables, se sont leurs Conseils qu'ils tiennent continuellement pour la moindre affaire: pour peu de chose ils s'assemblent & raisonnent ensemble long-temps, ensorte qu'ils n'entreprennent rien à l'étourdy: Si on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils font leurs diligences pour sçavoir celuy qui a fait le larcin; s'ils ne le peuvent découvrir ou s'il n'a pas dequoy restituer,

pourvû qu'ils ſoient convaincus de la verité du fait, ils font quelques preſens à la partie interreſſée pour la contenter. Quand ils veulent faire mourir quelqu'un d'entr'eux qu'ils croyent eſtre coupable, afin que ſes parens n'ayent point à s'en vanger, ils loüent un homme qui s'enyvre, puis quand il a fait ſon coup, ils diſent pour toute raiſon qu'il n'avoit pas d'eſprit, que c'eſt l'yvrognerie qui l'a pouſſé à faire cela, autrefois ils avoient une autre maniere de faire juſtice, mais elle eſt abrogée. Ils avoient un jour dans l'année qu'on pouvoit appeller la feſte des fols; car en effet ils faiſoient es fols, courants de cabanne en cabanne, enſorte que s'ils maltraitoient quelqu'un ou prenoient quelque choſe, le ſen-

demain ils disoient : j'estois fol, je n'avois point d'esprit, & ils se contentoient de cette excuse sans en prendre uengeance, & sans en tirer raison. Quand ils vouloient faire mourir un homme, ils en loüoient un qui en faisant le fol, tuoit celuy qu'on luy avoit marqué. Ils ont des espions entr'eux qui vont & viennent incessamment, & leurs rapportent toutes les nouvelles qu'ils ont entenduës. Pour ce qui est du commerce, ils sont assez rusez, ils ne se laissent pas facilement tromper, mais ils considerent tout attentivement, & s'estudient à connoistre les marchandises. Les Ounontaguez sont plus rusez que les autres, & plus adroits à voler & à faire d'autres choses semblables.

*Maniere*

## *Maniere de chaſſer.*

POur la chaſſe ils obſervent les temps & les ſaiſons, ils tuent les Orignaux, & les Chevreüils en tous temps; mais particulierement lorſqu'il y a de la neige : Ils chaſſent aux Chats ſauvages, pendant l'hyver, & aux Porcs-épics, aux Caſtors & aux Loutres au printemps, & quelques fois l'Autonne. Ils ſurprennent d'ordinaire les Orignaux ou Elans au colier: Ils tuënt les Ours ſur les arbres quand ils mangent du gland; pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres ſur leſquels ils ſont, puis les

chiens se jettent dessus & les étranglent; les Porcs-épics se prennent presques de la mesme maniere, si ce n'est qu'on les tuë à coups de haches; quand l'arbre est tombé, parce que les chiens ne les peuvent approcher, à cause de leurs poils longs & pointus comme des alênes, qui peuvent percer insensiblement le corps d'un homme : Ils font mourir les chiens qui les étranglent, si l'on ne retire ces poils, qui sont plus longs & plus perçans, que ne sont ceux des Herissons. Ces animaux ne courent pas viste, un homme les attrape facilement à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend avec une trape où on les tuë à coups de de fusils, tres peu à coups de haches, parce qu'elles sont

trop subtiles.

Les Sauvages prennent les Castors en Hyver sous la glace ; ils cherchent premierement les lacs de ces animaux. Les Castors ont une industrie admirable ; quand ils veulent changer de lieu, ils cherchent un ruisseau dans le bois le long duquel ils montent jusques à ce qu'ils ayent trouvé un païs plat propre à faire un lac : Quand ils ont bien consideré le lieu par tout ils travaillent à faire des chaussées pour arrester l'eau, aussi fortes que celles des étangs de l'Europe : la chaussée étant barrée de bois ; de terre & de boüe, autant qu'il est necessaire pour faire un grand lac, qui est quelques-fois d'un quart de lieuës en longueur, ils bastissent leurs cabannes

au milieu au niveau de l'eau avec du bois, des jons, & de la boüe, proprement plaquée par le moyen de leur queües, qui ſont plus longues & plus larges qu'une truelle: leur baſtiment eſt à trois & quatre étages, remplis de nattes de joncs, où ils font leur petits qu'ils engendrent par coition, comme tous les animaux terreſtres : Au fond de l'eau, il y a des iſſuës hautes & baſſes ; quand les étangs ſont gelés, ils ne ſcauroient aller que deſſous la glace ; c'eſt pourquoy au commencement de l'Hyver, ils font proviſion de bois de tremble, qui eſt leur nourriture ordinaire : Ils le mettent dans l'eau tout autour de la cabanne; il y a quelques-fois trois ou quatre cabannes dans un lac, les Sau-

vages perçent la glace autour de leur loge, avec le manche d'une hache ou bien avec un pieu: Ils font un trou & sondent le fond de l'eau, pour sçavoir si c'est le chemin par où les Castors sortent, si en effet ils découvrent que c'est par la qu'ils passent, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bastons, dont les deux bouts qui touchent le fond de l'eau, sortent par le trou bien haut au dessus de la glace: Il y a deux cordes attachées aux deux bastons, pour tirer le filet quand le castor est pris; mais afin que ce rusé animal ne voye point le filet, ny les personnes, on seme sur l'eau du bois pourry, du coton ou autres choses semblables; un Sauvage demeure au guet auprés des fi-

lets avec une hache, pour tirer le Castor sur la glace, pendant que les autres vont rompre les cabannes avec beaucoup de travail ; parce qu'il y a le plus souvent un pied de terre & de bois qu'il faut rompre & couper à force de haches ; le tout étant gelé dur comme la pierre, & puis ils sondent partout le lac où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les castors ne se cachent & afin qu'estans contrains de courir d'une place à l'autre, ils s'aillent jetter dans leurs filets : Ils travaillent de la mesme force, souvent depuis le matin jusqu'au soir, sans rien prendre ; quelques fois ils n'en prennent que trois ou quatre ; ils prennent encore des castors au printemps avec

des trappes en la maniere suivante. Quand les glaces commencent à fondre, ils remarquent les endroits par où ils sortent, & là ils font une attrape, l'amorce ou l'appast est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'atrappe jusques dans l'eau ; quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'atrappe, où ils font tomber deux grosses billes de bois qui les accablent. Ils prennent les Martres presque de la mesme maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud ou de la Loüisianne, sont plus superstitieuses pour leurs chasses, que les peuples du Nord, & que les Iroquois. Durant que j'y estois, leurs vieillards ; six journées avant que de don-

ner la chaſſe aux bœufs ſauvages, envoyerent quatre ou cinq des plus alertes de leurs chaſſeurs ſur des montagnes, pour danſer le calumet, avec autant de ceremonies qu'aux Nations où ils ont couſtume d'envoyer en Ambaſſade pour faire quelque alliance ; au retour de leurs Deputez, ils expoſerent à la veuë de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres qu'ils nous avoient dérobées, laquelle ils entourerent de plumes de toutes ſortes de couleurs, avec un fuſil de nos canoteurs François, qu'ils avoient poſé par deſſus en travers ; pendant trois jours, la premiere femme d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos en grande pompe, à la teſte de plus de

200. chaſſeurs, qui ſuivoient un vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs d'armenie au bout d'un baſton en forme d'enſeigne, tenant l'arc & les fleches en main dans un grand ſilence. Ce vieillard leur fit faire trois ou quatres fois alte, pour pleurer amerementla mort des Bœufs, à la derniere poſe les plus anciens d'entre-eux envoyerent deux des plus habiles à la découverte des bœufs, ils leurs parlerent à l'oreille fort bas, à leur retour avant que de commencer l'attaque de ces animaux monſtreux; ils allumerent de la fiante de bœuf ſeichée, & ils amorcerent leur pipes ou calumet de ce feu nouveau, pour faire fumer les coureurs qu'ils avoient envoyés, & auſſi-toſt aprés la

Ceremonie, cent hommes allerent par derriere les montagnes d'un coſté, & cent d'un autre, pour enfermer les Bœufs qu'ils tuërent en grande confuſion. Les femmes boucannerent les viandes au Soleil, ne mangeant que les plus chetives, pour emporter les meilleures dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de cette grande boucherie.

## *Maniere de peſcher.*

ILs pêchent toute ſorte de poiſſons, qu'ils prennent avec des laſſets, des filets, & des harpons : Comme dans l'Europe, ils en prennent auſſi quelques-uns avec des li-

gnes, mais tres-peu : Ie leur en ay veu pêcher avec des lacets d'une maniere assez plaisante ; ils prennent une petite fourche au bout de laquelle entre deux pointes, ils disposent un lacet presque de la mesme maniere, qu'on les accommode en France, pour prendre les perdrix ; puis ils la mettent dans l'eau, & quand les poissons passent, ils la leur presentent, le poisson y estant entré, ils la tirent, & ils demeurent pendus par les oüyes ; je leur ay apris à en prendre à la main, au Printemps : La plus considerable de leurs pêches, c'est celle de l'Anguille, de Saulmons, & de poissons blancs : La pêche la plus considerable des Agniez, qui sont voisins de la nouvelle Jork est celle

des Grenoüilles qu'ils mettent toutes entieres ſans les écorcher dans leurs chaudieres, pour aſſaiſonner leurs ſagamitez de bled d'Inde ; ils pêchent les poiſſons blancs en grande abondance à Niagara, où eſt le Fort Conty. Les Saulmons ou plutoſt les Truittes - Saulmonées ſe prennent en pluſieurs autres endroits au tour du lac de Frontenac : Ils prennent les Anguilles la nuit quand il fait un beau calme ; ces poiſſons deſcendent en tres - grande quantité le long du fleuve ſaint Laurent. Ils mettent une grande écorce, avec de la terre ſur le bout d'un pieu, & ils allument comme une eſpece de flambeau qui fait un feu fort clair, puis un homme ou deux au plus entrent

en canot avec un harpon, posé entre les deux pointes d'une petite fourche ; lorsqu'ils voyent une Anguille à la lueur du feu, ils en harponnent une tres grande quantité. Ils prennent les Saulmons avec des harpons, & les poissons blancs avec des filets. Les peuples du Sud sont si substils, quoyque les poissons passent vite dans l'eau, ils ne laissent pas que de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau avec leur arc, & ils ont des perches pointuës, si longues, des yeux si clairvoyans, qu'ils dardent & ramenent des grands Esturgeons & des truittes, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

## *Vſtanciles des Sauvages.*

AVant que les Europeans fuſſent dans l'Amerique, les Sauvages ſe ſervoient, & toutes les Nations de la Loüiſiane ſe ſervent encore aujourd'huy de pots de terre au lieu de chaudieret, de pierres aiguës n'ayant point de haches ny de couſteau : Ils mettent des petites pierres dans un bâton fendu, & un certain os qui eſt au deſſus du talon des Elans pour ſervir d'aleine, ils n'ont point d'armes à feu, mais ſeulement des arcs & des fleches ; pour faire du feu, ils prennent deux pe-

tits baſtons, l'un de cedre, & l'autre d'un bois plus dur, & en frottant entre les deux paumes des mains, le plus dur ſur le plus foible ; il ſe fait un trou dans le cedre, d'où ils font tomber une farine qui ſe convertit en feu ; quand ils veulent faire quelque plat, écuelles ou cuillieres, ils accomodent le bois avec leurs haches de pierre : Ils la creuſent avec des charbons de feu & les raclent enſuitte avec des dents de caſtors pour les polir. Pour ce qui eſt des Nations du Nord, où il y a de grands Hyvers, ils ſe ſervent de raquetes pour marcher ſur la neige ; & ceux qui ſont voiſins des Europeans, ont preſentement des fuſils, des haches, des chaudieres, des alênes, des couſteaux,

des batte-feux, & autres uſtanciles comme nous ; pour fermer leur bled-d'Inde, ils font des pioches de bois ; mais quand ils en peuvent avoir de fer, ils les preferent aux autres ; ils ont des gourdes dans leſquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de Chats ſauvages, & de Tourneſol. Il n'y a pas d'hommes qui n'ait un petit ſac pour mettre ſa pipe & ſon tabac. Les femmes font des ſacs de feüilles de bled-d'Inde, d'écorce de tillot ou de joncs pour mettre leur bled elles font du fil d'orties, d'écorce de tillot, & de certaine autre racine, dont je ne ſçay pas le nom. Pour coudre leurs ſouliers, il ne ſe ſervent que de babiches ou éguillettes ; elles font des nattes de joncs pour ſe coucher,

& quand elles n'en ont point elles ſe ſervent d'écorce, elles emmaillottent leurs enfans preſque comme les femmes de l'Europe, & elles les attachent ſur une planche, pour prendre leurs chaudieres; quelque unes ont des cremailieres, celles qui n'en n'ont point ſe ſervent de branches d'arbres,

## *Maniere d'enſevelir les morts.*

ILs enſeveliſſent leurs morts avec beaucoup de magnificence, principalement leurs parens: Ils leurs donnent tous les plus beaux atours & leurs frottent le viſage de toutes

sortes de couleurs : puis ils les mettent dans un cercueil qu'ils accommodent en façon de mausolées, si c'est quelque enfant qu'ils puissent mettre facilement dans leur couverture, ou sur une traisnée, en presence de tous ses parens, afin d'en tiret des presens qu'on a coustume de leur faire pour essuyer leurs larmes; ils mettent dans la fosse avec luy, tout ce qui luy appartient, quand mesme il y auroit la valeur de 200 écus, ils y mettent jusques à des souliers, des raquettes, des alesnes, un batte-feu, une hache, des coliers de porceleine, une chaudiere pleine de sagamité, du bled-d'Inde, de la viande, & autre chose semblable. Et si c'est un homme, ils luy mettent aussi un fusil, de la poudre, & des balles;

parce que disent-ils, que quand il sera au païs des morts ou des esprits; il aura besoin de tout cet équipage pour la chasse.

## *Superstitions des Sauvages.*

IL y en a d'entre eux de plus superstitieux les uns que les autres, particulierement les viellards, & les femmes qui tiennent avec opiniâtreté les traditions de leurs ancestres; ensorte que quand ont leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, qu'ils ne devroient pas s'attacher à de telles folies, ils nous demandent quel âge as-tu? Tu n'as que trente ou quarante-ans, & tu veux sçavoir mieux les

choſes que nos vieillards : va tu ne ſçais ce que tu dis ? tu peus bien ſçavoir ce qui ſe paſſe dans ton païs, parce que tes anciens te l'ont dit ; mais non pas ce qui s'eſt paſſé dans le noſtre, avant ques les François y fuſſent venus. On leur replique, nous ſçavons tout par le moyen de l'écriture. Ces Sauvages demandent, avant que vous vinſſiez dans ces terres où nous ſommes, ſçaviez vous bien que nous y eſtions : on eſt obligé de dire que non. Tu ne ſçais donc pas tout de l'écriture, & elle ne ta pas dit tout.

## *Croyances ridicules.*

IL y en a beaucoup qui ne croyent pas ce que leurs anciens racontent ; il y en a auſſi qui les croyent. Je vous ay déja dit les ſentimens qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades ; ils croyent l'immortalité de l'ame, & ils diſent qu'il y a un pais tres-delicieux vers l'Occident, où on fait bonne chaſſe, on y tuë toutes ſorte d'animaux autant que l'on veut : C'eſt là où vont les ames, ſi bien qu'ils eſperent de ſe voir là tous enſemble : Mais ils ſont plus ridicules en ce qu'ils

disent, que les ames des chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes qu'ils mettent dans les fosses des morts, s'en vont avec les morts pour servir à leur usage, comme icy.

Un jour une fille estant morte aprés avoir esté baptisée, sa mere vit un de ses esclaves à l'article de la mort, elle dit ma fille est au païs des morts entre les François toute seule, sans parens & sans amis, & voicy le printemps; il faut qu'elle seme du bled-d'Inde & des citroüilles, baptisés mon esclave, afin qu'i aill- aussi au païs des François, & il servira ma fille. Une femme estant à l'article de la mort, crioit, je ne veux point estre baptisée, car les Sauvages qui meurent Chré-

tiens, ſont brûlés au païs des ames par les François ; quelques-uns diſent que nous les baptiſons, afin qu'ils ſoient nos eſclaves en l'autre monde : D'autres demandent s'il y a bonne chaſſe au païs que tu veux que nous aillions ; quand on leur repond qu'on y vit ſans boire & ſans manger, je ny veux donc pas aller, diſent-ils ; parce que je veux manger. Si on ajoûte qu'ils n'auront pas beſoin de boire ny de manger ; ils mettent la main ſur la bouche, diſant tu es un grand menteur, eſt-ce qu'on peut vivre ſans manger ? Un homme nous raconta une fois ce qui ſuit en ces termes ; un de nos viellards eſtant mort, & eſtant parvenu au païs des ames ; il trouva d'abord des François

qui le careſſerent, & luy firent fort bonne chere, puis il arriva au lieu où ſont les Sauvages, qui le receurent auſſi tres-bien : il y avoit tous les jours des feſtins auſquels les François eſtoient invitez preſque toûjours ; parce que là il n'y a jamais de querelles ny de guerres entr'eux. Aprés que ce vieillard eut veu tous ces païs, il revint, & raconta tout à ceux de ſa Nation. Nous demandâmes à ce Sauvage, s'il croyoit cela, il répondit que non, que leurs anciens diſoient cela mais que peut-eſtre ils mentoient : Ils admettent quelque ſorte de genie en toutes choſes ; ils croyent tous un maiſtre de la vie ; mais ils en font diverſes applications, quelques-

uns.

uns ont un Corbeau qu'ils portent tousjours avec eux, & qu'ils disent estre le maistre de leur vie, les uns un Hibou, les autres un os, un coquillage de mer & autres choses semblables. Quand ils entendent un Hibou crier, ils tremblent, & tirent de là un mauvais augure; ils adjoustent foy à leurs songes, ils entrent dans les étuves, afin d'avoir beau temps pour prendre du Castor, pour tuer des bestes à la chasse : Ils ne donnent pas les os des Castors ny des Loutres aux chiens, je leur en ay demandé la raison, ils m'ont repondu qu'il y avoit un esprit dans le bois qui le diroit aux Castors & aux Loutres, & qu'aprés cela ils n'en prendroient plus. Je leur ay demandé ce que c'estoit qu'un

ſemblable eſprit, ils m'ont reparti que c'eſtoit une femme qui ſcavoit tout, & eſtoit la maiſtreſſe de toute la chaſſe. Il faut toûjours remarquer que comme j'ay dit, la pluſpart ne croyent pas tout cela ; il y a environ deux ans, qu'une femme Sauvage s'eſtoit empoiſonnée allant à la chaſſe, les chaſſeurs l'avoient rapportée dans ſa cabanne, je la fus voir qu'elle eſtoit morte, je les entendois diſcourir entre-eux auprés de la deffunte, & dire que ſur la neige ils avoient veus la piſte d'un ſerpent, qui eſtoit ſorti de la bouche de cette femme, & ils racontent cela fort ſerieuſement : Pendant qu'ils raiſonnoient, il y avoit une vielle ſupertitieuſe, qui diſoit Otkon ; c'eſt l'eſprit qui l'a

tuée qui a passé par la. J'ay veu un garçon âgé d'environ dix-sept à dix-huit ans lequel avoit resvé qu'il estoit fille, il y ajoûta tellement foy qu'il croyoit estre tel; il se vestoit comme les filles, & faisoit tous les mesmes ouvrages que les femmes. Le chef de nostre village, me dit une-fois Onontio; c'est à dire Monsieur le Gouverneur General des François, le Comte de Frontenac arrivera aujourd'huy icy, quand le Soleil sera à un tel endroit: En effet, il arriva à la mesme heure, ce viellard n'en sçavoit pourtant aucunes nouvelles, & je ne sçavois qu'elle consequence tirer de cette prediction.

## *Les Obſtacles de la converſion des Sauvages.*

IL y en a pluſieurs, tant du côté des Sauvages que du côté des Holandois, des Anglois, & des Miſſionaires. Du coſté des Sauvages, le premier obſtacle qu'ils ayent à la foy ; c'eſt l'indifference qu'ils ont pour toutes choſes. Quand on leur fait le recit de noſtre creation, & des Myſteres de la Religion Chreſtienne ; ils nous diſent que nous avons raiſon, & enſuite ils content leurs fables, & quand nous leur repartons que ce qu'ils diſent n'eſt pas vray ; ils nous ré-

pondent, qu'ils ont acquiescé à ce que nous leur avons dit, & que ce n'eſt pas avoir de l'eſprit d'interrompre un homme quand il parle, & de luy dire qu'il ment ; voyla qui eſt bien diſent-ils pour ceux de ton païs ; il eſt comme tu me l'as dit, mais non pas pour nous qui ſommes d'une autre Nation. Le ſecond conſiſte dans leurs ſuperſtitions. Le troiſiéme, c'eſt qu'ils ne ſont pas ſedentaires. L'obſtacle à la foy, du coſté des Holandois & Anglois, eſt qu'ils renverſent toutes nos maximes, & qu'ils font d'ordinaire devant les Sauvages, tout le contraire de ce qu'ils leurs diſent, ne faiſant point de façon de leurs mentir à tous momens dans un eſprit de lucre ; ils tâchent

malicieuſement de nous attirer la haine de ces Peuples, afin qu'ils n'ajouſtent nulle foy aux veritez que nous leurs prêchons.

L'obſtacle à la foy qui ſe rencontre du coſté des Miſſionaires. Le premier, c'eſt la difficulté qu'ils ont d'aprenpre la langue des ſauvages. Le ſecond, conſiſte dans les opinions differentes, pour ce qui concerne la methode de les inſtruire, & de leur faire le cathechiſme. Le troiſiéme obſtacle qui pourroit encore empêcher le progrés de la foy, ſeroit le trafic temporel, qui rendroie les Miſſionaires ſuſpects aux Sauvages, lors qu'ils s'en voudroient mêler contre les Loix de l'Egliſe.

## *L'indifference des Sauvages.*

ILs ont une indifference ſi grande pour toutes choſes, qu'il n'en eſt pas une ſemblable ſous le Ciel : Ils ont une tres grande complaiſance à écoûter tout ce qu'on leur dit ſerieuſement, & en tout ce qu'on leur fait faire. Si nous leur diſons, prié Dieu mon frere avec moy ; ils prient & ils repondent mot pour mot à toutes les prieres que vous leurs apprenez ; mes toy à genoux, ils s'y mettent, oſte ton bonnet, ils l'oſtent

tais toy, ils se taisent, ne fumes point, ils cessent de fumer ; si on leur dit écoustemoy, ils écoustent tranquillement ; quand on leur donne des images, un crucifix, ou des chapelets, ils s'en servent pour ornement, comme si c'estoit des bijoux, & s'en parent comme si c'estoit quelque porceleine ; quand je leur disois c'est demain le jour de la priere, ils disoient Nianova, voila qui est bien ; quand je leur disois, ne t'enyvre plus, ils répondoient voila qui est bien j'en suis content : cependant dés le moment qu'ils ont reçû de la boisson ou des François ou des Holandois, ces derniers ne leur en refusant point pour des pelletries, ils ne laissent pas de s'enyvrer. Quand je leur demande s'ils

croyent, ils disent qu'oüy, & presque toutes les femmes Sauvages que quelques Missionaires ont baptisées & mariée aux François en face de l'Eglise, quittent & changent souvent de mari, parce qu'elles ne sont soumises aux Ordonnances de nos Loix Chrestiennes, & qu'elles ont toutes libertez de changer : Il faudroit absolument rendre ces peuples polis, pour leur faire embrasser le Christianisme ; car tandis que les Chrestiens ne seront pas leurs maistres absolus, on verra peu de succez, sans une grace de Dieu toute particuliere, sans un miracle qu'il ne ne fait pas a l'égard de tous les peuples: voila mes sentimens, par l'experience que j'ay euë avec nos Recolets de l'Amerique, & le discours naïf

que j'en ay fait ſans pretendre choquer qui que ce ſoit, eſtant obligé d'écrire la verité. Ceux qui viendront aprés nous, connoiſtront dans le temps, le progrés de noſtre nouvelle découverte; puiſque cette année 1682. l'on me mande de l'Amerique, que le Sieur de Salle avec nos Recolets, ont eſte à l'embouchure du Fleuve Colbert, juſques à la mer du Sud; ils ont trouvé les Akanſa, Taenſa, Keroas, & les Ouamats peuples civiliſez, traitables, qui ont des Loix, un Roy qui commande Souverainement, avec des Officiers équitables, liberaux, & poſés; ces peuples demeurent ſur le bord du fleuve Colbert, qui a plus de 800. lieuës d'étenduë 500. de noſtre con-

noissance, que nous avons fait en montant, & 300 que le sieur de la Salle a fait en descendant, ces Nations dernieres demeurent dans un pays tres-fecond en toutes sortes de fruits, il est aussi chaud que l'Italie: le blé y vient en maturité en 50 jours, les terres portent deux fois l'année; il s'y trouve des palmiers, des cannes, des Lauriers, & des forests de meuriers, quantité de gibier & de bestes fauves, & autres choses semblables dont nous donnerons connoissance au public, plus amplement à l'avenir.

Je prie Dieu qu'il donne sa benediction, à nostre nouvelle découverte de la Loüisiane; & que le Roy en reçoive tout l'avantage possible.

FIN.

0 3666

E688
H515d